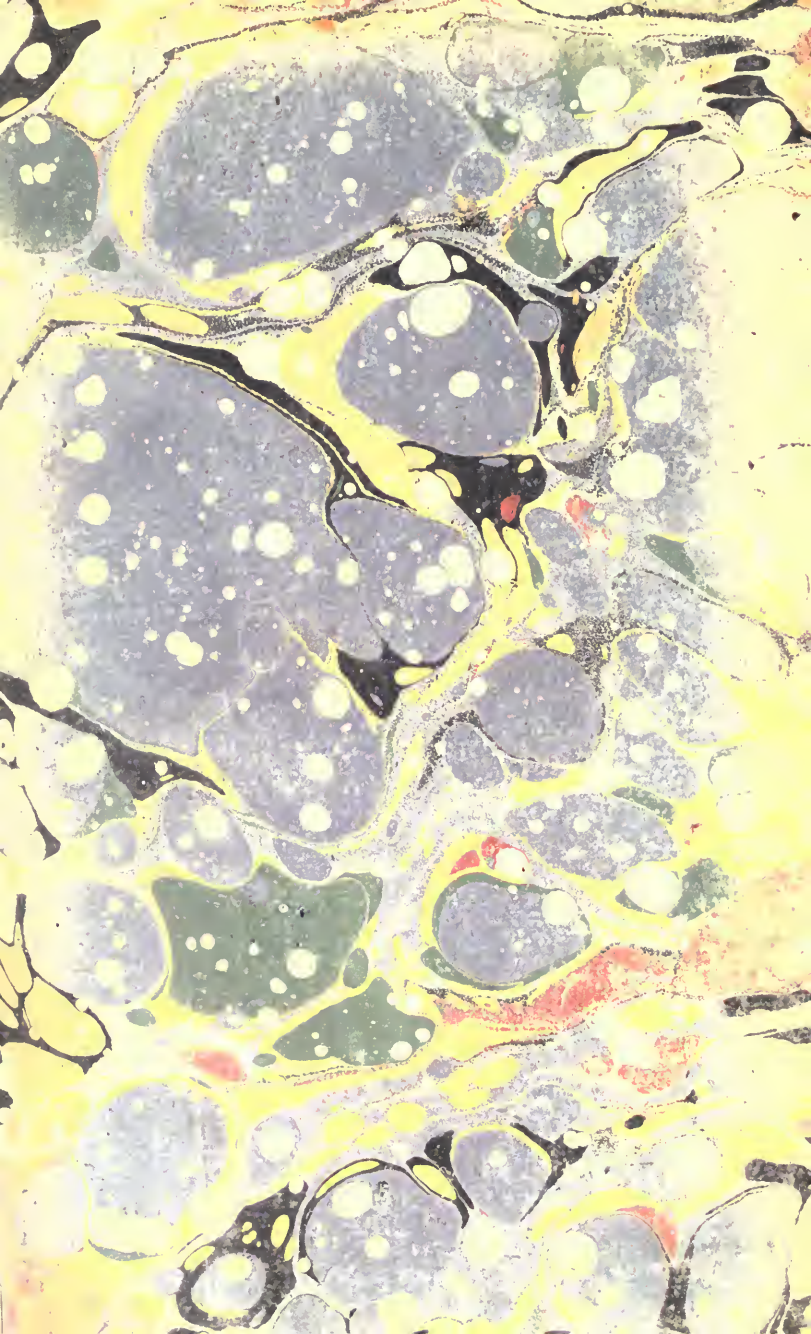
PQ
1961
C4
1787
v.3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



# ŒUVRES BADINES,

*COMPLETTES*,

DU COMTE DE CAYLUS.

*AVEC FIGURES.*

TOME TROISIEME.

# ŒUVRES BADINES,

## *COMPLETTES,*

## DU COMTE DE CAYLUS.

*AVEC FIGURES.*

PREMIERE PARTIE.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

*Et ſe trouve à PARIS,*

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/oeuvresbadinesco03cayliala

*LE*

# CALOANDRE FIDÈLE.

TOME PREMIER.

# AVERTISSEMENT

## DU TRADUCTEUR,

*Imprimé en tête de l'édition de* 1760.

LES Italiens n'ont pas écrit beaucoup de romans en proſe ; mais celui que *Giovanni Ambroſio Marini* a publié ſous le titre de *Caloandro Sconoſciuto*, de *Caloandre inconnu*, peut être mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, compoſés par les Eſpagnols & par les François. Dans la première édition de ce roman, de l'an 1641, l'auteur avoit fait violer à ſon héros les regles de cette exacte fidélité preſcrites par les loix des romans d'alors. En vain allégua-t-il que dans la ſituation où il avoit mis ſon héros, il n'étoit guère poſſible qu'il pût s'empêcher de ſuccomber. Pour faire ceſſer le ſcan-

dale, il fallut, dans les éditions ſuivantes, changer quelque choſe à cet endroit du roman. Caloandre, ſans avoir été infidele, paroiſſoit ſeulement l'avoir été; & cela, parce qu'il n'étoit pas trop probable qu'il eût pu réſiſter à l'épreuve à laquelle l'auteur l'avoit expoſé.

En conſéquence, Marini changea le titre de ce roman, & l'appela *Caloandro fidèle*, le *Caloandre fidèle*, & c'eſt ſous ce titre qu'ont été données toutes les éditions poſtérieures. C'eſt la dernière de toutes ces éditions (1) que l'auteur de cette traduction a ſuivie comme la plus exacte. Peut-être auroit-il pu ſuivre la première Edition ſans crainte de ſcandaliſer notre ſiecle, dans lequel on diſpenſe les amans de cette exacte fidélité preſcrite dans les romans du ſiecle paſſé. Peut-être, au ſurplus, que le traducteur a eu ſes raiſons, & qu'il a trouvé que ce change-

(1) 8°. Venise 1626, 2 volumes.

ment s'ajuſtoit mieux avec l'économie de l'ouvrage.

*Giovanni Ambroſio Marini* s'étoit déguiſé d'abord ſous les noms de *Giovan Maria Indris Bohemo*, & de *Dario Griſimani*, qui ſont l'un & l'autre des Anagrammes de ſon vrai nom. Cette remarque eſt néceſſaire, pour que ces trois noms de l'auteur, & les deux titres du roman, ne faſſent pas imaginer qu'il y a eu différens écrivains de cet ouvrage.

Ce même Ambroſio Marini publia dans la ſuite un autre roman beaucoup plus court, ſous le titre de *Care de-i-Deſperati*; c'eſt celui duquel la traduction, publiée ſous le titre des *Déſeſpérés*, a eu beaucoup de ſuccès. Il y a lieu de croire que le Caloandre en aura du moins un ſemblable; il s'y trouve une plus grande variété d'incidens, l'intérêt y eſt plus ſoutenu, les ſituations & les caractères y ſont plus diverſifiés que dans les *Déſeſpérés*.

Nous avons une traduction françoiſe

du *Caloandre*, publiée en 1668, par Scuderi ; mais il y auroit beaucoup d'injuſtice à vouloir juger par elle du mérite de l'original Italien (1). Scuderi, qui poſſédoit dans un degré tranſcendant tous les défauts du ſtyle d'alors, ſans avoir aucune des qualités de l'eſprit qui compoſent ces défauts dans les ouvrages de ſa ſœur, avoit enchéri par ſes allongemens ſur ceux de l'original (car il faut convenir qu'il y en a quelques-uns auxquels le nouveau Traducteur paroît avoir remédié autant qu'il lui a été poſſible), & au lieu de ce feu d'imagination de Marini, dont la chaleur ſe fait ſentir même au milieu des longueurs de l'Italien, Scuderi a eu l'art de répandre dans ſa traduction un froid qui glace les Lecteurs les plus déterminés, & leur fait tomber le livre des mains.

C'eſt de cette traduction Françoiſe que

(1) Scuderi n'a traduit que la première des trois parties du Roman Italien.

Deſpreaux a parlé dans ſon Lutrin, où il n'eſt queſtion dans le combat chez Barbin que de nos Ecrivains françois. Ces vers:

> Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre;
> Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
> Tu vis le jour alors pour la première fois.

ne peuvent déſigner l'original Italien; Deſpreaux ne pouvoit l'appeler le rebut du peuple.

L'action principale de ce roman, celle qui en lie tous les incidens, eſt la haîne de la princeſſe de Trébiſonde pour Caloandre, fils de l'empereur de Conſtantinople, tandis que ſous un autre nom il lui a inſpiré l'amour le plus tendre. La Calprenede, auquel on ne peut reprocher d'avoir eu une imagination peu fertile, trouva cette idée ſi heureuſe, qu'il l'adopta, de même qu'une partie des ſituations du roman Italien, pour en former ſon hiſtoire d'Alcamène, prince des Scythes, épiſode qui ne fait pas un des moindres ornemens de ſa Cléopâtre.

Thomas Corneille, de ſon côté, prit auſſi cette même action pour le ſujet de ſon *Timocrate*, Tragédie, qui dans ſa primeur fut repréſentée pendant ſix mois au double. Il eſt vrai qu'à la repriſe elle n'eut pas le même ſuccès, & qu'elle tomba bientôt dans un parfait oubli, où il y a grande apparence qu'elle demeura long-tems.

C'eſt aſſez là le ſort de ces *Tragédies d'intrigue*, pour m'exprimer ainſi, dont la ſituation étonne l'eſprit ſans toucher le cœur, & qui ne ſont pas ſoutenues par le mérite des détails, ſeuls capables d'attacher le ſpectateur lorſqu'il eſt une fois revenu de ſa première ſurpriſe.

Au tems de Marini, les Italiens ne connoiſſoient guère que les romans de chevalerie. Il en conſerva le goût dans ſon Caloandre, où les princes & même les princeſſes ſont de véritables chevaliers errans, qui vont par le monde cherchant les aventures. Il purgea cependant un peu les mœurs de ces anciens romans, du

moins dans la conduite qu'il fit tenir à ſon héroïne : car pour les femmes du ſecond rang, elles ne ſont pas ſi réſervées, & elles ne ſont guère plus difficiles que les infantes des Amadis.

Marini ſupprima entièrement les enchantemens dont toutes les variétés avoient été épuiſées dès les premiers volumes de l'Amadis. A la place de ces enchantemens, il s'attacha à répandre dans ſon roman le merveilleux que produiſent la ſingularité des ſituations & l'inattendu des dénouemens. Peut-être trouvera-t-on qu'à cet égard l'imagination de l'auteur l'a emporté plus d'une fois au-delà des bornes de la vraiſemblance du roman hiſtorique. Mais comme on ne cherche guère dans ces ſortes d'ouvrages qu'à être occupé, ou du moins qu'à être amuſé, Marini a dû compter ſur l'indulgence de ſes lecteurs.

Il eſt toujours dangereux de faire l'horoſcope des livres d'amuſement ; cependant ayant été autrefois témoin de l'effet qu'a

produit ce roman italien ſur des gens du plus grand monde & d'un goût aſſez difficile, dans une traduction qui s'en faiſoit de vive voix, le livre à la main & ſans préparation ; je puis croire avec beaucoup de fondement qu'il plaira encore davantage à ceux qui le liront dans une traduction faite avec ſoin.

# *LE*

# CALOANDRE FIDELE,

## *LIVRE PREMIER.*

LA fameuſe Iſinare, capitale de l'Arménie, retentiſſoit du ſon des trompettes, & la grande place étoit remplie de chevaliers qui ſignaloient leur courage & leur adreſſe dans un ſuperbe tournois. Cette fête, que l'on donnoit pour célébrer les noces du prince Arſilée avec l'infante de Syrie, avoit déjà duré pluſieurs jours, & le nombre des chevaliers qui étoient accourus de toutes les parties de l'orient étoit prodigieux.

On vit paroître ſur la fin du troiſième jour trois chevaliers couverts d'armes éclatantes. Leur magnificence attira tous les regards. L'un, dont la taille étoit un peu au-deſſus de la médiocre, portoit une cuiraſſe ſemée d'étoiles d'or en champ d'azur. Les agrémens de la jeuneſſe étoient mêlés ſur ſon viſage avec tout ce que la grandeur & la majeſté ont de plus noble.

Le ſecond, quoique plus grand qu'on ne l'eſt ordinairement, étoit ſi bien proportionné, que les yeux les plus difficiles n'auroient pu lui trouver aucun défaut. Il avoit des armes, dont le fond noir étoit relevé par des lunes d'argent, qui repréſentoient les beautés de la nuit lorſqu'elle laiſſe voir à découvert les richeſſes du ciel.

Le troiſième étoit plus grand que le premier, & moins que le ſecond, mais ſa phyſionomie étoit encore plus aimable. Les graces que la nature avoit répandues ſur ſon viſage étoient accompagnées d'un air guerrier qui leur donnoit un nouvel éclat. Ses moindres mouvemens ſe faiſoient remarquer, il y régnoit une vivacité charmante qui ne déroboit rien à leur nobleſſe. Il ſembloit, en un mot, que le ciel l'avoit formé pour vaincre les plus fameux chevaliers, & les beautés les plus fières. Ses armes

mes étoient ornées d'un grand nombre de ſoleils d'or.

Cette troupe, ſi digne d'attirer les regards, ſembloit annoncer aux ſpectateurs des faits d'armes qui ſurpaſſeroient ceux que l'on venoit d'admirer; mais quand on vit ces trois chevaliers s'arrêter, & ne point entrer dans la carrière, on paſſa de l'admiration aux murmures. Les trois chevaliers jettèrent d'abord la vue ſur les échafauds dreſſés autour du champ; mais ils fixèrent bientôt leurs regards ſur celui du roi que l'on voyoit aſſis avec la reine ſous un dais magnifique.

Les princeſſes de Syrie & d'Arménie étoient placées un peu plus bas; une troupe de jeunes filles brillantes par leurs attraits & ſuperbement parées, formoient autour d'elles un cercle où toutes les graces de l'univers ſembloient être raſſemblées. Ce ſpectacle charmant fixa l'attention du chevalier des lunes & de celui des étoiles; mais le chevalier des ſoleils, qui n'étoit ſenſible qu'à la gloire, n'étoit occupé que des combattans; il admiroit ſur-tout l'adreſſe & la force de Gélindo, prince de Syrie, & d'Arſilée, prince des Arméniens.

Ce ne fut pas impunément que le chevalier des

lunes attacha ſes regards ſur Arméline, ſœur d'Ar
filée. La beauté de cette princeſſe le frappa, &
bientôt il ſentit qu'il n'étoit plus le maître de ſo
cœur. Arméline, de ſon côté, ne le conſidéroit pa
avec moins de plaiſir. Les autres dames donnèren
beaucoup d'éloges aux trois chevaliers inconnus
mais le roi ne put s'empêcher de dire : L'inaction
de ces étrangers nous fait grand tort ; je crois qu
nous verrions de belles joûtes s'ils vouloient entre
dans la carrière. Sa propre valeur le rendoit bo
juge de celle d'autrui.

La princeſſe Arméline, devenue plus hardie pa
le diſcours du roi ſon père, envoya dire aux troi
chevaliers, par un page, qu'elle étoit perſuadée
qu'il leur manquoit quelque choſe pour entrer en
lice, & qu'elle alloit donner ſes ordres pour qu'on
leur fournît ce qui leur ſeroit néceſſaire. Le cheva-
lier des lunes, qui apperçut que le page étoit en-
voyé par la beauté qui l'avoit vaincu, lui répondi
en ces termes, avec l'aveu de ſes deux compa-
gnons :

La faveur ſingulière que nous fait l'infante votre
maîtreſſe, & la bonne opinion qu'elle a de nous
ſans nous avoir jamais vus & ſans qu'il nous ai
été poſſible de lui donner des preuves de notre

attachement, nous fait connoître l'excès de ſa généroſité. Nous vous conjurons donc de lui dire qu'une auſſi grande faveur nous oblige à de plus grandes choſes que l'on n'en ſauroit faire dans le peu de tems qui nous reſte. Mais on nous a dit que cette belle fête devoit durer encore trois jours; ainſi nous paroîtrons l'un après l'autre ſur les rangs, pour ne pas confondre les hommages qui lui ſont dus. J'y paroîtrai d'abord, car le plus foible doit naturellement ſe montrer le premier; & ſi le prince Arſilée conſent à me recevoir dans ſa quadrille au nombre de ſes courtiſans, je n'épargnerai rien pour me rendre digne de cet honneur. Aſſurez la princeſſe, continua-t-il, que je n'ai point d'autre ambition que celle de mériter ſes bonnes graces, & que ſi elle me permet d'entrer dans la carrière avec le titre de ſon chevalier, j'oſe lui promettre qu'une ſi grande faveur redoublera mes forces, & qu'elle ne ſe repentira pas du choix dont elle m'aura honoré.

Quand le page les eut quittés, le chevalier des lunes demanda à ſes deux compagnons ce qu'ils penſoient du procédé obligeant d'Arméline. En vérité, mon frère, je trouve cette princeſſe bien adroite & bien fine, lui répondit celui des ſoleils; ſon premier coup-d'œil a ſu vous ſéduire, & malheur aux chevaliers qui vous attaqueront demain; pour moi

je me garderai bien de vous combattre, l'amour vous donnera des forces nouvelles & vous ferez plus redoutable que jamais.

Vous mépriſez la puiſſance de l'amour, répondit en ſouriant le chevalier des lunes, & vous n'en parlez que pour le tourner en ridicule; mais peut-être qu'un jour il ſe vengera de votre mépris, il en a ſoumis d'auſſi rebelles que vous.

Quand ce malheur m'arrivera, reprit le chevalier des ſoleils, je pourrai changer de langage; en attendant, je me flatte d'être en droit de braver un ennemi dont je ne connois point la force, & qui ne triomphe que de notre foibleſſe.

Pendant que les trois chevaliers s'entretenoient ainſi, Arméline embarraſſée de la réponſe qu'elle devoit faire au chevalier inconnu, conſulta le roi, qui lui dit de l'accepter pour ſon chevalier. J'eſpère, ajouta-t-il, que vous en ſerez flattée, & que demain nous ſerons ſatisfaits de l'adreſſe des combattans. La princeſſe rougit, & profitant de la permiſſion du roi, le même page retourna ſur ſes pas, & le chevalier des lunes fut charmé d'avoir obtenu ce qu'il avoit demandé. Je vous prie, dit-il à celui qui lui portoit une nouvelle ſi agréable, d'aſſurer

l'infante que ſon choix augmente infiniment mon courage ; tout ce que je ferai dans le tournois ſera ſon ouvrage : enfin c'eſt à ſa ſeule beauté qu'il faudra rapporter la gloire dont j'eſpère me couvrir.

Cette réponſe fit plaiſir à l'infante ; elle en fut agréablement occupée, & cette ſatisfaction diſpoſoit inſenſiblement ſon cœur à recevoir les impreſſions de l'amour. Cependant le jour étant prêt à finir, les joûtes ceſsèrent & la cour ſe retira au palais du roi d'Arménie.

Le tournois commença le lendemain, & continua pendant trois jours. Les trois chevaliers remportèrent le prix de la journée qu'ils avoient choiſie ; on les combla déloges, on les admira chacun en particulier ; mais on convint d'une voix unanime que le chevalier des ſoleils avoit autant ſurpaſſé les deux autres, qu'ils avoient eux-mêmes paru ſupérieurs à tous les chevaliers qui avoient combattu. L'infante Arméline donna la préférence au chevalier des lunes ; mais elle fut ſeule de ſon avis : ſon cœur en décidoit, & l'amour n'eſt ſouvent conduit que par le caprice. Elle avoit ſenti beaucoup d'inclination pour ce chevalier, & les lauriers dont il fut couvert dans cette occaſion achevèrent de ſéduire ſon cœur.

Arfilée, qui ſavoit connoître le vrai mérite, eut pour ces trois chevaliers toutes les attentions qu'ils méritoient ; il les logea magnifiquement dans ſon palais, & bientôt il ne quitta plus le chevalier des étoiles, dont la converſation étoit très-agréable. Un jour il le pria de lui apprendre ſon hiſtoire & celle de ſes deux amis, & cette prière fut accompagnée de tant de marques d'eſtime, que le chevalier ne put y réſiſter.

Seigneur, répondit-il au prince, l'amitié dont vous m'honorez m'oblige à faire une eſpece d'infidélité à mes deux compagnons ; je me flatte cependant qu'ils ne m'en ſauront point mauvais gré, & qu'il vous confieroient eux-mêmes leur ſecret, ſi vous aviez daigné leur témoigner votre curioſité. Je vais donc vous ſatisfaire, malgré la réſolution que nous avions priſe d'être inconnus en cherchant les aventures & les occaſions de nous ſignaler.

Je ſuis Polémon, fils unique du roi de Hongrie ; le chevalier des ſoleils eſt le prince Caloandre, & l'autre eſt le prince Altobel, ſon frère : ils ſont tous deux mes parens, & tous deux fils du fameux Polierte, prince de Conſtantinople, qui, ſelon le cours de la nature, doit bientôt occuper le trône de l'empereur Enceladan ſon père. J'oſe exiger de

vous que mes amis même ne pourront ſoupçonner la confidence que je vous fais. Arſilée ſe leva, & dans l'excès de ſa joie il embraſſa tendrement Polémon. Votre réputation, dit-il, vous a déjà devancés dans cette cour ; tout ce qu'elle publioit nous paroiſſoit au-deſſus de la perfection où l'homme peut arriver, & nous voyons à préſent qu'elle ne vous flattoit point. Mais, ajouta-t-il, daignez m'apprendre comment l'empereur & Poliarte ont pu conſentir au départ de vos deux amis, pour aller s'expoſer, dans un âge ſi tendre, aux dangers des voyages & des combats. Seigneur, lui répondit Polémon, j'étois à Conſtantinople avec les deux princes, au milieu des plaiſirs que l'on peut trouver dans une cour brillante ; ils me témoignèrent l'ennui que ce genre de vie leur cauſoit, & m'avouèrent qu'ils aimeroient mieux chercher ailleurs les moyens d'acquérir de la gloire. Je penſois comme eux ; ainſi, bien loin de les contredire, nous ne fûmes plus occupés que du ſoin d'empêcher que l'on ne s'oppoſât à notre deſſein, nous convînmes de l'exécuter ſecrétement. En effet, nous nous embarquâmes la nuit ſur un vaiſſeau qui devoit mettre à la voile le lendemain pour ſe rendre en Syrie, & nous laiſsâmes entre les mains d'un homme fidele deux lettres adreſſées, l'une à Enceladan, & l'autre à Poliarte, avec ordre de ne les rendre que quel-

ques jours après notre départ. Poliarte ſera ſans doute inquiet de ſes deux fils, & ſur-tout dans un tems où preſque tout l'orient n'eſt occupé que des moyens de ruiner ſon empire.

Prince, interrompit Arfilée, je vois avec douleur que les plus grands princes de l'Aſie prennent les armes pour détruire Conſtantinople. Il y a pluſieurs années que Poliarte doit s'attendre à cette guerre ; perſonne n'ignore qu'elle n'a été différée qu'à cauſe de la jeuneſſe de la princeſſe Léonide, qui ne peut encore en ſupporter les fatigues ; tous les devins ayant prédit à l'impératrice Tigrinde, lorſque cette incomparable fille vint au monde, que la conquête de l'empire grec lui étoit réſervée. Ces prédictions, ajouta-t-il, ont aſſez de vraiſemblance; car on dit que ſon adreſſe & ſa force ſont parvenues à un tel point, que quoiqu'elle ait à peine ſeize ans, elle ne trouve plus de chevalier qui lui puiſſe réſiſter. Sachez de plus, Seigneur, continua-t-il, que tous les princes de l'Aſie s'empreſſent à ſervir cette aimable héroïne, dans l'eſpérance d'obtenir ſa main & l'empire de Trébiſonde dont elle eſt l'unique héritière. Ainſi le prince Poliarte n'a pas trop de toutes ſes forces & de celles de ſes amis, pour réſiſter aux grandes armées qui doivent l'attaquer. Le roi mon père eſt allié, de tous les tems, de

l'empire grec, & ne l'abandonnera pas dans cette occaſion, où vraiſemblablement vous & les princes vos couſins ne manquerez pas de vous trouver. Nous y ſerons ſans doute, lui répondit Polémon; mais nous avons du tems, & malgré les préparatifs que l'on fait à Conſtantinople, nous pouvons en être éloignés plus d'un an, ſans avoir rien à nous reprocher.

Quand Polémon eut remercié le prince d'Arménie de l'intérêt qu'il prenoit à l'Empereur Enceladan & à Poliarte, Arſilée, qui étoit occupé des motifs de cette guerre, pourſuivit ainſi la converſation :

On imagine ſans peine que l'impératrice Tigrinde & l'empereur Orcan ſon mari, doivent avoir beaucoup à ſe plaindre du prince Poliarte; car enfin la haîne qu'ils ont pour lui augmente tous les jours. On nous a fait de grands éloges de la valeur dont le prince Poliarte a donné des preuves dans Trébiſonde, on nous a conté ſes amours avec Tigrinde; mais je compte peu ſur la fidélité de ces récits, & ſi vous êtes inſtruit de tous ces faits, vous m'obligerez ſenſiblement ſi vous voulez me les apprendre. Grand prince, lui répondit Polémon, je ne pourrois vous ſatisfaire que très-imparfaitement

& fort en général ; mais ſi vous voulez entendre conter cette hiſtoire avec tous ſes détails, perſonne ne peut mieux contenter votre curioſité que l'écuyer d'Altobel ; il a eu le même emploi auprès de Poliarte, & a été témoin de toutes les aventures de ce prince.

Arſilée reçut avec plaiſir la propoſition de Polémon ; & quand ils eurent dîné, ils deſcendirent promptement dans les jardins. Les dames & les chevaliers ſe répandirent auſſi-tôt dans les allées & dans les agréables boſquets dont ce beau lieu étoit orné. Altobel profita d'une occaſion ſi favorable pour entretenir ſa chère Arméline ; il lui découvrit ſa naiſſance, & ſe livra d'autant plus aux charmes de l'eſpérance, qu'il comptoit ſur les ſervices d'une de ſes filles, nommée Syrène, dont le cœur ſe déclaroit pour Polémon.

Arſilée & Polémon ſe rendirent ſans affectation dans un endroit écarté, auprès d'une belle fontaine. L'art & la nature uniſſoient leurs beautés dans cette délicieuſe retraite, les orangers & les citronniers y formoient une ombre impénétrable aux rayons du ſoleil, & les zéphirs badinoient autour des fleurs qui répandoient un parfum dont l'air étoit embaumé. Les deux princes ſe placèrent ſur des

bancs de gazon, & pour lors le ſage Ariſte, l'écuyer d'Altobel, commença ſon récit en ces termes :

Poliarte mon maître étoit âgé de vingt ans, ſans eſpérance de parvenir à l'empire, Périandre étant ſon frère aîné. Dans le deſſein qu'il avoit de ſignaler ſon courage, il préféra, ſans balancer, l'envie de parcourir les pays étrangers, au repos de la cour ; & ne voulant point être connu, il ne confia ſon deſſein qu'à moi ſeul, & m'honora de l'emploi de ſon écuyer.

Notre départ de Conſtantinople fut ſecret ; nous parcourûmes preſque tout le pays du nord, où Poliarte acquit une grande réputation, ſous le nom du chevalier de la fortune, qu'il portoit ſur ſon écu. Il voulut paſſer enſuite dans les royaumes les plus floriſſans de l'Aſie, & nous nous embarquâmes dans ce deſſein ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour Trébiſonde.

Poliarte s'entretenoit ſouvent pendant la route avec le capitaine du vaiſſeau, qui faiſoit les plus grands éloges de la beauté de Tigrinde, fille de Tigranor, empereur de Trébiſonde. Il nous apprit auſſi que la cour de ce prince étoit la plus floriſſante de toute l'Aſie, les charmes de la princeſſe y atti-

rant les plus fameux chevaliers de l'univers. Ces récits donnèrent auſſi-tôt à Poliarte l'envie de voir une ſi belle & une ſi aimable princeſſe. Mais il fut encore plus occupé d'un projet digne de ſon courage ; il réſolut de délivrer cet empire d'un malheur dont le capitaine lui dit que les peuples étoient affligés. Il y avoit quelques mois que l'empereur, en faiſant faire une grande chaſſe à deux journées de Trébiſonde, avoit trouvé un dragon d'une grandeur démeſurée, qui s'étoit emparé de la forêt. Ce monſtre épouvanta les chaſſeurs, & les fit retourner promptement dans la ville ; & depuis ce tems on apprenoit tous les jours à la cour quelques nouveaux détails du dégât & des ravages que faiſoit ce terrible animal. Ce malheur fit bientôt évanouir les plaiſirs qui y régnoient auparavant ; on fit marcher des troupes contre lui, mais leurs efforts furent inutiles. Ce monſtre étoit armé d'écailles ſi dures, que le fer ni le feu ne le pouvoient bleſſer ; ainſi la mort étoit inévitable à tous ceux qui oſoient l'approcher. Les campagnes devinrent déſertes en peu de tems, & le dragon ne trouvant plus de quoi ſe repaître, s'approcha des portes de Trébiſonde.

L'empereur ayant été témoin pendant deux mois d'un auſſi grand malheur, & ne ſachant aucun moyen pour y mettre ordre, fut obligé de promet-

tre la belle Tigrinde au vainqueur du dragon. Tous les princes & les chevaliers, continua le capitaine, deſiroient avec ardeur de la poſſéder ; mais le moyen d'y parvenir diminuoit les deſirs des plus déterminés. Il s'en étoit cependant trouvé deux, dont l'amour avoit augmenté la valeur naturelle ; mais tout l'avantage qu'ils tirèrent de leur bonne volonté, fut d'être plaints de Tigrinde après leur mort.

Le capitaine ajouta que tout le monde étoit au déſeſpoir, & que perſonne ne voulant plus haſarder le combat, on ne penſoit alors qu'à fléchir le ciel par des larmes & par des vœux qui paroiſſoient inutiles.

Ce récit fit naître dans le cœur du généreux Poliarte le deſir de ſoulager ces peuples, & tout ce que le capitaine du vaiſſeau put lui dire pour le détourner de ce projet, fut inutile. Nous avions déja paſſé la mer de Zabaque & le Pont-Euxin, nous étions même entrés dans la mer Majeure, quand nous eſſuyâmes une tempête effroyable qui dura plus de trois jours. Enfin lorſque nous n'attendions que le moment de couler à fond, notre vaiſſeau échoua ſur un banc de ſable, & demeura ſans aucun mouvement, malgré la fureur des vens & des flots.

Bientôt après le calme ſuccéda, & Poliarte qui

ſe ſentoit fatigué de la mer, ayant appris qu'il n'étoit pas éloigné de Trébiſonde, voulut débarquer, prit ſes armes & monta à cheval. Un habitant du pays nous conſeilla de ſuivre un petit ſentier qui traverſoit une forêt, & qui devoit nous rendre au grand chemin de la capitale. La gaieté & l'air content de mon maître ne venoient pas tant d'avoir évité les dangers de la mer, que d'imaginer qu'il étoit auprès de Trébiſonde; car il eſpéroit que la cour de l'empereur Tigranor ſeroit un théâtre proportionné à ſa valeur.

Nous traversâmes une grande partie de la forêt ſans rencontrer perſonne, & non ſans entendre des voix & un bruit confus de corps & de chiens, qui nous firent juger que l'on faiſoit une chaſſe conſidérable. Nous apperçûmes en ſortant du bois un chevalier richement armé; ſa viſière étoit levée, ainſi l'on pouvoit juger de la triſteſſe qui régnoit dans ſon ame; & comme il parloit ſeul, nous nous arrêtâmes pour l'écouter, & nous entendîmes qu'il s'exprimoit ainſi: Ah! prince lâche, prince indigne de porter une épée! Tu n'as pas eu le courage d'attaquer le dragon, auras-tu celui de voir Tigrinde au pouvoir d'un rival? Eh quel rival! Un monſtre de la nature! Juſte ciel! ſouffriras-tu qu'on uniſſe la plus parfaite beauté à la plus affreuſe laideur? O

ciel ! écraſe-moi, je te pardonne de me punir ; j'ai trop oſé en aimant Tigrinde, & trop peu pour la poſſéder. Mais pourquoi cette princeſſe infortunée va-t-elle ſubir un ſort ſi déplorable ? Son père l'ordonne. Ah ! ſon père ne mérite plus un nom ſi doux, puiſqu'il a banni de ſon cœur les ſentimens de la nature. O mon cœur ! (continua-t-il en ſoupirant & laiſſant couler quelques larmes) à quoi te réſous-tu ?... Mourons ; le plus cruel trépas n'a rien de comparable aux tourmens que je ſouffre.

En diſant ces mots, il s'abandonna ſur un épieu qu'il avoit à la main ; & ſans doute il alloit ſe percer, mais heureuſement mon prince s'approcha de lui & lui retint le bras. Cet infortuné ne s'apperçut pas du ſecours que nous lui donnions, & tomba en foibleſſe. Poliarte m'ordonna de lui ôter ſes armes, & de ne rien négliger pour le faire revenir.

Pendant que j'étois occupé à ſuivre ſes ordres, mon maître conſidéroit ce chevalier, dont la pâleur égaloit celle de la mort ; & lui trouvant un air noble & plein de majeſté, il s'attendrit voyant un prince, qui d'ailleurs paroiſſoit intrépide, que l'amour réduiſoit dans un ſi cruel état, & concluoit que le capitaine du vaiſſeau ne lui avoit point exagéré la beauté de Tigrinde. Nos ſoins ne furent pas inutiles ; le

chevalier revint à la vie. Courage, prince, lui dit Poliarte; une ame généreuſe ne doit pas s'abandonner au déſeſpoir. Plût au ciel qu'il ne dépendît que de moi de rendre votre ſort plus doux ! vous n'auriez pas ſujet de vous en plaindre.

Le prince remercia Poliarte, & lui dit : Chevalier, vos attentions pour moi ſont d'autant plus obligeantes, que je ne les ai jamais méritées; je ſuis fâché que vous les ayez employées pour un malheureux qui n'aura pas le tems de les reconnoître; je ne doute ni de votre généroſité, ni de votre valeur, mais la mort peut ſeule mettre fin à mes maux. Un juge paſſionné n'eſt pas un bon juge, lui répondit Poliarte; permettez-moi donc de douter que votre mal ſoit ſans remede, juſqu'à ce que vous m'en ayez fait confidence; découvrez-moi vos peines, je vous en conjure, & peut-être que le ciel me donnera les moyens de les adoucir.

Hélas ! reprit l'inconnu, mon malheur eſt trop certain pour me laiſſer la plus foible eſpérance, vous en ſerez bientôt convaincu. Si le ſoleil éclaire votre patrie, on y connoît la réputation de Tigrinde, toute l'Aſie n'a qu'une voix pour louer ſa beauté, & tout ce qui la voit l'adore; vous ſavez peut-être qu'un terrible dragon qui déſoloit cette contrée depuis

depuis quelques mois, vient d'être tué par un monſtre plus horrible & plus difforme que lui.

Poliarte interrompit l'inconnu, pour lui dire qu'il étoit informé de la grande beauté de Tigrinde, & des déſordres que cauſoit la fureur du dragon; mais qu'il ignoroit que le pays en fût délivré. Hé bien, répliqua le prince, plus vous connoiſſez la beauté de Tigrinde, & les maux que le monſtre cauſoit dans le pays, & plus vous ſentirez combien ce dernier événement rend mon ſort déplorable. En effet, ce dragon, tout mort qu'il eſt, déchire mon cœur plus cruellement qu'il n'a déchiré pendant ſa vie celui de tant d'autres malheureux. Qu'il eût mieux valu qu'il m'eût dévoré moi-même! Sachez donc qu'il y a quelques jours que l'on vit arriver dans cette cour un Tartare d'une difformité prodigieuſe; ſa taille eſt giganteſque, il a tous les traits d'un ours, & ſa voix reſſemble au mugiſſement d'un taureau. Il devint amoureux de la princeſſe en la voyant, & ſachant les conditions que l'empereur avoit fait publier, il lui promit de combattre le dragon. La férocité qui régnoit dans ſes diſcours épouvanta Tigrinde; elle prit la fuite; & l'empereur lui dit, plutôt pour ceſſer de le voir que dans l'eſpérance de le voir vainqueur: Si vous terminez heureuſement votre entrepriſe, je tiendrai ma parole.

Alors le ſon d'une cloche annonça que le dragon étoit auprès des murailles. Toute la cour & le peuple occupèrent les remparts pour voir le combat de ces deux monſtres. Orgolion ( c'eſt le nom du Tartare ) porta une ſi grande quantité de coups ſur la tête & ſur le dos du dragon, avec une groſſe maſſue de fer dont il étoit armé, & ces coups furent ſi terribles, qu'au grand étonnement des ſpectateurs, il l'abattit à ſes pieds après une demi-heure de combat. Orgolion fut bleſſé très-légèrement, & j'eus la douleur de le voir rentrer dans la ville en triomphant. Ses bleſſures ſont ſi peu conſidérables, qu'il ſe leva dès hier. L'infante eſt venue ſe promener dans cette forêt pour éviter ſa viſite, & vous entendez les apprêts d'une grande chaſſe ordonnée pour ſon amuſement. Cependant Orgolion preſſe ſon mariage, & vante ſa valeur & la grandeur de ſa naiſſance ; car il eſt couſin du grand kam des tartares. Enfin, malgré les murmures du peuple, qui condamne abſolument un mariage qu'il trouve trop inégal & trop dangereux pour Tigrinde, l'empereur veut tenir ſa parole, non-ſeulement parce qu'il y croit ſon honneur engagé, mais peut-être encore parce qu'il redoute un homme auſſi terrible.

Tigrinde a juré de ſe donner la mort plutôt que

de consentir à ce mariage ; l'impératrice sa mère fond en larmes, tous les rivaux du Tartare font des efforts inutiles auprès de Tigranor pour l'engager à retirer sa parole. Pour moi j'adore cette malheureuse princesse, sa générosité m'apprend bien, hélas ! que la mort est le seul remede qui reste aux malheureux.

Cet infortuné se plaignit encore quelque tems de la rigueur de sa destinée, & nous apprit qu'il s'appeloit Orcan & qu'il étoit fils du roi de Circassie. Il nous parloit encore, lorsqu'un écuyer courant à bride abattue lui vint apprendre qu'une troupe de corsaires commandée par deux géans enlevoit la princesse, & qu'après avoir tué tous ceux qui avoient voulu leur résister, ils prenoient le chemin de la mer.

Vous êtes à présent le seul, ajouta l'écuyer, qui puisse donner du secours à Tigrinde, les autres chevaliers sont épars dans la forêt; hâtez-vous, ne donnez pas le tems aux corsaires de s'embarquer. Cette nouvelle étourdit d'abord le prince Orcan; mais un moment apres il reprit ses esprits, & sans rien dire à Poliarte, il remonta sur son cheval, & s'écria : Voici l'occasion de périr. En même-tems il disparut.

Mon maître ne consultant que sa valeur & sa gé-

nérosité, le suivit avec le même empressement pour secourir la princesse, & je le suivis. Nous prîmes un chemin différent de celui d'Orcan, mais qui nous conduisoit également au bord de la mer, dans l'espérance de rencontrer plus aisément les corsaires.

Poliarte ne fut point trompé; nous avions à peine fait un quart de lieue, que nous apperçûmes un des géans à la tête de huit chevaliers, qui traînoient la princesse & deux de ses filles du côté de la mer, pendant que l'autre géant étoit demeuré derrière pour s'opposer au prince de Circassie qui arrivoit au grand galop. Poliarte pénétré des cris que poussoit Tigrinde en implorant la bonté du ciel, s'écria: Traîtres, arrêtez, rien ne peut vous dérober à ma juste fureur.

Cette menace fit tourner la tête au géant; il poussa son cheval contre Poliarte, qui venoit à lui la lance baissée. Poliarte fut blessé au côté gauche, & peu s'en fallut qu'il ne fût renversé; mais le coup qu'il porta fut si furieux, que le fer de sa lance perça la tête du géant, malgré l'épaisseur de son casque, & le fit tomber mort.

La princesse & ses demoiselles poussèrent un cri de joie à la vue d'un coup si redoutable, & furent

convaincues que leur défenſeur étoit un des meilleurs chevaliers de l'univers. Elles ſe jettèrent à genoux pour conjurer le ciel de le rendre vainqueur des huit autres chevaliers, qui fondirent tous enſemble ſur le jeune prince, quoiqu'ils fuſſent épouvantés de la mort de leur chef ; mais ils reçurent bientôt le juſte châtiment de leur crime & de leur témérité. Le premier ſuccès de Poliarte ſembloit lui donner de nouvelles forces ; car en moins d'une demi-heure il en fit tomber quatre, & les autres prirent la fuite après avoir été preſque tous bleſſés. Il ne ſongea point à les ſuivre, & s'étant approché des trois dames, il connut aiſément celle qui devoit être la princeſſe.

Il mit auſſi-tôt pied à terre, & frappé de l'éclat d'une ſi grande beauté, il ſe jetta aux pieds de Tigrinde, pour lui rendre un hommage proportionné à ce qu'il voyoit, & malgré ſon trouble, il lui dit : C'eſt aujourd'hui que je puis me nommer chevalier de la Fortune, puiſqu'elle m'a procuré le bonheur de ſervir une princeſſe adorable & de punir des inſolens qui oſoient attenter à ſa liberté. Ah ! madame, quelque grand que ſoit leur crime, ſi votre beauté en eſt la cauſe, je ſens qu'il devient excuſable. Qu'elle eſt fatale cette beauté ! qu'elle eſt capable de ſéduire les cœurs les plus ſauvages !

Brave chevalier, lui répondit Tigrinde, ſi ces traîtres avoient formé la réſolution de m'ôter la vie, votre valeur ne m'auroit ſecouru que pour prolonger mes peines; je ſuis dans un état qui me fait deſirer la mort avec empreſſement; mais dans l'incertitude où je ſuis du deſſein qu'ils avoient formé, je ſens que je ne pourrai jamais vous remercier comme vous le méritez. Pour lors elle lui préſenta la main & lui dit de ſe lever.

La jeune Arlande, une des demoiſelles de la princeſſe, fit en même-tems remarquer à Poliarte que le combat d'Orcan & de l'autre géant n'étoit pas encore terminé, que les quatre chevaliers qu'il venoit de mettre en fuite s'étoient joints à leur maître & preſſoient vivement ce prince. Poliarte remonta promptement ſur ſon cheval, & courut où la gloire l'appeloit.

Orcan, malgré toute ſa valeur étoit réduit à l'extrémité; l'arrivée de Poliarte fit changer la face du combat. Traîtres, s'écria-t-il, vous ne pouvez m'échapper. En diſant ces mots il porta un ſi grand coup au géant qu'il le fit tomber bleſſé à mort; enſuite il tourna ſon bras victorieux contre les autres chevaliers, & dans un inſtant ils mordirent la pouſſière à ſes pieds. Cependant mon maître s'ap-

perçut qu'Orcan perdoit beaucoup de ſang, & qu'il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir; il deſcendit de cheval pour le mettre doucement à terre. Il lui parut que n'ayant plus rien à craindre pour la princeſſe il devoit donner ſes ſoins à Orcan. Hélas! lui dit ce prince, que faites-vous? ne cherchez point à me conſerver la vie, employez plutôt votre valeur à ſecourir la princeſſe & à la tirer des mains de l'autre géant. Poliarte lui ayant appris qu'il avoit délivré Tigrinde, Orcan fut ſi frappé d'une nouvelle ſi agréable, qu'il demeura quelque tems ſans pouvoir parler. Pardonnez-moi, reprit-il enfin, trop heureux chevalier, d'avoir ſi mal répondu à toutes vos politeſſes; j'étois ſi peu capable de ſoutenir la rigueur de mon ſort, que je n'enviſageois que la fin de mes peines; mais je ſens à préſent que l'eſpérance renaît un peu dans mon cœur. Sa foibleſſe l'empêcha de continuer.

Cependant la ſuite de Tigrinde s'étoit raſſemblée; tout le monde ſe regardoit avec admiration, & l'on ne pouvoit ſe perſuader qu'un ſeul homme eût fait des actions ſi merveilleuſes.

On apprit par un des bleſſés que l'un des géans étoit le cruel Turbulon, & que l'autre étoit ſon fils. Ces corſaires étoient redoutés dans ces mers.

Ils avoient appris la disposition de la chasse, & s'étoient cachés dans la forêt pour y faire quelque prise. Tigrinde fit encore de nouveaux remercîmens à Poliarte, & témoigna à Orcan combien elle étoit touchée de son état. Madame, lui répondit-il, la joie que j'ai de vous voir échappée d'un si grand danger m'empêche de sentir aucune douleur, mes blessures me sont chères, & j'en fais gloire puisque je les ai reçues pour votre service.

On fit sur le champ un brancart pour transporter Orcan, & l'on reprit doucement le chemin de la ville. Poliarte marchoit à côté de la princesse qui ne se lassoit point de l'admirer, & qui ressentoit, sans y prendre garde, les premières impressions de l'amour. Elle ne fut pas long-tems sans comparer les agrémens qui brilloient en lui, avec la difformité d'Orgolion qui lui étoit destiné, & cette comparaison lui fit bientôt pousser des soupirs & répandre des larmes.

Poliarte qui la regardoit sans cesse, s'apperçut de l'état où elle étoit, & lui dit: Madame, ne vous affligez point, le ciel qui vous a delivrée des géans saura vous délivrer du mariage que vous redoutez; quant à moi, je ne ferai plus occupé tout le reste de ma vie que de ce qui pourra vous satisfaire. Gé-

néreux chevalier, lui répondit Tigrinde, vous êtes ſenſible à mes malheurs, & j'avoue que les offres que vous me faites me donnent quelqu'eſpérance; cependant je crois que la mort eſt le ſeul remede à mes peines; l'empereur mon père ne voudra point manquer de parole, & d'ailleurs Orgolion eſt ſi redoutable que perſonne n'oſe le contredire, & il a déclaré qu'il ne vouloit ſouffrir aucun retardement.

La princeſſe prononça ces paroles avec tant de douleur que Poliarte en fut touché. Il eſt vrai, lui dit-il, que la mort doit vous faire éviter le malheur dont vous êtes menacée; mais ce doit être celle du Tartare, & je vous jure, madame, foi de chevalier, de lui ſoutenir les armes à la main qu'il ne mérite pas l'honneur d'être votre époux. Me préſerve le ciel, reprit Tigrinde, de vous expoſer à un danger ſi certain, je ſerois trop à plaindre ſi je cauſois la perte d'un chevalier tel que vous; je puis juger par les belles actions que je vous ai vu faire, qu'aucun homme ne réſiſteroit à votre valeur; mais ce monſtre eſt trop au-deſſus de la force ordinaire, & l'on peut abandonner cette entrepriſe ſans faire tort à ſon honneur. Quand il ſeroit encore plus terrible, interrompit le prince, votre beauté me donneroit aſſez de courage pour le vaincre. Il dit ces mots avec tant de vivacité que la princeſſe

en rougit, & ſe tournant du côté d'Arlande qui la ſuivoit & qui avoit entendu leur converſation, elle lui dit en ſoupirant : Malheureuſe beauté, dans quels labyrinthes me conduis-tu ! Pour moi, qui conſidérois la princeſſe & Polïarte avec beaucoup d'attention, je liſois dans leurs yeux qu'ils commençoient à reſſentir une inclination proportionnée à leur mérite.

Nous étions au moment d'entrer dans la ville de Trébiſonde, quand nous apperçûmes un grand nombre de chevaliers qui venoient à toute bride, & que Tigranor envoyoit au ſecours de l'infante ſur la première nouvelle qu'il avoit eue de ſon aventure. Orgolion étoit à la tête de cette troupe, & ſa fureur étoit ſi grande qu'il auroit intimidé les plus intrépides ; je vous avoue même, ſeigneur, que ſa vue me fit frémir. Lorſqu'il fut aſſez près de Tigrinde pour ſe faire entendre, il s'écria d'une voix terrible : J'étois étonné avec raiſon qu'il y eût un homme aſſez hardi pour oſer vous regarder ſachant que vous devez être ma femme ; qu'elle vengeance j'en aurois tiré ſi l'on nous avoit dit la vérité ! Ah ! ſi je connoiſſois celui qui a été aſſez téméraire pour apporter une ſi fauſſe nouvelle à l'empereur, je le déchirerois de mes propres mains. Le grand écuyer de l'empereur, dont la ſageſſe & la modé-

ration étoient extrêmes & qui haïſſoit naturellement le Tartare, s'avança & lui dit : On ne vous avoit rien rapporté qui ne fût véritable, & la princeſſe ſeroit au pouvoir des géans & de leurs chevaliers, ſans le ſecours du prince Orcan, que vous voyez bleſſé, & celui de ce généreux étranger (en lui montrant Poliarte) qui a fait en cette occaſion des actions dignes d'une gloire immortelle, & ſans leſquelles votre vengeance & votre ſecours auroient été fort inutiles.

Orgolion voyant la grande jeuneſſe de Poliarte, répondit au grand écuyer : La peur vous aura ſans doute fait voir des géans où il n'y en avoit point. Il ajouta à cette belle réponſe pluſieurs diſcours ridicules & pleins de vanité, qui ne furent approuvés de perſonne & moins encore de Tigrinde.

On obſerva un grand ſilence pendant le reſte du chemin ; il n'y eut qu'Arlande qui s'approcha de mon maître & qui lui dit tout bas : Hé bien, ſeigneur ! que penſez-vous de ce beau jeune homme ? avez-vous vu jamais rien de plus horrible ? Madame Arlande, lui répondit Poliarte, la princeſſe eſt encore plus belle qu'il n'eſt affreux, & celui qui pourra plaire à cette beauté ne ſera pas fort occupé de lui. Ce diſcours prononcé avec autant de franchiſe

que d'agrément, donna quelque consolation à Tigrinde qui l'entendit, car il lui parut que son nouveau chevalier voyoit Orgolion avec assez d'indifférence.

Les nouvelles du secours que l'on avoit donné à la princesse devancèrent son arrivée à Trébisonde, ainsi tous les habitans sortirent en foule pour voir le chevalier de la Fortune Quand nous fûmes arrivés au palais, l'empereur embrassa tendrement la princesse, il reçut Poliarte avec toute la politesse imaginable, & ordonna que l'on eût pour Orcan tous les soins que sa situation pouvoit exiger.

Mon maître se contenta de faire panser ses blessures, & s'entretint quelque tems avec Tigranor, qui fut très-content de sa conversation & le conjura de ne point demeurer inconnu à sa cour, voulant lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit, car il ne doutoit point qu'il ne fût d'une illustre naissance. Poliarte le pria de l'en dispenser, & lui dit qu'il n'avoit d'autre mérite que l'envie d'exposer ses jours pour son service. L'empereur n'insista pas davantage, mais il lui fit rendre tous les honneurs que l'on doit aux princes. Mon maître fit insensiblement tomber la conversation sur le mariage d'Orgolion & de la belle Tigrinde, & lui repré-

ſenta avec douceur combien l'inégalité prodigieuſe que l'on remarquoit en leurs perſonnes ſuffiſoit pour empêcher ce mariage. Mais Tigranor paroiſſoit auſſi réſolu de tenir ſa parole qu'affligé de ne pouvoir y manquer. Le prince, avec cette vivacité inſéparable d'un amour naiſſant, lui demanda la permiſſion de combattre le Tartare & de lui prouver par les armes que ſes prétentions étoient injuſtes. L'empereur ne ſut quel parti prendre, car s'il deſiroit la mort du géant il ne craignoit pas moins celle d'un chevalier qui ſavoit plaire dès le premier abord. Poliarte de ſon côté regarda ce ſilence comme un conſentement, & ne lui en parla pas davantage. Le lendemain ils allèrent enſemble rendre viſite à Orcan, & ils apprirent avec joie que ſes bleſſures n'étoient point dangereuſes & qu'il ſeroit guéri dans peu de jours.

Quelque tems après, l'empereur donna un grand feſtin à toute ſa cour; il ſe plaça ſeul à une table, & fit mettre à une autre le chevalier de la Fortune avec le prince ſon fils, qui pour lors étoit dans la première jeuneſſe. Le ſuperbe Orgolion s'apperçut avec douleur que l'on avoit plus d'égards & que l'on traitoit mon maître d'une façon plus diſtinguée que lui; ainſi quand les tables furent levées il ſe préſenta devant Tigranor, & lui dit avec autant

de colère que d'insolence : Il paroît bien, empereur de Trébisonde, que tu as déja oublié le grand service que je t'ai rendu, puisque tu oses me mépriser; je ne puis demeurer plus long-tems dans une cour où l'on m'offense, donne-moi ta fille comme tu me l'as promise, & je pars.

Ce discours surprit tout le monde avec raison, l'empereur lui-même ne sut que lui répondre ; Tigrinde pâlit & pleura, & les chevaliers dont la salle étoit remplie ne purent la regarder sans pleurer comme elle. Mais Poliarte voyant que l'empereur ne répondoit point, jetta les yeux sur la princesse & s'apperçut qu'elle lui adressoit un de ces regards touchans qui savent si bien obtenir du secours pour la beauté malheureuse. Alors animé tout à-la-fois & de compassion & d'un généreux dépit, il se leva, & après avoir demandé à Tigranor la permission de parler, il dit d'un air fier & intrépide : Orgolion, l'excessive bonté de l'empereur te rend assez hardi pour oser parler devant lui avec autant d'insolence ; il ne suffit pas de terrasser un dragon pour mériter la princesse, il faut lui plaire ; on ne peut disposer de sa main sans son consentement, & comme elle est très-éloignée de te l'accorder, je suis prêt à te prouver que non-seulement tu es indigne de la posséder, mais que l'empereur ne peut

te la donner. Orgolion fut ſi ſurpris de voir qu'un homme ſeul osât le défier, qu'il ne ſut d'abord que lui répondre; mais ſe tournant vers l'empereur: Ajoute, lui dit-il, à mes autres bienfaits le reſpect que j'ai pour toi, ſans lui je mettrois tout à l'heure cet enfant en mille pieces; cependant je te jure, que plus je retiens ma colère, & plus ma vengeance ſera terrible. Et toi, jeune inſenſé, pourſuivit-il en regardant mon maître, on voit bien que tu es étranger, puiſque tu ne me connois pas; je te ferai bientôt éprouver la différence qu'il y a de moi à ceux que tu as pris pour des géans; armes-toi, & viens mourir. En achevant ces mots, il ſortit de la ſalle.

Le chevalier de la Fortune étoit le ſeul qui parût avec tranquillité au milieu des craintes & des allarqu'Orgolion avoit inſpirées à tout le monde. Il prit ſes armes en préſence de Tigranor qui lui dit en l'embraſſant: Chevalier, vous vous préparez à un grand combat, dieu veuille vous rendre vainqueur, puiſſiez-vous dégager ma fille d'un mariage qui feroit le malheur du peu de jours qui me reſtent à vivre. La juſtice de la cauſe que je défends, répondit Poliarte, ne me laiſſe aucun doute ſur le ſuccès; au ſurplus, quoi qu'il en puiſſe arriver, l'entrepriſe me ſera toujours glorieuſe.

La princeſſe étoit ſi foible qu'elle n'avoit pas la force de ſe lever ; ſon beau viſage n'offroit plus aux regards de ceux qui ſe trouvoient dans la ſalle que la pâleur de la mort. Poliarte s'approcha d'elle & lui dit avec une noble aſſurance : Madame, je vais ſoutenir que non-ſeulement Orgolion, mais encore aucun mortel n'eſt digne de vous. Il n'eſt guère poſſible que je ſois vaincu en défendant une ſi grande vérité. Cependant, ſi mon étoile me faiſoit ſuccomber, n'en accuſez que moi ſeul. Puiſſent les dieux vous préſerver de ce malheur, lui répondit la princeſſe ; ma mauvaiſe fortune me doit alarmer, mais votre mérite doit encore plus me raſſurer. Je vous conjure de vous ménager dans ce combat & de modérer la vivacité de votre courage. Songez que ma vie dépend abſolument de la vôtre. Daignez, lui répondit le prince, vous placer de façon que vous puiſſiez être témoin du combat, non-ſeulement pour redoubler mes forces par votre préſence, mais pour juger de l'attention que j'aurai à vous obéir. Oui, ſeigneur, lui répliqua l'infante, je vais me placer comme vous le deſirez, & j'attendrai ma vie ou ma mort de votre ſuccès.

On vint dire alors que le Tartare étoit dans la cour du palais, prêt à combattre. Le chevalier de la Fortune prit congé de l'empereur, & baiſa la main

main de la princeſſe qui n'eut pas la force de la retirer. Il deſcendit l'eſcalier, accompagné des principaux chevaliers de la cour. Quand le Tartare, qui commençoit déja à s'impatienter, le vit paroître, il lui cria d'une voix terrible : Je vais te prouver, jeune inſenſé, la différence qu'il y a de ma force à celle des géans que tu as vaincus. As-tu la hardieſſe de ſoutenir les impertinences que tu m'as dites, à préſent que je ſuis armé ? J'aime beaucoup mieux, lui répondit mon maître, te voir caché ſous tes armes qu'à viſage découvert; mais profitons du tems & ne le perdons point en paroles inutiles.

On leur partagea le terrein & le ſoleil. Les trompettes ſonnèrent. Ils partirent, & ſe rencontrèrent avec tant de violence qu'ils furent renverſés eux & leurs chevaux, leur chûte fut même ſi terrible que l'on n'imagina pas qu'ils puſſent y ſurvivre.

Orgolion étoit bleſſé à la poitrine, mais il avoit une jambe ſi fort embarraſſée ſous ſon cheval, qui lui-même étoit hors de combat, qu'il ne lui fut pas poſſible de ſe relever.

Le chevalier de la Fortune, quoique bleſſé à l'épaule & très-étourdi de ſa chûte, ſe dégagea de deſſous ſon cheval & courut l'épée à la main ſur

Orgolion ; mais il s'arrêta pour ſonger au parti qu'il devoit prendre. Tous les ſpectateurs furent irrités d'une généroſité ſi peu raiſonnable, car ſa mort étoit aſſurée s'il donnoit à ſon ennemi le tems de ſe mettre en défenſe.

Enfin Poliarte ſe rappelant les ordres de Tigrinde, s'écria d'une voix que tout le monde put entendre : Orgolion, ſi je ne combattois que pour ma vie, je t'aiderois à te relever, pour te prouver ce que c'eſt qu'un enfant tel que moi ; mais la princeſſe Tigrinde m'a fait promettre de ne penſer qu'à ſes intérêts ; ſouffre donc ce que tu as bien mérité. A ces mots il lui fit voler la tête, & les aſſiſtans pouſsèrent mille cris de joie. Le vainqueur fut reçu de l'empereur & de la princeſſe avec tous les témoignages poſſibles de joie & de reconnoiſſance. La ſatisfaction de Tigrinde auroit été complette ſi elle n'eût pas apperçu que mon maître étoit bleſſé ; elle en témoigna ſon inquiétude. Auſſi-tôt on le conduiſit dans ſon appartement, où il fut panſé d'une bleſſure qui n'étoit pas dangereuſe & qui ne fut pas long-tems à guérir.

L'heureux ſuccès de ce combat contribua beaucoup à la guériſon du prince Orcan. A peine étoit-elle confirmée, que l'on vit arriver quatre ambaſ-

*Orgolion, si je ne combattois que pour ma vie, je t'aiderois à te relever, pour te prouver ce que c'est qu'un enfant tel que moi.*

ſadeurs du royaume de Circaſſie. Leur deuil annonça au prince Orcan la nouvelle de la mort du roi ſon père ; il apprit auſſi que ſes ſujets le ſupplioient de venir prendre poſſeſſion de la couronne dont il étoit unique héritier. Il ne fut pas moins ſenſible à la perte qu'il avoit faite qu'à la cruelle néceſſité de ſe ſéparer de Tigrinde. Il vint ſur-le-champ prendre congé de l'empereur & de la princeſſe, & partit, bien réſolu de demander Tigrinde en mariage, & de venir lui-même en faire la propoſition d'abord qu'il auroit aſſuré la tranquillité de ſon royaume.

La princeſſe & Poliarte ſe contraignirent un peu moins qu'ils ne faiſoient avant ſon départ. L'empereur lui-même approuva leur conduite ; car la valeur & les procédés du chevalier lui plaiſoient infiniment, & il ne pouvoit imaginer que l'élévation de ſon cœur & de ſes ſentimens ne fût cauſée par la grandeur de ſa naiſſance. Il dit donc un jour à Tigrinde qu'il ne ſeroit pas fâché de la voir unie avec un chevalier d'un auſſi grand mérite, & cette propoſition fut reçue avec des ſentimens de joie qu'elle ne pouvoit diſſimuler. On convint cependant, avant que d'aller plus loin, qu'elle s'informeroit de la naiſſance de mon maître. Arlande me rendit cette converſation ; car nous avions fait ai-

ſément connoiſſance, ſoit qu'elle eût de l'inclination pour moi, ſoit qu'elle voulût être inſtruite des ſentimens du chevalier de la Fortune pour ſa maîtreſſe. Pour moi qui la trouvois fort à mon gré, je cherchois volontiers toutes les occaſions de l'entretenir. Quand elle m'eut fait part des idées de la princeſſe & de l'empereur, elle me fit de grandes inſtances pour m'engager à lui découvrir le nom & la naiſſance de mon maître. Je m'en excuſai d'abord, en lui diſant que je l'ignorois abſolument ; mais enfin Poliarte m'ayant non-ſeulement permis, mais même ordonné de l'inſtruire, je feignis de céder à ſa curioſité.

Tigrinde rendit compte à l'empereur de ce qu'elle venoit d'apprendre, & dès-lors il redoubla d'attentions pour Poliarte, qui s'apperçut aiſément qu'Arlande avoit dit ce qu'elle avoit appris de ſa naiſſance. Il en fit même confidence à Tigranor, & lui témoigna le deſir qu'il avoit d'épouſer la princeſſe, & Tigranor le regarda dès ce moment comme ſon gendre. Toute la cour donna des marques de joie quand elle fut inſtruite de cette nouvelle, & Tigrinde n'y fut pas la moins ſenſible. On convint que Poliarte iroit promptement à Conſtantinople pour obtenir le conſentement de l'empereur ſon père

pour ce mariage & l'engager à envoyer des ambaſſadeurs pour demander la princeſſe.

La belle Tigrinde fut très-affligée de ce retardement, mais la tranquillité où elle étoit ſur les ſentimens de ſon amant la conſola, & notre départ ne fut différé que pour donner le tems à un fameux peintre de faire les portraits de Tigrinde & de Poliarte, qui vouloient adoucir par ce moyen les horreurs que l'abſence cauſe toujours aux amans.

Tous les grands de la cour nous accompagnèrent juſqu'au vaiſſeau, & nous mîmes à la voile. Poliarte ne fut pas long-tems ſans arriver à Conſtantinople, & fut d'autant mieux reçu par l'empereur ſon père, qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle depuis ſon départ. Il eſt vrai que le bruit des grandes actions du chevalier de la Fortune s'étoit répandu dans Conſtantinople, mais on ignoroit que ce nom fût celui que Poliarte avoit pris. Il trouva le prince Périandre ſon frère en aſſez mauvaiſe ſanté, & il apprit de lui que la fille du roi d'Hongrie, que l'on vouloit lui faire épouſer, étoit à deux journées de la ville ; & comme il ne pouvoit aller au-devant d'elle, il conjura Poliarte de s'acquitter pour lui de ce devoir. Il y conſentit & partit à l'inſtant, ſuivi d'un cortege nombreux & magnifique.

Poliarte rencontra le lendemain ſon illuſtre belle-ſœur, & mit auſſi-tôt pied à terre. Cette princeſſe, qui ſe nommoit Diane, étoit ſi charmante que Tigrinde ne parut plus ſi belle aux yeux de mon maître, qui de ſon côté ne lui parut pas moins aimable, ſur-tout en apprenant qu'il étoit le fameux chevalier de la Fortune; en un mot ils s'aimèrent, & leurs premiers regards firent naître dans leurs cœurs la plus violente paſſion.

La princeſſe fut reçue avec une magnificence exceſſive dans les fauxbourgs de Conſtantinople; & cette nuit fut cruelle pour les deux nouveaux amans, qui ſe reprochoient une foibleſſe abſolument déraiſonnable. J'étois couché ſi près du prince, que ſa voix me réveilla ſans peine. Je prêtai l'oreille à ſes diſcours, perſuadé que ſes ſoupirs n'avoient point d'autre objet que Tigrinde; mais je fus bien étonné d'entendre qu'il n'invoquoit cette princeſſe que comme un ſecours contre la nouvelle ardeur dont il ſe ſentoit enflammé. Belle Tigrinde, diſoit-il, que font à préſent ton amour & le mien, & pourquoi ne s'uniſſent-ils pas pour défendre mon cœur qui cherche à t'échapper? Dans quel état me trouvai-je! ô ciel! j'adore une princeſſe qui doit épouſer mon frère! je vois l'abîme où m'entraîne mon aveuglement, & je ne puis m'en éloigner!

Diane ! Tigrinde ! noms chéris, objets que j'adore, laiſſez-moi reſpirer, & ſouffrez que je prenne conſeil de ma vertu ! Non, c'eſt trop balancer entre mon devoir & ma paſſion; j'éviterai, par une fuite généreuſe les dangereux appas de Diane; j'irai tomber aux pieds de Tigrinde, & les douceurs d'un amour innocent me guériront ſans doute d'un amour criminel.

Diane de ſon côté penſoit à-peu-près les mêmes choſes; mais le jour diſſipa les projets de la nuit, on ſe vit, on ſe parla : quel moyen de réſiſter ! Enfin nous arrivâmes dans Conſtantinophe, & nous trouvâmes cette ville dans le trouble & dans la douleur. Périandre venoit de mourir, & Diane, au lieu des fêtes que l'on avoit préparées pour la recevoir, ne trouva que des marques de triſteſſe. Elle fut moins touchée de cet événement qu'elle ne l'auroit été dans un autre tems, car elle n'étoit plus obligée de combattre le penchant qu'elle ſentoit pour mon maître.

Le trône & l'eſpérance de poſſéder une princeſſe charmante ſont capables de conſoler des plus vives douleurs, cependant Poliarte fut véritablement touché de la mort de ſon frère. Le ſouvenir de Tigrinde & la parole qu'il lui avoit donnée combat-

toient encore dans ſon cœur ; mais les reſſources d'un objet éloigné ſont bien foibles contre un objet préſent qui paroît avec tout l'empire de l'amour & de la beauté.

Dans ces circonſtances Enceladan lui propoſa d'épouſer la princeſſe Diane, & lui repréſenta l'avantage que l'empire retireroit de l'alliance du roi d'Hongrie ; il inſiſta ſur la ſageſſe & ſur les attraits de la princeſſe, qu'il falloit d'autant moins renvoyer au roi ſon père, qu'il ne l'avoit pas tant accordée à Périandre qu'à l'héritier de l'empire.

Ces raiſons jointes à l'autorité d'un père, achevèrent bientôt de déterminer Poliarte. L'empereur fit partir un chevalier pour faire part au roi d'Hongrie de ce nouvel arrangement, & ce prince ne fit point attendre ſon conſentement. Diane en fut charmée, & les noces furent célébrées avec une joie univerſelle, mais la mort de Périandre les rendit moins brillantes.

Poliarte voulant du moins s'excuſer d'avoir manqué à ſa parole, envoya un chevalier à Trébiſonde pour remettre une lettre à l'empereur Tigranor, dans laquelle il lui repréſentoit la néceſſité de ſon mariage & l'autorité de ſon père qu'il n'a-

voit pas osé contredire. Il me chargea d'une autre que je devois rendre secrétement à Tigrinde par le moyen de ma chère Arlande. Nous arrivâmes promptement & heureusement, ce chevalier & moi, à Trébisonde, & nous trouvâmes cette ville dans les fêtes. Tout y marquoit la joie de voir Tigrinde élevée à l'éminent degré d'impératrice par la mort de Périandre.

Il nous fut aisé de voir que l'on n'avoit aucun soupçon de la nouvelle dont nous étions chargés; ainsi l'envoyé de Poliarte résolut d'attendre pour remettre sa lettre à l'empereur, qu'il en eût appris quelque chose par une autre voie. Pour moi, je n'eus pas la force d'affliger Tigrinde, & de lui apprendre une nouvelle si cruelle & qu'elle prévoyoit si peu.

J'avois beaucoup d'impatience de voir Arlande; ainsi je me rendis la nuit au palais, ne voulant être connu que d'elle. Je lui dis en termes généraux que Poliarte m'envoyoit pour une affaire importante, & je la priai de garder le secret sur mon retour; mais j'eus beaucoup de peine à ne pas satisfaire sa curiosité. Elle m'avoit reçu dans un cabinet d'où j'entendis la voix d'un homme qui se plaignoit; Arlande me dit que c'étoit celle d'Orcan; elle ajouta qu'il étoit revenu depuis peu à la cour de Trébi-

ſonde avec une ſuite magnifique, dans l'eſpérance que la grandeur de ſes états & l'amitié que Tigranor lui avoit témoignée lui feroient épouſer la princeſſe Tigrinde ; mais que la joie univerſelle & le motif des fêtes dont il avoit été témoin, lui ayant appris que l'infante étoit deſtinée à Poliarte, l'avoient réduit à l'extrémité, & que les médecins étoient ſur le point de l'abandonner. Elle me dit encore que Tigrinde étoit touchée de ſon état, parce qu'elle l'eſtimoit & qu'elle n'avoit point oublié les ſervices qu'il lui avoit rendus ; que cependant elle étoit fâchée d'être obligée de lui rendre viſite, dans la crainte qu'elle avoit d'entretenir un mal dont elle n'ignoroit pas la cauſe. J'appris enſuite qu'elle alloit arriver dans ſon appartement, & je fus curieux d'entendre la converſation d'Orcan & de Tigrinde, pour en rendre compte à Poliarte. Arlande qui ne cherchoit que les occaſions de m'obliger, me fit voir une petite porte qui donnoit préciſément ſur le lit du malade, & qui n'étoit couverte que d'une tapiſſerie. Je réſolus d'attendre en cet endroit, & j'y demeurai ſeul, car Arlande fut obligée de ſe rendre auprès de la princeſſe.

Tigrinde ne fut pas long-tems ſans arriver, & j'entendis qu'il lui répondit à la queſtion qu'elle lui

fit ſur l'état de ſa ſanté. On ne peut être plus mal, madame; je ne meurs point ou du moins je meurs trop lentement. Prenez courage, ſeigneur, lui répliqua-t-elle, nous n'épargnerons rien pour rétablir votre ſanté, ſoyez perſuadé de l'intérêt que nous y prenons tous.

Mon ſort, s'écria Orcan, ne doit intéreſſer perſonne, il ne m'intéreſſe pas moi-même; la vie n'eſt point à deſirer lorſqu'elle n'a plus rien d'agréable. Que ceux qui ſont heureux vivent; je mourrai, mais cependant moins affligé que je ne l'étois quand vous étiez au pouvoir d'Orgolion : j'ai du moins aujourd'hui la conſolation de vous laiſſer dans un rang éminent avec un prince digne de vous. Je n'aurois pu vous offrir qu'une couronne ordinaire, & Poliarte vous donne un empire. Puiſſe-t-il vous aimer autant que je vous ai aimée! Je vous ſouhaite une longue vie, & je lui deſire une fidélité ſemblable à la mienne.

A ces mots il tomba dans un ſi grand évanouiſſement, que l'on douta de ſa vie; Tigrinde ne put le voir en cet état ſans répandre des larmes. Enfin les ſecours l'ayant fait revenir, & l'empereur qui ſurvint n'ayant rien négligé pour le conſoler, ils le quittèrent pour le laiſſer repoſer; mais il étoit ſi

fort abattu qu'on n'oſoit eſpérer qu'il paſsât la nuit.

Pour moi, qui connoiſſois la valeur & la généroſité d'Orcan, je me ſentis fort attendri, & comme il me parut l'homme le plus digne d'épouſer Tigrinde, après Poliarte, je réſolus de contribuer à ſon bonheur. Je demeurai long-tems dans le cabinet, & quand il fut ſeul j'entrai doucement dans ſa chambre, je m'approchai de ſon lit, & je lui appris le mariage de Poliarte avec la princeſſe d'Hongrie. Cette nouvelle rappela ſon ame prête à s'envoler ; il eut cependant beaucoup de peine à me croire, il s'imaginoit que la compaſſion m'engageoit à le tromper pour le ſoulager ; mais quand il m'eut reconnu pour l'écuyer de Poliarte, il n'eut plus aucun doute. Je lui recommandai le ſecret & je ſortis du palais ſans que perſonne m'eût reconnu.

Le bruit du mariage de Poliarte commença à ſe répandre dans Trébiſonde, & ces nouvelles étonnoient tout le monde ; l'empereur ne pouvoit ſe réſoudre à les croire, lorſque nous nous préſentâmes à lui, l'envoyé de mon maître & moi. Il me reconnnt d'abord, & ma vue lui cauſa beaucoup d'émotion ; il prit la lettre ſans rien dire, & la lut, mais ce ne fut pas ſans changer pluſieurs

fois de couleur. Mais après avoir réfléchi quelque tems il ſe leva & ſe retira en diſant à haute voix : Le procédé de Poliarte eſt affreux, & je ſerois indigne du trône que j'occupe ſi je le laiſſois impuni.

J'allai promptement trouver Arlande, je lui fis part de l'ordre que j'avois reçu de Poliarte, la conjurant d'employer toute ſon adreſſe pour appaiſer la colère de Tigrinde ; en même-tems je lui donnai la lettre dont j'étois chargé. Arlande fut très-affligée, & courut à l'inſtant pour la rendre à ſa maîtreſſe. Elle ne fut pas long-tems ſans venir me retrouver ; elle m'apprit que Tigrinde étoit dans une ſi grande colère, que les ſoumiſſions, les excuſes de Poliarte & tout ce qu'elle avoit pu lui dire pour la conſoler avoit été inutile. Elle ajouta que la princeſſe après avoir répandu beaucoup de larmes, avoit juré par ſon honneur & par le ſceptre de ſon père, de n'avoir jamais d'autre époux que le vainqueur de Poliarte & le deſtructeur de l'empire de Conſtantinople.

Tigrinde elle-même me confirma tout ce que m'avoit dit Arlande ; car elle vint encore rendre viſite au roi de Circaſſie, à qui ces nouvelles flatteuſes tenoient lieu de remedes, & qui ſe trouvoit

déja fort soulagé. Je vins promptement me placer au même endroit qui m'avoit déja servi, & j'entendis que la princesse félicitoit Orcan sur le retour de sa santé. Je ne puis me réjouir tout-à-fait, madame, lui répondit-il, du meilleur état où je me trouve; je suis obligé d'avouer que je ne le dois qu'à l'offense que vous avez reçue, mais je sens avec plaisir que j'aurai bientôt assez de force pour vous venger. Ce n'est pas d'aujourd'hui, lui répliqua la princesse, que j'ai des preuves de votre attachement, je me suis souvent reproché de ne pouvoir le reconnoître. J'ai aimé Poliarte comme un mari dont mon père avoit fait choix; mais à présent que sa perfidie a détruit l'engagement que j'avois avec lui, je le hais, je déteste son nom, & je ne pense qu'aux moyens de le faire périr. Je reçois donc vos offres avec plaisir, & je vous conjure de ne penser qu'à votre guérison. Orcan lui fit encore quelques protestations, après lesquelles ils prirent congé l'un de l'autre.

Tigrinde étoit à peine sortie de l'appartement du roi de Circassie, que l'empereur y arriva; il comprit aisément le sujet de la joie qui brilloit dans les yeux du malade. Après les premiers complimens Tigranor lui dit:

Je ſuis d'autant plus ſenſible à l'affront que je reçois de Poliarte, qu'il eſt d'un rang illuſtre, & le reſſentiment que j'en couſerverai toute ma vie eſt proportionné à la grandeur de l'injure; mais avant tout, mon premier ſoin doit être de donner à Tigrinde un époux digne d'elle. Je connois votre valeur & les forces de votre royaume, & je n'ignore point l'amour que vous avez pour ma fille, ainſi je ne puis mieux faire que de vous la donner; mais à condition que vous partagerez mes intérêts & ma haîne contre toute la famille d'Enceladan.

Orcan baiſa les mains de l'empereur, & lui répondit avec tous les tranſports d'un amant qui paſſe du plus cruel état à la plus grande félicité. Tigranor ſatisfait des ſentimens & des aſſurances que lui donna le roi de Circaſſie, ſe retira après l'avoir embraſſé comme ſon fils.

La ſanté d'Orcan fut bientôt rétablie, & il épouſa la princeſſe. On fit des tournois d'une magnificence extrême, malgré les cruelles guerres que l'on méditoit. Tigranor après avoir donné quelques jours aux plaiſirs, aſſembla ſon conſeil pour examiner l'affront que Poliarte lui avoit fait, & l'on réſolut la ruine de Conſtantinople, en uniſſant pour cet effet les forces de l'empire avec celles des alliés. Cette réſo-

lution devint bientôt publique, & Tigranor étant fort aimé de ſes ſujets, l'on eût dit en voyant éclater leur zele & leur fureur, que mon maître les avoit tous offenſés en particulier. Tigrinde voyoit avec joie les préparatifs que l'on faiſoit pour ſa vengeance ; elle ne pouvoit cependant arracher de ſon cœur le ſouvenir d'un ingrat qu'elle avoit tant aimé ; elle regardoit le portrait qu'il lui avoit laiſſé, & cette vue entretenoit ſa douleur & ſes regrets. Orcan avoit ſon eſtime, Poliarte étoit l'objet de ſa colère ; mais cette colère faiſoit quelquefois place à des mouvemens plus doux, ſi j'en dois croire ce que me diſoit Arlande.

L'envoyé de Poliarte ſe retira après la déclaration de guerre, & ma ſanté m'empêcha de le ſuivre. Je demeurai quelques mois malade à Trébiſonde, mais je fus toujours caché dans une maiſon où j'avois ſouvent le plaiſir de voir Arlande.

Cependant Tigrinde donna le jour à deux jumeaux, dont l'un étoit un prince qui fut nommé Endimir, & l'autre une princeſſe, qui eſt la fameuſe Léonide dont la valeur & la beauté font tant de bruit dans l'univers. L'air ſe couvrit de nuages au moment de ſa naiſſance, la nuit parut avant le coucher du ſoleil, le ſoleil ne donnoit aucune autre

tre clarté que celle des foudres & des éclairs, & les éclats de tonnerre étoient d'une violence extraordinaire.

Les sages donnèrent différentes interprétations à ce prodige ; les uns disoient que Léonide seroit impératrice de Trébisonde, les autres assuroient qu'elle en augmenteroit la splendeur ; mais ils furent tous d'accord sur la beauté & la valeur incomparable que les astres lui promettoient. Quelques jours après, le sage Ariston vint à la cour. C'étoit un homme qui s'étoit attiré une vénération générale par son savoir ; l'avenir n'avoit rien d'impénétrable à ses yeux, & tout ce qu'il prédisoit étoit regardé comme infaillible. On fut surpris de le voir, car il passoit sa vie dans une forêt, à cinq journées de Trébisonde, sans autre occupation que celle de contempler le ciel. L'empereur qui l'aimoit & qui l'estimoit beaucoup, le reçut à merveille & le conduisit aussi-tôt chez Tigrinde qui n'étoit pas encore relevée, & qu'il trouva jouant avec sa petite fille. Il examina les traits de cet enfant avec attention, & tout d'un coup, avec un enthousiasme au-dessus de l'humanité il s'écria : O merveilleuse princesse ! à quelle gloire es-tu réservée ! Ensuite se tournant du côté de Tigranor il lui dit :

Grand empereur de Trébisonde, j'ai examiné la

naiſſance de cette princeſſe, j'ai vu toutes les conſtellations occupées à lui donner des avantages que les cieux n'accordèrent jamais à d'autres mortels. Je ne viens ici que pour avoir le plaiſir de la tenir entre mes bras & celui de la conſidérer avant de mourir. Soyez certain que rien n'égalera ſes charmes & ſa valeur ; le deſtin lui réſerve l'honneur de triompher de l'empire grec, ainſi vous devez ſuſpendre la guerre que vous avez réſolue, pour attendre les tems favorables que le deſtin vous promet.

Et vous, Tigrinde, lui dit-il alors, je puis vous aſſurer que le ciel doit augmenter votre grandeur ; mais il faut attendre quelque tems pour être vengée d'un prince qui vous a manqué de fidélité, plutôt par la faute du deſtin que par le défaut de ſon cœur. Contentez-vous à préſent des remords dont il eſt tourmenté, & ne doutez point que vos chagrins ne ſoient un jour ſuivis d'un bonheur que vous n'eſpérez pas.

Lorſque la réflexion eut fait place à l'étonnement que cauſa ce diſcours d'Ariſon, on réſolut de ſe ſoumettre aux ordres du ciel & de ſuſpendre la guerre, mais ſans diſcontinuer les préparatifs, pour être en état de tout entreprendre lorſque la jeune princeſſe auroit atteint l'âge convenable.

Quelque tems après, Orcan obtint de l'empereur, avec assez de peine, la permission de conduire Tigrinde dans ses états ; mais au moment de leur départ, le prince de Trébisonde, frère unique de la reine de Circassie, tomba dangereusement malade & mourut en peu de jours. Tigranor ne put soutenir cette disgrace, & le suivit de près ; ses peuples le pleurèrent comme leur père, & Tigrinde lui succéda. Orcan fut couronné avec elle, sans aucune difficulté. Il nomma un viceroi pour gouverner la Circassie, & se donna tout entier aux soins de son nouvel empire. Pendant qu'il prouvoit à ses peuples l'excès de sa justice & de sa prudence, Tigrinde n'étoit occupée que de l'éducation de ses deux enfans. Mais cette douce occupation fut bientôt mêlée d'une vive douleur, par la perte imprévue du prince Endimir.

On pria le vertueux Ariste de raconter le détail de cet accident, & il continua son récit en ces termes : Tout ce que la nature & l'art peuvent avoir d'agréable se trouve dans un lieu situé auprès de Trébisonde, auquel on a donné avec raison le nom de paradis terrestre. Les princes de cet empire vont ordinairement y prendre le plaisir de la promenade. Tigrinde y conduisit un jour ses deux enfans, qui n'étoient alors âgés que d'environ quatre ans ;

elle avoit réſolu d'y faire quelque ſéjour. Un ſoir, au coucher du ſoleil, pendant qu'elle ſe promenoit avec ſa cour dans un boſquet ſur le bord de la rivière qui ſe jette aſſez près de-là dans la mer, la nourrice étoit demeurée derrière avec les deux enfans & une demoiſelle qui les ſervoit. Ces deux femmes apperçurent un bateau de pêcheur attaché à quelques arbres; Léonide eut envie d'y entrer, auſſi-tôt le petit Endimir voulut en faire autant, & les femmes eurent la complaiſance de les y conduire.

Les ſecouſſes qu'ils donnoient en badinant détachèrent le bateau, la demoiſelle qui s'en apperçut ſauta promptement à terre avec la petite Léonide qu'elle tenoit entre ſes bras, elle la poſa promptement ſur l'herbe & ſe tourna pour prendre le prince que la nourrice lui préſentoit : mais la précipitation avec laquelle elle s'avança l'ayant fait gliſſer, elle tomba dans l'eau, & ſi la nourrice ne l'avoit retenue par ſa robe, elle eût été noyée. Cependant elle fut aſſez heureuſe pour regagner le bord, ſur lequel tous les gens de la cour, qui accoururent aux cris de Léonide, la trouvèrent évanouie. Quand elle eut repris ſes eſprits, elle conta le malheur qui venoit d'arriver, & comme on ne vit plus alors ni la nourrice, ni le petit Endimir, non-plus que

le bateau, l'on conclut que le courant les avoit emportés. On fit defcendre plufieurs barques jufqu'à la mer, mais leurs recherches furent inutiles ; on trouva feulement le lendemain, à plufieurs milles au large, le bateau renverfé, ainfi l'on ne douta plus que le jeune prince n'eût péri. Et c'eft ainfi que Léonide s'eft trouvée l'unique héritière de l'empire de Trébifonde.

Quelque tems après le couronnement d'Orcan, pourfuivit Ariſte, je partis de Trébifonde pour retourner à Conftantinople, où je trouvai que la princeffe Diane avoit comblé de joie Poliarte & tout l'empire Grec, en donnant le jour à un prince que l'on avoit nommé Caloandre à cauſe de fon extrême beauté ; il eſt vrai que tout enfant qu'il étoit encore, on ne pouvoit le regarder fans l'aimer & fans l'admirer. Il me rappela l'idée de la petite Léonide que j'avois vue à Trébifonde ; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'en rendant compte à Poliarte de ce qui s'étoit paſſé dans cette ville, quand je lui fis le récit des prodiges arrivés au moment de la naiſſance de Léonide, il me dit qu'il étoit arrivé préciſément la même choſe lorſque Caloandre étoit venu au monde, & nous trouvâmes que Diane & Tigrinde étoient accouchées au même inſtant. Malgré toutes les raiſons que Poliarte avoit

d'être content de son sort, il se reprochoit sans cesse son infidélité; & je sais que non-seulement il pense aujourd'hui de la même façon, mais encore il prévoit les malheurs qui sont inévitables à ses peuples, & qu'il voudroit se sacrifier lui-même pour appaiser la colère d'Orcan & de Tigrinde. Mais la haine est invétérée depuis si long-tems dans leurs cœurs, que l'on doit s'attendre à une guerre terrible. Ainsi, prince, si vous voulez secourir vos parens, vous n'aurez pas beaucoup de tems, ni vous ni vos cousins, pour chercher des aventures dans les royaumes étrangers. Ce fut ainsi que l'écuyer termina son histoire, qu'Arsilée fut charmé d'avoir entendue. Les princes joignirent la compagnie qui s'étoit dispersée dans les bosquets, & l'on passa le reste du jour au milieu des plaisirs.

Caloandre étoit le seul qui s'ennuyât dans un séjour si charmant: il avoit découvert que son frère & son cousin étoient amoureux, & il cherchoit les moyens pour les dégager de leurs chaînes ou pour s'en tempérer le ressentiment, dans le dessein d'aller chercher la gloire, car son cœur n'étoit épris d'aucun autre objet. Prévenu de cette idée, il tira à l'écart Polémon & Alcabel, & les engagea à se promener avec lui pendant que toute la cour retourneroit au château. Vous savez, leur dit-il, que le

desir de nous signaler nous a fait partir de Constantinople, & c'est pour un si noble dessein que nous sommes venus ici ; les fêtes sont finies & nous n'avons plus de prétexte pour nous arrêter dans un lieu où nous ne pouvons mener qu'une vie molle & voluptueuse ; mais s'il est vrai, comme je le soupçonne, que l'amour vous ait séduits, je ne puis vous déguiser combien j'en suis affligé, car on dit que les amans sont ordinairement malheureux. Pour moi qui suis libre & qui veux l'être jusqu'à la mort, je ne vois rien qui m'empêche de continuer mon voyage ; si vous voulez partir avec moi, je serai charmé non-seulement d'être avec vous, mais plus encore de pouvoir me persuader que vous êtes maîtres de vous-mêmes. Quoi qu'il en soit, si l'amour vous retient en ces lieux je ne m'opposerai point à votre séjour, mais vous ne devez pas non-plus vous opposer à mon départ ni trouver mauvais que j'acheve mon entreprise. Altobel fut très-embarrassé du discours de Caloandre ; il auroit bien voulu ne point abandonner un frère qu'il aimoit avec tendresse, mais en même-tems il ne pouvoit soutenir la seule idée de quitter sa chère Arméline. Enfin il lui répondit : Je blesserois la vérité & je trahirois la confiance que je vous dois, si je vous disois que je n'aime point la belle Arméline ; oui, je l'aime avec tant d'ardeur que j'aimerois mieux mourir que

de m'en séparer : jugez combien cet amour a de force, puisqu'il m'arrache d'auprès de vous & qu'il me fait oublier pour un tems le soin de ma réputation. Allez donc où votre courage & la gloire vous appellent ; pour moi qui suis enchaîné dans cet agréable séjour, j'attendrai que l'amour m'accorde quelques-unes de ses faveurs, & je saurai si bien réparer dans la suite les momens que j'aurai perdus, que l'on ne doutera point que je suis votre frère. Caloandre l'embrassa & lui dit en souriant : Si l'amour augmente la valeur vous ferez des choses extraordinaires, quant à moi, je renonce à ses faveurs ; jouissez donc des plaisirs que l'on regarde quelquefois comme des peines ; mais tels qu'ils puissent être, ne vous arrêtez que le moins qu'il vous sera possible. On est sans doute inquiet de nous à Constantinople, ne seroit-il pas plus naturel d'y retourner ? Mais il faudroit y paroître couverts de gloire. Seigneur, lui dit Polémon, un de nous au moins vous accompagnera ; lequel choisissez-vous d'Astolphe ou de moi ? Si je me connoissois en physionomie, lui répondit Caloandre, j'imagine que cette politesse vous seroit également à charge. Si vous aimiez vous seriez trop pénétrant, lui répondit Polemon ; je conviens que je suis amoureux, mais je ne le suis pas au point de ne pouvoir vous accompagner. Ils finirent cette conversation en con-

venant de ſuivre chacun leur goût. Altobel & Polémon ſe déterminèrent donc au ſéjour & Caloandre au départ. Il prit congé du roi & de toute la cour dès le ſoir même, & le lendemain au lever de l'aurore il ſortit ſans écuyer, car le ſien étant mort depuis quelque tems, il avoit réſolu d'en chercher un dont il ne fût pas connu. En arrivant à la ville de Chorſe, ſur les frontières de la petite Arménie, il fit peindre ſur ſon écu un Cupidon renverſé aux pieds d'un chevalier, pour faire entendre qu'il avoit réſolu de n'aimer jamais. Il parcourut tous les royaumes voiſins, pour s'inſtruire des préparatifs de l'empereur Orcan, & pour ſe rendre quand il en ſeroit tems auprès de l'empereur ſon père. Il fit de ſi grandes actions dans tous ces pays, que bientôt on ne parla plus que du chevalier de Cupidon. Pendant ce tems, Altobel & Polémon étoient dans Iſmare, très-empreſſés auprès de la belle Arméline & de la charmante Syrène. La vie qu'ils menoient étoit délicieuſe, mais elle étoit peu digne de leur courage. Cependant les nouvelles que l'on apprenoit tous les jours des armemens que l'on faiſoit dans tout l'Orient, leur faiſoient comprendre la néceſſité où ils ſeroient inceſſamment d'aller ſecourir l'empire de Grece. Un chevalier d'Iſmare, après avoir demeuré dix ans à Trébiſonde fut attiré dans ſa patrie par le bruit des

grandes fêtes que l'on devoit donner aux noces de son prince ; mais ayant été retenu en chemin par les blessures qu'il avoit reçues dans un combat, il n'avoit pu arriver assez promptement pour en être témoin. Arsilée, Gélindo, Polémon & Altobel étoient avec le roi quand ce chevalier vint lui faire la révérence. Ils lui témoignèrent la curiosité qu'ils avoient de savoir précisément tout ce qui se passoit à Trébisonde, ce qui regardoit la valeur & la beauté de Léonide, la haine de Tigrinde & d'Orcan, & quels étoient les princes & les chevaliers qui se présentoient pour les servir. Celui-ci qui étoit parfaitement instruit, voyant la curiosité que le roi lui témoignoit, leur répondit :

Personne n'ignore quel est le desir de vengeance dont Tigrinde & Orcan sont uniquement occupés, & vous croirez sans peine que ces mêmes sentimens nés avec la princesse Léonide s'accroissent en elle à chaque instant, d'autant qu'elle n'ignore pas qu'elle est destinée à venger les mépris que sa mère avoit reçus. Je ne pourrois vous dépeindre tous les avantages dont le ciel a comblé cette héroïne, ils sont impossibles à décrire. Elle est grande, mais sa taille est si bien proportionnée que l'on voit peu d'hommes qui soient aussi bien faits ; Son visage est noble & majestueux, la blancheur de son teint est mêlée

d'une couleur qui fait honte à la roſe du mois de mai, ſes yeux ſont du plus beau bleu du monde, & cependant ſi brillans que l'on ne peut les comparer qu'au ciel, que l'on voit charmant dans un jour ſerein, & terrible quand il eſt irrité. Mais rien au monde n'égale les graces de ſon ſourire, il n'y a point de douleur qui ne s'évanouiſſe en la regardant. Tous les regards ſont attachés ſur elle quand elle paroît en public, & le plaiſir de la voir eſt ſi grand, que l'on n'entend aucun bruit dans les plus nombreuſes aſſemblées.

Le roi ſurpris de la magnificence de cet éloge, interrompit le chevalier & dit aux princes : Si le chevalier des Soleils ne nous avoit fait les mêmes impreſſions, nous pourrions ſoupçonner la vérité de ce récit. Je ne me perſuaderai jamais, s'écria Gélindo, qu'il y ait quelqu'un au monde qui puiſſe égaler le chevalier des Soleils.

Le chevalier lui répondit en ſouriant : Seigneur nous ſaurons lequel eſt dans l'erreur, quand vous aurez vu Léonide & que j'aurai pu juger du chevalier dont vous parlez ; mais en attendant, nous devons convenir, ce me ſemble, qu'ils ne doivent être comparés qu'à eux-mêmes. Enſuite il continua ſon récit. Léonide fit paroître tant de force

& d'adreſſe en commençant ſes exercices, que l'on jugea que ſa valeur égaloit ſa beauté, & qu'elle rempliſſoit tout ce que le ſage Ariſton avoit prédit.

A l'égard des préparatifs de la guerre, on les fait avec tout l'empreſſement poſſible, & l'on ne doute point du ſuccès; on s'attend à voir inceſſamment l'empire Grec tributaire de celui de Trébiſonde, Poliarte mort, Tigrinde vengée & Léonide triomphante. Il y a beaucoup de princes qui ont promis à Orcan de lui donner des ſecours conſidérables, quelques-uns même ont déja fait joindre leurs troupes; en un mot, la réputation de l'infante lui attire tous les jours des ſecours nouveaux. Safar, jeune prince fort brave & roi de la Turcomanie, vint à Trébiſonde l'année dernière à la tête de cinq cens chevaliers choiſis, en attendant vingt mille autres qu'il avoit laiſſés dans ſes états, tout prêts à marcher. L'empereur le reçut très-bien, mais d'abord qu'il eut jetté les yeux ſur la princeſſe il devint épris de ſa beauté. Cependant Orcan voulut, pour le combler de faveurs, qu'elle reçût l'ordre de chevalerie de la main de ce prince.

Elle parut le jour de la cérémonie avec des armes extrêmement riches; ſa viſière hauſſée laiſſoit voir un viſage ſi agréable & tout à la fois ſi fier,

que l'on ne pouvoit dire ſi elle reſſembloit plus à une Pallas propre à faire naître l'amour qu'à une Vénus capable de vaincre le dieu de la guerre. Safar étoit ébloui de tant de charmes & ne ſe connoiſſoit plus. Il brûloit, il trembloit, il ne ſongeoit ni à ce qu'il devoit faire ni à ce qu'il devoit dire; & quand il dit à la princeſſe qu'elle étoit obligée de défendre l'honneur des dames & de ſecourir celles qui en auroient beſoin, il la regarda tendrement pour implorer lui-même ſon ſecours. Mais ayant un peu ſurmonté ſa timidité, il ajouta: Un caſque ne peut que retarder votre victoire, combattez à viſage découvert, & perſonne au monde ne pourra vous réſiſter.

La princeſſe, qui mépriſe l'amour & qui ne ſe conſole point d'être née femme (la ſeule idée de la ſoumiſſion impoſée à ſon ſexe révoltant ſa fierté naturelle), ne répondit à Safar que par un regard fier qui lui fit aiſément comprendre qu'il n'avoit rien à eſpérer. Léonide après avoir reçu l'ordre de chevalerie, voyant que l'armée ſeroit encore longtems ſans être en état de marcher à Conſtantinople, ſupplia ſon père de lui permettre d'aller, à l'exemple des chevaliers errans, chercher les aventures dans les royaumes voiſins; & l'empereur qui l'aime avec une tendreſſe extrême, ne voulut point

lui refuſer cette ſatisfaction. Mais Tigrinde, après lui avoir repréſenté que toutes leurs eſpérances étoient fondées ſur elle & ſur ſa valeur, la conjura de preſſer ſon retour, & lui dit adieu en verſant un torrent de larmes.

Le départ de Léonide ne diminua point la vivacité des préparatifs, & l'on voyoit arriver tous les jours des chevaliers à Trébiſonde. Il y en eut un entr'autres qui parut avec toutes ſes armes à la réſerve du caſque; il étoit d'une taille preſque giganteſque, & ſon air de force & de fierté attira ſur lui les yeux de toute la cour. Il s'approcha du trône d'Orcan, & lui dit à haute voix ſans l'avoir ſalué: Empereur de Trébiſonde, vous occupez une place où mon père Orgolion devroit être aſſis, Poliarte le combattit dans cette ville & le tua, je ne ſais pas trop comment, je crois cependant que ce fut par trahiſon. On dit que vous êtes juſte & que vous avez de la valeur; j'aime donc mieux vous voir ſur ce trône que Poliarte dont je me vengerois s'il étoit ici. J'apprends que vous avez réſolu de détruire ſon empire, & je vois avec beaucoup de plaiſir les ſoins que vous prenez pour y parvenir. Vos campagnes ſont couvertes de chevaliers, qu'attendez-vous donc? que le perſan, l'arabe & l'indien inondent votre pays? Ne ſavez-vous pas que le grand

nombre produit aiſément le déſordre? Croyez-moi, vous avez aſſez pris de précautions, je viens joindre ma vengeance à la vôtre; ne différez donc plus, marchez à Conſtantinople, Brandilon eſt avec vous, ſon épée en vaut mille.

Au nom de Brandilon on entendit un murmure dans toute la ſalle; ſa réputation étoit connue, on ſavoit qu'il étoit ſi redouté dans l'Aſie que trente chevaliers n'auroient oſé le combattre, & l'on n'ignoroit pas que ſa force étoit prodigieuſe, ſon adreſſe admirable & ſa colère terrible.

L'empereur lui répondit d'un air grave & majeſtueux: Je ſuis fort aiſe, Brandilon, de vous voir joint à nous pour renverſer l'empire de Conſtantinople, votre valeur qui remplit tout l'orient m'aſſure de la victoire; cependant on ne doit jamais aſſez mépriſer ſon ennemi pour négliger aucune précaution. Mais le portrait que vous faites de Poliarte n'eſt aſſurément pas juſte, je l'ai connu, c'eſt un prince d'une grande valeur & certainement incapable d'aucune trahiſon. Il combattit votre père en brave homme, il le tua dans un combat ſingulier & dans la place que vous voyez devant mon palais; j'ai reçu tant de preuves de ſon grand courage & de ſa prudence, que j'aurai toujours pour

lui beaucoup d'eſtime ; je ſuis même perſuadé que nous le trouverons prêt à nous bien recevoir. Ses états ſont conſidérables, il a beaucoup d'alliés, & ſes deux fils, quoique jeunes, ont déja fait de ſi belles actions qu'ils rendent ce prince aſſez redoutable. Pour redoubler le plaiſir que j'ai de vous voir prendre mon parti, les ſecours que j'attends doivent arriver inceſſamment. Cependant croyez-moi, prenez quelque repos dans ma cour, & modérez votre généreuſe ardeur.

La ſage réponſe de l'empereur fut autant applaudie que l'arrogance de Brandilon avoit été blâmée ; car perſonne n'avoit approuvé que Brandilon eût parlé de Poliarte comme d'un traître, lui à qui l'on ne vouloit faire la guerre que pour l'honneur de l'empire & pour ſatisfaire l'impératrice ; Orcan lui-même ne pouvoit le haïr, & Tigrinde ſe trouvoit embarquée, elle avoit pris de ſi grands engagemens avec l'univers, qu'elle n'oſoit les rompre ; de plus, elle étoit ſoutenue par l'eſpérance d'élever ſa fille ſur le trône de Conſtantinople. Sans d'auſſi fortes raiſons, je crois qu'elle auroit empêché l'exécution d'une entrepriſe qui devoit faire couler tant de ſang, d'autant plus, ſi je ne me trompe, pourſuivit le chevalier, que ſa haîne pour Poliarte n'a d'autre principe

cipe qu'un amour dont la flamme n'eſt pas entièrement éteinte.

Brandilon ne fut pas content de la réponſe d'Orcan, il regarda même comme une offenſe les louanges qu'il avoit données à Poliarte, & malgré les efforts qu'il fit pour ne pas éclater, on remarqua ſur ſon viſage la colère dont il étoit agité. L'on voit bien, répondit-il, empereur, que vous ne pouvez vous réſoudre à dire du mal d'un homme à qui vous devez la vie & l'empire; je loue votre reconnoiſſance, & vous la pouſſerez peut-être juſques à lui faire part de vos états, ſans pouvoir vous réſoudre à le priver des ſiens. Au reſte, je ſuis bien aiſe d'entendre louer celui que je dois vaincre; & pour vous donner les moyens de ſignaler votre grande reconnoiſſance, je vous promets de lui pardonner à votre conſidération; mais je n'aurai pas un moment de repos que je ne l'aie conduit devant vous mort ou vif pour vous laiſſer maître de ſon ſort.

Altobel fut ſi fort indigné de l'inſolence du Tartare, qu'il eut beaucoup de peine à ſe retenir, & le feu qui lui montoit au viſage prouvoit aſſez l'intérêt qu'il prenoit à l'honneur de Poliarte. Toute la compagnie s'en apperçut. Cependant le chevalier ne laiſſa pas de continuer ſon diſcours.

L'empereur, ajouta-t-il, dont la prudence eſt extrême, ne voulut pas pouſſer plus loin la converſation, & ſe leva pour ne pas compromettre ſon autorité. Il fit donner au Tartare un des plus beaux appartemens du palais, avouant qu'il étoit plus content de l'avoir dans ſes intérêts qu'une armée entière. Ce ſecours & beaucoup d'autres qui arrivoient, joints à ceux des rois de Perſe, de Ruſſie, de Circaſſie, du ſoudan de Babylone & du Turcoman, qui doivent être arrivés préſentement, faiſoient travailler avec empreſſement lorſque je ſuis parti, pour mettre inceſſamment à la voile & ſe rendre à Conſtantinople; la mer étoit déja couverte de vaiſſeaux, & dans quelques mois cette grande ville ſera certainement aſſiégée par toutes les forces de l'Orient.

Les princes raiſonnèrent encore quelque tems ſur ces nouvelles après le récit du chevalier Arménien, enſuite ils ſe quittèrent. Mais Altobel & Polémon firent de ſérieuſes réflexions qui les déterminèrent à s'arracher des bras de l'amour & de la volupté pour arriver à Conſtantinople quand il ſeroit tems d'y paroître.

*Fin du premier Livre.*

# LIVRE SECOND.

CALOANDRE, sous le nom du Chevalier de Cupidon, suivoit les bords d'une rivière. Le soleil étoit à peine levé, il étoit seul & son imagination ne lui représentoit que des idées conformes à son humeur guerrière, lorsqu'il apperçut assez loin de lui un grand nombre de payſans qui lançoient des pierres contre un arbre.

Il approcha & vit que cette troupe attaquoit vivement un jeune-homme monté sur cet arbre. Cet infortuné se couvroit de son mieux avec les branches & les feuilles pour éviter les pierres qu'on lui jettoit, mais il auroit infailliblement péri sans l'arrivée du chevalier qui cria aux payſans de s'arrêter. Ses paroles ne produisirent aucun effet, ils continuèrent avec autant de vivacité que s'il ne leur avoit point parlé. Une si grande marque de mépris acheva de le mettre en colère, il poussa son cheval contr'eux, & les frappant du gros de sa lance il les mit dans un tel désordre qu'ils prirent la fuite.

Alors le chevalier demanda au jeune inconnu la

cauſe de ſon malheur, & comment il avoit pu monter ſur un arbre ſi haut & dont la tige n'avoit aucune branche. Généreux chevalier, répondit-il, aidez-moi s'il vous plaît à deſcendre, & vous apprendrez la plus grande trahiſon que vous ayez jamais entendue. Quand il fut deſcendu avec le ſecours de ſon libérateur, il lui témoigna une ſincère reconnoiſſance, en ajoutant : Seigneur, vous pouvez continuer votre chemin, je contenterai votre curioſité en marchant; je me nomme Durillo, & je ſuis de Nicopoli, petite ville que vous avez dû rencontrer à quelques pas d'ici.

Les principaux de la ville deſirèrent de m'avoir pour gendre après la mort de mon père qui m'avoit laiſſé quelque bien. Mais j'étois amoureux de Félinne, elle étoit fille d'un brave chevalier qui n'étoit pas riche, ainſi je refuſai toutes les propoſitions que l'on me faiſoit d'ailleurs ; en un mot, j'étois déterminé à l'épouſer, elle répondoit à ma paſſion, ſa mère qui deſiroit notre mariage avec ardeur, lui recommandoit avec ſoin de me donner toujours quelques rayons d'eſpérance.

Nous avons paſſé les grandes chaleurs de l'été dans un village aſſez voiſin d'ici, où le père de Félinne poſsède une maiſon auſſi bien que moi;

les jours m'ont paru, je vous l'avoue, s'écouler comme des momens; je voyois, j'entretenois ma maîtreſſe & je me flattois du bonheur le plus doux, lorſque tout a changé de face. Félinne alla hier à la ville; j'attendis ſon retour au pied de l'arbre ſur lequel vous m'avez trouvé; elle parut enfin ſur le ſoir, & me reçut d'un air charmant en m'aſſurant qu'elle me ſavoit gré de mon attention; elle m'accorda même la faveur ſingulière de lui baiſer la main.

Après quelques momens d'une converſation des plus tendres, Félinne parut deſirer un bouquet des belles fleurs dont l'arbre étoit chargé; les filles de ce pays les aiment beaucoup, non-ſeulement à cauſe de leur odeur, mais parce qu'il ne s'en trouve pas beaucoup dans cette ſaiſon. La hauteur de l'arbre, ni le danger d'y monter ne m'auroient pas empêché de la ſatisfaire, mais elle me conſeilla de me ſervir d'une échelle que nous trouvâmes dans un champ voiſin.

J'obéis, je montai; mais à peine eus-je quitté l'échelle que je la vis tomber dans la rivière qui coule au pied de l'arbre. Je m'imaginai d'abord que mon empreſſement ne m'ayant pas permis de prendre aſſez de précaution, j'avois moi-même été cauſe

de ſa chûte, & je n'eus aucun ſoupçon contre ma maîtreſſe. J'étois cependant fort embarraſſé; j'attendis long-tems qu'il vînt quelqu'un qui pût m'aider à deſcendre, mais enfin ne voyant venir perſonne je priai Félinne de retourner chez elle & d'ordonner à mes gens de m'apporter une échelle.

Félinne partit; mais quoiqu'elle m'eût donné parole d'exécuter ma commiſſion, le tems néceſſaire pour aller & revenir du village ſe paſſa pluſieurs fois ſans qu'il me vînt aucun ſecours. L'impatience me gagnoit, & je commençois à m'abandonner aux idées les plus triſtes, lorſqu'enfin j'entendis marcher une troupe de gens à cheval, qui venoient de la ville & qui s'approchoient du lieu où j'étois. Quand ils furent auprès de l'arbre, je diſtinguai trois chevaliers qui s'entretenoient, & j'entendis clairement ces paroles: Seigneur Filaure, Félinne ne pourra certainement pas vous faire entrer cette nuit dans ſa chambre: je veux croire qu'elle y a déja réuſſi, mais à préſent la choſe me paroît impoſſible.

Aux noms de Filaure & de Félinne je redoublai d'attention, car ce Filaure eſt un des principaux de Nicopoli; non-ſeulement je le connois, mais je n'ignorois pas qu'il étoit mon rival. J'entendis encore qu'il répondoit: Vous ſavez que Félinne eſt venue

aujourd'hui à la ville, uniquement pour me voir & pour me parler ; je l'ai conjurée de me procurer les moyens de paſſer quelques momens avec elle à la faveur de la nuit, elle m'a repréſenté que Durillo ſeroit un obſtacle à ſa bonne volonté ; je lui ai propoſé de le tuer, elle y a conſenti, enſuite elle a pris le chemin de ſon village, & quelque tems après j'ai reçu d'elle un billet qui m'annonce qu'un tour qu'elle a joué à cet importun la met en liberté de me ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit, je jure que mon rival périra.

Je n'entendis plus rien de leur converſation, car ils s'éloignèrent. Jugez, ſeigneur, de mon étonnement ; j'aurois cru que c'étoit un ſonge ſi j'euſſe été dans une ſituation & dans une atitude à pouvoir dormir. La colère ſuccéda à mes réflexions, elle fut ſi violente qu'il s'en fallut peu que je ne me jettaſſe du haut de l'arbre dans la rivière ; mais je penſai qu'il valoit mieux me conſerver pour tirer une vengeance proportionnée à l'affront que je recevois. J'ai donc paſſé le reſte de la nuit agité tour-à-tour par la rage, la jalouſie, la honte & la fureur.

Quelques payſans venus dès le matin pour cueillir les fleurs qui m'avoient coûté ſi cher, ne trouvant

plus leur échelle & me voyant sur l'arbre, m'ont pris pour un voleur & n'ont jamais voulu m'écouter. Je n'aurois pu résister à leurs mauvaises intentions sans le secours que vous m'avez donné, & je puis vous assurer, seigneur, que toute ma vie j'en serai reconnoissant.

Durillo parloit encore quand il apperçut trois chevaliers armés qui sortoient du village; aussi-tôt il s'écria: Seigneur, voilà Filaure, c'est lui qui marche le premier, les deux autres sont ses compagnons, & sans doute ils deviendroient ses complices pour m'assassiner s'ils en trouvoient l'occasion. Il ne put continuer, Filaure courut sur lui l'épée à la main; mais Caloandre s'élançant au-devant, lui dit sans s'émouvoir: Quoique vous soyez, je vous conseille de ne point approcher de cet homme tant que je prendrai sa défense. Il pourroit cependant être mieux défendu, reprit Filaure; & poussant une seconde fois son cheval contre Durillo, il l'auroit assurément tué sur place; mais son généreux protecteur indigné d'une si grande lâcheté, frappa Filaure d'un coup de lance dans l'estomac, dont il le renversa. Durillo profitant de l'occasion se jetta sur son ennemi & lui arracha son épée avec laquelle il lui coupa la gorge; les deux autres fondirent à la fois sur le chevalier, mais en deux coups l'un fut percé

d'outre en outre & l'autre eut la tête fendue juſqu'au menton.

Durillo ſaiſi d'un juſte étonnement, remarqua pour lors la deviſe de ſon défenſeur, & tranſporté de joie en voyant le Cupidon renverſé : Ah ! ſeigneur, s'écria-t-il, vos terribles coups ne me ſurprennent plus. Mes infortunes vont m'être bien chères, pourſuivit-il, puiſque je leur dois le bonheur d'avoir été le témoin des exploits d'un ſi fameux chevalier. Elle eſt à vous cette vie, ſeigneur, trouvez bon que je la conſacre à votre ſervice. J'avois réſolu de quitter un pays que la perfidie de Félinne me rend odieux, la mort de Filaure doit encore hâter ma retraite. Vous n'avez point d'écuyer, vous en trouverez qui ſeront plus dignes de l'honneur de vous ſuivre, mais non-pas de plus fideles. Acceptez mes ſervices, ſeigneur, je vous en conjure par votre gloire & par votre bonté.

Mon cher Durillo, répondit le prince avec un air obligeant, ton bon cœur & ta propoſition me font beaucoup de plaiſir ; je m'aſſure que je ne me repentirai jamais de t'avoir pris, & tu ne te repentiras point non-plus de t'être attaché à moi. Je ne cherche préſentement que les travaux qui conduiſent à la gloire, il faudra de ton côté faire la même choſe

en ſuivant ma fortune. Si tu veux vivre content, bannis de ton cœur l'amour des femmes ; plus elles ſont belles, plus elles ſont nées pour le tourment des malheureux qui leur rendent hommage. Pour moi, je ne les vois que pour les reſpecter & pour les protéger quand mon ſecours leur eſt néceſſaire, mais mon cœur n'eſt jamais de la partie. Durillo monta ſur le cheval de Filaure & demanda au chevalier de quel côté il avoit réſolu d'aller; Caloandre lui répondit qu'il avoit formé le deſſein de ſe rendre dans l'empire de Trébiſonde. Quittons, je vous ſupplie, reprit Durillo, le chemin qui conduit au village où demeure cette déteſtable Félinne, & prenons cette autre route qui conduit également à Trébiſonde, en paſſant par le magnifique duché d'Oſſarenne.

Fais ce que tu voudras, répondit Caloandre, il me ſuffit de ſuivre les traces du chevalier de la Lune, dont la réputation qui fait tant de bruit dans ces royaumes ne me donne pas moins d'envie de meſurer mes forces avec les ſiennes, que d'en faire mon ami. Il vous ſera facile de le trouver, répliqua Durillo, il laiſſe par-tout de ſi grandes marques de ſa valeur qu'on doit ſans peine apprendre de ſes nouvelles.

Ils prirent le chemin de la province d'Oſſarenne en faiſant ainſi la converſation ; & la chaleur du jour étant alors dans ſa plus grande force le chevalier délaça ſon caſque & le donna à Durillo. Le nouvel écuyer fut ſi étonné de voir le viſage de ſon maître, qu'il ne put de long-tems exprimer ſa ſurpriſe ; enfin il s'écria : Je ne ſaurois m'accorder avec moi-même ; êtes-vous un homme ? êtes-vous une divinité deſcendue exprès du ciel pour me garantir de la mort ? Non, je n'ai jamais rien vu d'auſſi beau que vous ; préparez-vous à réſiſter à toutes les careſſes & à tous les artifices des femmes, elles n'épargneront rien pour vous attirer dans leurs filets. Durillo ajouta beaucoup d'autres naïvetés qui divertirent Caloandre.

Quelque tems après, Durillo apperçut en tournant la tête une troupe de cavalerie qui venoit à toute bride de leur côté ; il en fut tellement épouvanté qu'il s'écria : Nous ſommes perdus, ces gens viennent ſans doute pour venger la mort de Filaure, ils ſont au moins au nombre de vingt ; daignez me ſuivre, ſeigneur ; j'apperçois un endroit avantageux où nous pourrons nous défendre malgré l'inégalité du nombre.

Durillo donna promptement le caſque à ſon mai-

tre, & descendit de cheval pour se jetter dans un fossé qui séparoit cette campagne d'avec une colline sur laquelle il monta par une espece d'escalier que l'on avoit pratiqué dans le roc & qui n'avoit que la largeur suffisante pour le passage d'un homme. Il fut promptement au haut de la colline, croyant être suivi par le chevalier ; mais celui-ci tourna la bride de son cheval, mit sa lance en arrêt & attendit fièrement ceux qui couroient après lui. Il ne tarda pas à connoître que la fureur leur servoit de guide, car ils accouroient en criant : Meure le traître, meure l'assassin.

Caloandre qui ne prenoit jamais garde au nombre de ses ennemis, s'avance courageusement à leur rencontre ; il se poste devant eux, & plus ferme qu'un rocher qui brave l'impétuosité des ondes, il soutient sans s'ébranler tous leurs coups réunis ; il perce le premier de part en part, il en renverse un autre avec le tronçon de sa lance ; à l'instant même le second est suivi de plusieurs qui n'ont pas un sort plus favorable ; la massue étoit moins terrible dans les mains d'Hercule que ce simple tronçon dans celles du chevalier.

Ensuite il tira sa redoutable épée & traita si rudement ceux qui l'environnoient, que quelques au-

tres qui étoient demeurés derrière parce qu'ils ne jugeoient pas que toute la troupe fût néceſſaire contre un ſeul homme, changèrent bientôt d'avis; ils ſentirent qu'il n'étoit pas à propos pour leur sûreté d'attendre que leurs camarades fuſſent entièrement défaits; ils s'élancèrent donc tous enſemble ſur le chevalier ſans rougir d'une ſi grande lâcheté.

Le vaillant chevalier ſouffrit beaucoup à cette ſeconde charge, mais ſon indignation & ſa colère ſembloient lui prêter de moment en moment des forces nouvelles. Il y avoit déja plus de douze morts ſur le champ de bataille, lorſque les autres, pour renverſer leur vainqueur réſolurent de tuer ſon cheval. L'effet ſuivit la réſolution; mais par bonheur le chevalier ſautant à terre courut à des chevaux qui étoient ſans maîtres au bord du foſſé. Il en alloit prendre un, quand il apperçut Durillo, qui profitant de l'avantage du terrein ſe défendoit courageuſement contre deux hommes de cette infâme troupe. Le danger de ſon nouvel écuyer lui fit changer de deſſein, au lieu de remonter à cheval il traverſa le foſſé, & dès qu'il fut au bas de l'eſcalier il commença par couper les jarrets à ceux qui vouloient l'empêcher de monter; enſuite ſe ſentant extrêmement fatigué il s'aſſit ſur la colline pour ſe repoſer,

& après avoir levé sa visière pour respirer il apperçut de l'autre côté le peu qui restoit de ses ennemis, honteux & étonnés d'avoir été si maltraités par un seul homme. Braves chevaliers, leur cria-t-il avec un sourir amer, votre extrême valeur m'oblige à reprendre haleine; mais ne vous impatientez pas, je vais vous retrouver dans l'instant.

Frappés de cette plaisanterie, consternés par leur malheur, ils prirent sans répondre le chemin de la ville. Durillo surpris & charmé d'une si grande victoire, dit au chevalier: En vérité! ces gens-là sont sages, & je trouve qu'ils font fort bien de ne pas attendre que vous vous soyez reposé. Caloandre sourit un peu à ce discours, & pria Durillo de panser quelques légères blessures qu'il avoit reçues; ce que l'écuyer fit avec tant d'adresse que son maître lui dit: Tu es fort bon chirurgien, Durillo, il sembleroit que tu n'aurois jamais fait d'autre métier.

J'ai toujours fort aimé la chirurgie, répondit Durillo, & je fais même faire un baume admirable; je vois dans ce fossé quelques plantes assez rares & qui entrent dans sa composition, je vais en cueillir pendant que vous prendrez quelque repos, ce remede ne vous sera pas inutile.

Auſſi-tôt il parcourut ce foſſé, & après avoir amaſſé quantité de ſimples il vint retrouver le chevalier. Peu de tems après ils choiſirent deux des meilleurs chevaux de ceux qui étoient demeurés ſur le champ de bataille, & continuèrent leur chemin le plus promptement qu'il leur fut poſſible, Durillo ſouhaitant avec ardeur d'abandonner un pays ſi dangereux & ſi déſagréable pour lui. Ils arrivèrent le ſoir à une hôtellerie où l'écuyer compoſa ſon précieux baume & panſa les bleſſures de ſon maître, qui furent guéries dans deux jours. Les trois autres jours ſuivans ne leur fournirent aucune aventure, mais ſur la fin du quatrième, au moment que le ſoleil ſe couchoit, ils apperçurent devant eux un château conſidérable & une grande troupe de dames & de chevaliers qui ſortoient d'une forêt voiſine.

Caloandre s'approcha d'un chevalier qui marchoit quelques pas devant les autres, & lui demanda le nom des dames qu'il accompagnoit. Le chevalier jetta par haſard les yeux ſur la deviſe du prince, il l'examina long-tems avec pluſieurs marques de joie & d'admiration; enſuite au lieu de répondre il donna des éperons à ſon cheval & courut rejoindre la compagnie.

Le prince demeura ſurpris d'un pareil procédé;

mais pendant qu'il en cherchoit en lui-même les raisons, le chevalier revint & lui dit : Ne me fachez pas mauvais gré, illustre chevalier de Cupidon, si j'ai manqué à ce qui vous est dû ; l'envie que j'avois de plaire à la ducheſſe Chrysante, ma souveraine, en lui portant l'agréable nouvelle de votre arrivée dans ses états, doit me servir d'excuse auprès de vous ; la réputation de votre valeur est si grande en ce pays, que tout le monde est dans l'impatience de vous voir, de vous connoître & de vous honorer. Tels sont les sentimens de Chrysante, elle m'envoie vous prier de loger dans son château, d'autant plus que le jour est sur son déclin, & que vous auriez peine à trouver aux environs un asyle qui pût vous convenir.

Je suis très-obligé à madame la ducheſſe, répondit le chevalier de Cupidon, je ne dois qu'à son extrême bonté la faveur dont elle m'honore ; je l'accepte avec grand plaisir pour l'assurer que je me dévoue à son service. Ensuite il marcha du côté de la ducheſſe qui l'attendoit ; quand il fut auprès d'elle il voulut absolument mettre pied à terre pour lui baiſer la main. Elle remarqua promptement toutes les graces dont la nature avoit orné ce fameux chevalier, & dans le fond de son cœur elle le mettoit à genoux devant lui. Elle n'eut pas la force de réſiſter

fister à l'éclat dont il brilloit ; c'en étoit trop pour ne pas faire impression sur le cœur d'une jeune veuve que la solitude ennuyoit ; elle étoit hors d'elle-même, & perdit en un instant le mouvement, la parole & la liberté ; ses discours se sentoient du désordre de son ame & du trouble de son esprit.

Enfin le prince remonta sur son cheval, on prit le chemin du château où l'on servit un magnifique souper. La belle veuve ne mangea point, & se contenta de dévorer des yeux l'aimable étranger qui de moment en moment prenoit un empire absolu sur elle.

Quand le souper fut achevé, on conduisit Celoandre dans un appartement superbe où il passa tranquillement la nuit. Il n'en fut pas ainsi de la duchesse, qui se rappelant sans cesse les graces, le maintien, la gloire & les discours du chevalier, se retourna mille fois dans son lit avec tant d'impatience & d'inquiétude, qu'on auroit jugé facilement en la voyant que ce lit délicieux pour tout autre n'étoit alors pour elle qu'un désert où l'incommodité régnoit avec l'ennui. Son cœur voloit à l'appartement du chevalier ; cependant elle étoit retenue par la honte, & disoit en elle-même : Que deviendrois-je, si par la bonne opinion qu'il doit avoir de

ſa perſonne ou par le goût de mon procédé, il ne vouloit pas m'écouter ! Son refus ne me feroit-il pas mourir de confuſion ? Mais le mal que je reſſens ne ſuffit que trop pour hâter la fin de mes jours; cette dernière mort eſt certaine, & l'autre eſt peu vraiſemblable. Comment un homme fait pour l'amour, à la fleur de ſon âge, ſi doux, ſi bien né, pourra-t-il réſiſter aux prières d'une femme de condition, jeune & belle ? Elle paſſa toute la nuit dans ces combats, & la concluſion de toutes ces idées fut d'employer les prières pour obtenir du chevalier qu'il demeurât quelques jours avec elle; & pendant ce tems elle étoit bien réſolue de ne rien épargner pour s'en faire aimer.

La ducheſſe ſe leva de grand matin, & conſultant ſon miroir elle employa toutes les recherches de la parure pour plaire à ſon vainqueur. Cependant le chevalier avoit déja repris ſes armes & s'avançoit dans le deſſein de prendre congé d'elle; mais Chryſante ſentant battre ſon cœur lorſqu'on l'avertit du motif de ſa viſite, ſe hâta d'aller au-devant de lui. Comment, ſeigneur ! lui dit-elle; avez vous été aſſez mal reçu chez moi pour me quitter ſi promptement ? Je ſais que j'ai eu grande envie de vous bien recevoir, & ſi je n'ai pu m'en acquitter ſelon votre mérite, que votre politeſſe y ſupplée; je vous prie de paſſer

quelques jours avec moi dans ce château, vous me donnerez le moyen de réparer des fautes que je n'aurois point commiſes ſi j'avois pu prévoir votre arrivée. Pourquoi, voulez-vous, madame, lui répondit-il, douter un moment de l'effet de vos politeſſes? Je ne les oublierai jamais, & je m'eſtimerai trop heureux ſi je puis dans toute ma vie vous donner des preuves de ma reconnoiſſance. Vous n'auriez pas beſoin, ajouta-t-il, de me prier de demeurer ici, ſi ma préſence vous étoit de quelque utilité, mais comme je ne prévois pas que la fortune me favoriſe juſqu'à ce point, j'oſe vous ſupplier de conſentir à ma retraite.

Alors Chryſante prit le prince par la main en le regardant avec un ſourire flatteur: Partageons le différend, lui dit-elle, & qu'aucun de nous deux ne l'emporte; vous ne demeurerez point ici autant que je vous en priois, & vous ne partirez pas non-plus tout-à-l'heure comme vous le deſirez: tombons d'accord que vous ſerez encore ici deux jours, pendant leſquels nous irons à la chaſſe dans une forêt voiſine qui m'appartient & où nous trouverons beaucoup de gibier; je ſuis perſuadée que cette image de la guerre ne ſauroit vous déplaire. Le chevalier ſe voyant ainſi preſſé, convint par politeſſe de faire ce qu'on deſiroit. La ducheſſe le fit déſarmer, & ſans

le perdre de vue elle donna ſes ordres pour la chaſſe. Ils furent promptement exécutés, & tous ſes courtiſans parurent montés ſur des chevaux remplis d'ardeur & de feu; pour la ducheſſe & ſes dames, elles montèrent ſur des haquenées.

Cette belle troupe prit le chemin de la forêt. La ducheſſe en allant au rendez-vous mit en uſage tout ce que l'art & les graces peuvent avoir de ſéduiſant, pour inſpirer au chevalier de Cupidon un deſir égal à celui dont elle étoit dévorée. Mais plus il s'appercevoit de ſon intention & plus il ſe déterminoit à n'y pas répondre, quoique ſa beauté ne fût pas commune & qu'elle n'eût pas encore vingt-cinq ans. Elle s'épuiſoit à lui parler de choſes galantes & agréables, pendant qu'il ne l'entretenoit que de guerre & de chaſſe; enfin on ne vit jamais une converſation plus biſarre & moins ſuivie. La ducheſſe qui ſe croyoit capable d'attendrir des rochers, s'apperçut avec ſurpriſe du procédé de Caloandre; elle ſoupçonna qu'il avoit le cœur préoccupé pour un autre objet, & pour s'en éclaircir elle lui dit en ſe couvrant d'une rougeur qui relevoit l'éclat de ſes charmes: Seigneur chevalier, je vous trouve aujourd'hui un peu mélancolique, la deviſe que vous portez me feroit preſque imaginer que votre triſteſſe vient de l'amour; cependant je ne ſaurois croire

que vous ayez ſujet de vous plaindre de ſa rigueur, car enfin quelle femme pourroit refuſer les vœux d'un chevalier de votre mérite? Mais ſi votre triſteſſe ne vient que de l'abſence de ce que vous aimez, je ſuis bien malheureuſe de vous avoir retenu & de vous déplaire ; en vérité ce n'étoit pas mon intention.

Vos bontés, madame, répondit le chevalier, ne me laiſſent rien à deſirer en ces lieux, & je n'ai d'autre chagrin que celui de me voir hors d'état de vous prouver ma reconnoiſſance. A l'égard de l'amour, je ne le connois point, & je ſuis charmé de ne le point connoître ; pour s'y abandonner il faut ſacrifier non-ſeulement ſon cœur mais ſon eſprit. Je ſais cependant qu'il y a des hommes inſenſés & des femmes déſœuvrées qui vantent leurs heureux tourmens, leurs douceurs empoiſonnées & leurs morts continuelles, mais je regarde toutes ces choſes comme un badinage frivole & même indécent dans la bouche d'un homme qui doit aſpirer à la gloire la plus ſolide.

Ce diſcours fut très-ſenſible à l'amoureuſe ducheſſe, & la rendit immobile comme ſi elle eût été frappée du tonnerre ou comme ſi elle eût entendu prononcer l'arrêt de ſa mort. Le chevalier s'en ap-

perçut, mais il fut bien aise d'avoir prévenu ses importunités sans impolitesse. Voyant qu'il ne disoit plus rien & voulant cacher le désordre où ce discours l'avoit mise, elle reprit ainsi la conversation avec un sourire amer qui découvroit l'état de son cœur : Chevalier, vous êtes un homme extraordinaire, non-seulement par toutes les faveurs du ciel qui se réunissent en vous, mais encore plus par votre façon de penser ; & si elle a pour principe l'opinion que vous avez de votre mérite & de ce que vous croyez toutes les femmes indignes de votre amour, vous ne devez cependant pas regarder comme des insensés ceux qui conviennent qu'ils sont moins parfaits que vous, & qui ressentent de l'amour pour un objet qui leur est proportionné ou qui leur est infiniment supérieur, comme vous par exemple. Il n'y auroit rien d'extraordinaire à cela ; l'amour est l'ame du monde, il se répand par-tout indifféremment. Mais au reste, croyez-vous que vous serez toujours libre? Non, non, ne le pensez pas ; vous n'êtes pas encore arrivé où l'amour vous attend, vous éprouverez un jour quel est la douceur d'être aimé quand on aime ; & par la raison contraire, vous apprendrez qu'il n'y a point de supplice égal à celui d'aimer sans être aimé.

Elle prononça ces dernières paroles avec tant de

vivacité qu'il étoit aiſé de voir qu'elle exprimoit ſes propres ſentimens. Je ne ſais pas, madame, lui répondit le chevalier, ſi l'amour eſt l'ame du monde ou de l'homme, mais je ſais très-bien que je vis ſans cette ame. J'ai vu des beautés, & même des plus admirées, leurs charmes ne m'ont jamais inſpiré qu'un ſimple deſir de les ſervir & de les reſpecter. La ducheſſe frémiſſoit en elle-même à chaque mot qu'il lui diſoit. Cette converſation les conduiſit juſqu'au milieu de la forêt. On y voyoit des arbres d'une hauteur prodigieuſe qui bordoient une prairie ornée de fleurs, & qui formoient un théâtre immenſe & d'autant plus agréable que cette décoration ne devoit ſes beautés qu'à la ſimple nature. Dans le centre de ce beau lieu s'élevoit une eſpece de dôme ſoutenu par quatre colonnes très-exhauſſées, & ſous ce dôme une fontaine d'un travail excellent répandoit pluſieurs jets d'une eau plus fraîche que la glace & plus claire que du cryſtal. Ce fut en cet endroit que l'on trouva une table dreſſée, où le bon goût & la volupté avoient raſſemblé tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux. Chryſante ſe mit auprès du chevalier, ſans pouvoir détourner ſes regards d'un objet qui lui paroiſſoit ſi charmant.

Après le repas, on commença la chaſſe. Les pi-

queurs poussèrent quantité de gibier du côté de la fontaine où la ducheſſe étoit demeurée avec quelques-uns de ſes courtiſans & le chevalier de Cupidon. Ce prince armé d'un grand épieu courut après un cerf, qui voulut en le voyant, retourner dans l'épaiſſeur de la forêt; mais rencontrant par-tout de nouveaux dangers, il revint bientôt ſur ſes pas. Caloandre lui lança ſon épieu avec tant de force qu'il le perça de part en part, l'épieu même entra plus de trois pieds dans la terre, & le cerf demeura ſur la place ſans pouvoir ſe remuer. Le chevalier mit alors l'épée à la main pour l'achever; mais il en fut empêché par les cris que pouſsèrent les filles de la ducheſſe; & ſe tournant de leur côté il les vit toutes éperdues dans la prairie, qui crioient au ſecours. Il chercha des yeux la cauſe de leur épouvante, & vit un ours d'une grandeur demeſurée qui venoit en furie du côté de la fontaine. Auſſi-tôt abandonnant le cerf & donnant des éperons à ſon cheval, il courut au ſecours de la ducheſſe qui étoit tombée en fuyant. Après l'avoir relevée il alla hardiment au-devant de l'ours; quand il l'eut joint, il lui porta un coup d'épée qui lui perça le cœur & le fit tomber mort. Le chevalier content de ſa victoire, remit ſon épée dans le fourreau & rejoignit tranquillement la ducheſſe qui lui témoigna ſa reconnoiſſance dans les termes les plus touchans.

Madame, lui répondit-il, j'ai lieu de me féliciter moi-même, puisque j'ai eu le bonheur de vous servir. Elle l'interrompit en lui disant avec tendresse : Retirons-nous, cet endroit me paroît dangereux, & vous pouvez être persuadé que je tremble autant pour vous que pour moi. Madame, répliqua le prince, il ne tiendra qu'à vous de faire continuer la chasse, je ne vous quitterai point, & j'espère que mon épée suffira pour vous défendre contre les plus fiers habitans des forêts. Malgré cette assurance, la duchesse aima mieux retourner au château.

Caloandre soupa seul. Chrysante se retira de bonne heure dans son appartement, en disant qu'elle se sentoit fatiguée ; mais sa retraite n'avoit point d'autre motif que l'accablement que lui causoit son chagrin & ses inquiétudes. Lorsqu'elle fut dans son lit, elle se rappela les discours que lui avoit tenus le chevalier de Cupidon ; l'indifférence qu'il lui avoit témoignée la mettoit au désespoir, d'autant plus qu'elle n'y voyoit aucun remède. Cependant la passion dont elle étoit agitée faisoit des progrès rapides dans son cœur ; elle brûloit d'un feu qu'elle ne pouvoit supporter, & elle commençoit à chercher les moyens de l'éteindre dans les bras de celui qu'elle adoroit.

Elle fut long-tems ſans ſavoir à quoi ſe réſoudre. Tantôt elle étoit retenue par la honte, tantôt l'obſcurité la rendoit plus hardie. Enfin s'étant pluſieurs fois relevée & recouchée, elle s'arma de réſolution, & ſortit de ſon lit en s'écriant : C'eſt trop tarder, je ſens que je meurs. Tout n'eſt-il pas permis pour conſerver ſes jours ? Succomber lorſqu'on ne peut plus ſe défendre, c'eſt moins bleſſer l'honnêteté que payer un tribut à la foibleſſe humaine. Quand j'éprouverois les refus de mon ingrat, ſerois-je plus malheureuſe que je ne le ſuis ? Je ne mourrai pas, du moins ſans la conſolation de n'avoir rien négligé pour adoucir les maux que je reſſens.

Comptons ſur les traits de mon viſage, pourſuivit-elle, comptons auſſi ſur la jeuneſſe du chevalier ; ne nous alarmons point des diſcours qu'il nous a tenus dans la forêt ; il étoit armé, ſon cœur étoit animé par des idées de guerre ; attaquons-le dans un endroit où les amours ſont cachés, où la volupté triomphe, & où Mars lui-même cede aux charmes de Vénus.

Encouragée par de ſemblables réflexions, elle paſſa dans ſes bras une magnifique robe de chambre, elle prit une bougie & deſcendit par un eſcalier dérobé qui conduiſoit à l'appartement du prince par une

petite porte qui donnoit assez près du lit où il étoit couché. Cette porte dont la ducheſſe avoit la clef étoit couverte d'une tapiſſerie de velours qu'on pouvoit lever ſans peine.

Tout ſembloit favoriſer les tendres larcins que Chryſante méditoit. Elle ouvre doucement la porte, elle entre ſans bruit, elle poſe la lumière ſur un guéridon, & s'étant approchée du lit avec un battement de cœur qu'on ne ſauroit exprimer, elle voit l'objet de ſa flamme plongé dans un profond ſommeil. D'abord craignant de tout perdre en voulant trop gagner, elle ſe contenta de promener ſur lui ſes regards curieux; mais l'amour ne ſait pas ſe modérer long-tems.

Chryſante devenue téméraire, prend ſa bougie pour mieux conſidérer le chevalier; mais par malheur elle lui laiſſa tomber ſur la main une goutte de cire. Il s'éveille, il veut ſauter ſur ſon épée, & demande à haute voix: Qui va là? C'eſt moi, lui dit la ducheſſe en tremblant; vous n'avez pas beſoin pour me vaincre d'avoir d'autres armes que celles dont les graces & la nature vous ont embelli, & vous n'en pouvez douter en me voyant ici à une telle heure & dans l'état où je ſuis. Je ne ménage point ma réputation pour vous déclarer l'excès de

l'amour que vous m'avez inſpiré. En même-tems elle lui jetta les bras au cou pour le ſerrer ſur ſon ſein.

Le chevalier qui l'avoit reconnue avec beaucoup d'étonnement, la repouſſa un peu de la main, & lui répondit : Pouvez-vous, madame, oublier juſqu'à ce point votre naiſſance & votre honneur ! Modérez votre paſſion & ſongez qu'elle ne tend qu'à vous couvrir de honte. Chryſante demeura quelques momens interdite & confuſe ; mais comme elle avoit franchi les premières bornes de la pudeur, elle fit un effort pour ſe raſſurer. Chevalier, s'écria-t-elle en fondant en larmes, pouvez-vous déſapprouver mon amour ? Hélas ! c'eſt votre ouvrage. Tous mes gens ignorent que je ſois venue ici ; je m'y ſuis rendue ſeule, ainſi mon honneur ne court aucun danger. Dépouillez-vous d'une rigueur ſi déplacée dans un jeune homme, & ſi ma beauté ne peut vous toucher, ſoyez ſenſible au tourment que je ſouffre. Comptez que vous m'allez voir mourir dans vos bras ſi vous vous refuſez à ma tendreſſe.

Caloandre prenant alors un viſage plus ſévère, & la repouſſant un peu plus que la première fois, lui répliqua : Je n'agirois pas en chevalier ſi je bleſſois moi-même un honneur que je dois défen-

dre contre tout le monde aux dépens de ma vie, & je répondrois mal aux faveurs que j'ai reçues chez vous; je vous trahirois, ſi j'étois aſſez lâche pour ſeconder vos tranſports. Plus ils ſont violens, moins ils ſeront durables. Retournez à votre appartement, & n'attribuez mon refus qu'à l'obligation où je ſuis de vous reſpecter, & nullement à l'ignorance de ce que vous méritez. L'unique attention que je puiſſe avoir pour vous, c'eſt de partir d'abord qu'il ſera jour, afin que mon abſence guériſſe le mal que je vous ai fait ſans le vouloir.

L'infortunée Chryſante perdit alors la parole, mais la colère & la rage dont elle étoit pénétrée lui en rendirent bientôt l'uſage: Monſtre de cruauté! s'écria-t-elle, eſt-ce un tigre qui t'a donné le jour? Jamais le ſphinx a-t-il réuni un cœur ſi barbare avec des traits ſi ſéduiſans! Amour, ſois ſenſible aux mépris que l'on fait de tes feux, arme-toi pour te venger de cet inſenſible. Cœur ingrat! cœur inhumain, que ne puis-je te laiſſer la douleur qui m'accable! Mais pars; puiſſe ta fauſſe pitié me guérir des maux que tu m'as faits, autrement je ſaurai les terminer. En diſant cela, elle prit ſa bougie d'une main, & de l'autre l'épée du chevalier; enſuite elle s'en alla ſans qu'il pût s'oppoſer au déſeſpoir

dont elle étoit agitée. Elle remonta dans ſa chambre, & s'étant jettée ſur ſon lit, le viſage en bas, elle y demeura long-tems ſans aucun mouvement; enſuite pouſſant un grand ſoupir qui fut ſuivi d'un déluge de pleurs, elle s'écria : Que fais-tu malheureuſe Chryſante ! te voilà mépriſée, déshonorée, & qui pis eſt, tu n'es point vengée ! Peux-tu te contenter de pouſſer des plaintes frivoles ? Mais que regrettes-tu, miſérable ? eſt-ce l'honneur que tu as perdu, ou la ſatisfaction que tu n'as pu trouver ? Ah ! non ; je pleurs le départ de tout ce que j'aime, & la douleur que me cauſera ſon abſence. Ce départ eſt la ſeule pitié que ce barbare me puiſſe accorder. L'inhumain prétend me guérir, & le remede eſt mille fois plus affreux que le mal. Non, cruel, tu ne partiras point, tu perdras ta liberté dans le même lieu où tu as refuſé d'adoucir mes peines. On apprivoiſe les animaux les plus féroces en les renfermant, & toi, plus féroce & plus cruel que les lions & les ours, je te laiſſerois aller par tout le monde pour cauſer le malheur des femmes ! Non ; j'abaiſſerai bien ton orgueil, & tu ne ſortiras point de mes fers que tu ne ſois devenu plus ſenſible & plus traitable.

Cette réſolution lui paroiſſant la meilleure, elle envoya chercher le gouverneur du château. Quand

il fut arrivé, elle lui dit : Le chevalier de Cupidon abuſe de mes bontés, il a eu l'audace d'attaquer mon honneur, & je me trouve obligée de le punir ſévèrement. Commencez donc par le tenir enfermé dans la chambre où il eſt encore couché ; gardez-le avec des gens armés, ne laiſſez entrer perſonne dans ſon appartement, & ne ſouffrez pas qu'il en ſorte. Sa valeur eſt à redouter, prenez-y garde ; ſongez que vous m'en répondez ſur votre tête. Cependant faites-moi venir ſon écuyer.

Les ordres de la princeſſe furent promptement exécutés, Durillo parut bientôt devant elle. Il la trouva ſi triſte & ſi affligée qu'il s'en affligea lui-même. Elle le regarda quelque tems ſans parler & ſans oſer déclarer le trouble de ſon cœur ; mais enfin elle lui dit : Il n'eſt pas néceſſaire que je t'avoue l'état où je ſuis, Durillo, tu le vois aſſez clairement ; j'aime ton maître, & cet amour m'a conduit la nuit dernière dans ſon appartement ; il m'a mépriſée ; je l'ai fait arrêter dans ſa chambre, & jamais il n'en ſortira qu'il n'ait réparé ſa faute & qu'il ne vienne me témoigner ſon repentir. Je ne ſuis point aſſez dépourvue d'agrémens pour qu'il me refuſe ; au reſte, je ne prétends pas qu'il m'adore, je ne ſais que trop combien ſon cœur eſt incapable de tendreſſe ; mais il peut bien m'en donner quelques marques

trompenſes qui ne coûtent rien à ſon âge. Je te laiſſe la liberté de le voir & de le ſervir ; ſi tu veux le préſerver de ta fureur, conſeille-lui de me ſatisfaire ; & ſi tu ne veux pas toi-même expirer dans les tourmens, ſonge à ne jamais découvrir mon ſecret. Dunillo avoit été fort attentif à toutes les paroles de la ducheſſe, & cet événement lui paroiſſant beaucoup moins conſidérable qu'il ne l'avoit d'abord imaginé, il ſe raſſura & lui répondit : Ce qui vous eſt arrivé, madame, paroîtroit fort extraordinaire à tous ceux qui ne connoîtroient pas comme moi le caractère de mon maître ; il connoît auſſi peu l'amour que la crainte, & Vénus même ne l'attendriroit pas ; c'eſt pour cette raiſon qu'il a fait peindre dans ſa devise un amour vaincu ; ainſi, madame, vous ne devez point prendre pour une injure particulière une choſe qui ne regarde que votre ſexe en général. Cependant je lui en parlerai ; & je lui conſeillerai de ne pas refuſer ſa liberté à des conditions ſi douces : il y a beaucoup de gens qui conſentiroient à perdre la leur au même prix.

D'un autre côté, Caloandre fut très-affligé après le départ de la ducheſſe, d'avoir été forcé de déplaire à une perſonne qui l'avoit reçu chez elle avec tant de politeſſe ; mais il s'affermit dans la réſolution de partir auſſitôt que le jour paroîtroit. Il étoit occupé

occupé de cette idée lorſqu'il entendit fermer la porte de ſa chambre ; le bruit des gens armés que l'on plaçoit dans les chambres voiſines lui frappa l'oreille, & lui fit comprendre qu'il alloit éprouver le reſſentiment de Chryſante. Il ſe leve, il appelle ſon écuyer, il frappe à la porte ; on ne lui répond point, ſon inquiétude redouble, il s'habille, il ouvre ſes fenêtres à la pointe du jour ; l'une donnoit ſur un beau jardin, mais dont les murs étoient ſi élevés, qu'après les avoir examinés le chevalier vit bien qu'il faudroit avoir des aîles pour les pouvoir franchir. Ce côté ne lui laiſſant aucune eſpérance, il examina ſa chambre avec beaucoup d'attention ; mais il ne découvrit rien qui pût faciliter ſa retraite. Il n'avoit point ſon épée, ſes armes étoient dans un cabinet ſéparé de ſon appartement, & quand il les auroit eues en ſon pouvoir, elles lui auroient été inutiles.

Enfin Durillo parut ; on referma la porte auſſitôt qu'il fut entré. Caloandre accourut pour ſortir, mais il étoit trop tard. Seigneur, lui dit ſon écuyer, ce n'eſt pas ainſi que vous pourrez ſortir d'ici, car il y a dans les deux chambres voiſines un grand nombre de gens qui ont ordre de vous charger ſi vous eſſayez de prendre la fuite. Que pouvez-vous faire contr'eux, dans l'état où vous êtes ? Et quand votre valeur les auroit ſoumis, comment ſortiriez-vous

d'un château gardé d'ailleurs par deux cents chevaliers au moins.

Ah! lui répondit le prince, que n'ai-je mes armes, & que ne m'oblige-t-on à combattre mille hommes, plutôt que de me renfermer ainſi dans cette priſon! Mais dis-moi promptement, fais-tu ce que j'ai pu faire pour m'attirer un pareil traitement, & ce que la ducheſſe peuſe de moi?

Vos refus de cette nuit, lui répondit Durillo, l'ont engagée à vous arrêter priſonnier; ce n'eſt plus une femme, c'eſt une furie. Cependant il vous eſt aiſé de rompre vos fers. Apprends-moi ce qu'il faut faire pour cela, reprit le chevalier, & partons, je ne veux pas demeurer un moment dans ce château. Vous êtes trop prompt, ſeigneur, lui répliqua l'écuyer; il faut auparavant vous réſoudre à ſatisfaire la paſſion de la ducheſſe, après cela nous pourrons partir. Quoi! c'eſt-là le ſeul moyen qui nous reſte pour nous tirer d'ici? interrompit Caloandre. Il n'y en a point d'autre, pourſuivit Durillo; & dans le fonds, il n'eſt ni difficile ni dangereux. La ducheſſe eſt réſolue de ne vous point laiſſer partir ſans être contente de vous; elle eſt femme, elle eſt irritée, elle eſt amante; que de raiſons pour prier le ciel de nous délivrer! Vous êtes en ſon pouvoir, elle eſt

ſouveraine ici, & ſi vous continuez à la mépriſer vous devez craindre ſa vengeance; votre courage ne peut vous être d'aucune utilité, il faut donc vous accommoder au tems.

Pendant que Durillo parloit ainſi, ſon maître ſe promenoit à grands pas, occupé de mille penſées différentes. Enfin après quelques momens de ſilence: Durillo, dit-il, auras-tu aſſez de courage pour m'apporter une épée la première fois qu'il te ſera permis de me voir? Ah, ſeigneur! s'écria Durillo, comment pouvez-vous former des projets impraticables, pendant que je vous en propoſe un autre ſi facile & ſi agréable? Contentez la ducheſſe pendant deux jours, & nous ſommes libres. Durillo, reprit le chevalier, ne me tiens jamais un diſcours ſemblable, ou ne reviens plus dans ma chambre; j'aime mieux mourir que d'avoir la moindre complaiſance pour cette femme; dis-lui qu'elle eſt la maîtreſſe de faire tout ce qui lui plaira, mais ne viens plus m'étourdir de ſa paſſion, ſi tu ne veux me déplaire.

Durillo confus & ſurpris d'une pareille obſtination, vint retrouver la princeſſe; mais craignant de l'irriter encore davantage, il ne lui rendit pas fidélement la réponſe de ſon maître; il ſe contenta de

lui dire que le chevalier ſe plaignoit beaucoup de ſa priſon, & qu'il étoit très-ſurpris de voir que l'on avoit recours à la violence pour une choſe qui ne demandoit que de la douceur. Durillo ajouta cependant qu'il ne déſeſpéroit pas de l'amener au point que la ducheſſe deſiroit, quand les premiers mouvemens de ſa colère ſeroient paſſés.

Chryſante fut très-peu ſatisfaite de cette réponſe. S'il s'imagine, dit-elle, que je l'ai fait arrêter pour deux ou trois jours ſeulement & pour l'épouvanter, il ſe trompe; jamais il n'aura ſa liberté qu'il ne ſe ſoit rendu à mes deſirs. Mais juge toi-même ſi je l'aime avec ardeur; j'ignore ſa condition, cependant j'ai réſolu de l'épouſer; conviens à préſent que cette réſolution prouve autant d'amour de ma part, ſi je l'exécute, que de folie de la ſienne, ſi par haſard il la refuſe.

J'avoue, madame, lui répondit Durillo, que l'on ne peut être plus généreuſe; & quel que puiſſe être mon maître (car je ſuis mal informé de ſa naiſſance, le haſard ne m'ayant donné à lui que depuis peu de jours), pour peu qu'il ait d'eſprit, il bénira ſon ſort. On ne ſauroit préſumer qu'il ſoit un aſſez grand prince pour qu'une perſonne telle que vous ne lui faſſe beaucoup d'honneur.

Et quand cela ſeroit ? interrompit Chryſante, ſi je n'étois pas digne d'être ſon épouſe, je pourrois toujours être ſa maîtreſſe. Enfin, ſoit comme ſon épouſe, ſoit comme ſa maîtreſſe, s'il me réſiſte encore, cette épée que tu vois, Durillo, oui cette épée de ton maître finira ma vie & mes malheurs.

Elle proféra ces dernières paroles avec tant de paſſion, que Durillo en fut attendri & l'aſſura qu'il redoubleroit ſes ſoins & ſes remontrances auprès de ſon maître pour la rendre heureuſe. Enſuite il la quitta, & l'heure du dîner étant venue, il paſſa dans la chambre du prince pour le ſervir. Il le trouva triſte & rêveur, ſe promenant tantôt la tête baiſſée, & tantôt regardant ſa porte & ſes fenêtres, en faiſant des geſtes où l'on reconnoiſſoit ſon ennui, ſon chagrin & ſa fureur. Durillo prépara la table; Caloandre s'aſſit, & mangea, en obſervant toujours un profond ſilence, mais avec tant de marques de colère, que ſon écuyer n'oſoit ouvrir la bouche. Quand ce triſte repas fut achevé : Hé bien, Durillo ! s'écria le chevalier, quel parti la ducheſſe prend-elle ſur ce que je t'ai chargé de lui dire ? Elle continue à vous aimer & à ſe plaindre de vos rigueurs, lui répondit Durillo ; cependant j'eſpère que vous ſerez bientôt en liberté, l'excès de ſon amour l'oblige à vous

offrir un parti si avantageux que vous en bénirez le ciel.

Ce discours augmenta l'attention du prince, il modéra son impatience pour écouter Durillo, qui poursuivit ainsi : La duchesse vous rend maître de ses états, & veut vous épouser ; voyez s'il lui est possible de faire davantage pour vous. Ecoute, interrompit Caloandre, si je ne savois pas que c'est le desir de me voir en liberté qui te fait parler de la sorte, je te bannirois pour toujours de ma présence ; cette alliance ne me convient point, dis à la duchesse que je lui rends graces de l'offre qu'elle me fait, mais que je ne pense pas à me marier, & que si j'en avois le dessein je ne lui préférerois aucune autre femme ; qu'elle me laisse en repos, & qu'elle [illegible] quelqu'autre qui aura tout ce qu'il faut pour la mériter ; quant à moi, je ne suis pas né pour vivre avec elle, je te prie de l'en assurer ; [illegible] je te défends de m'en parler davantage.

Durillo plus surpris que jamais du procédé de son maître, ne put imaginer, lorsqu'il eut achevé de le servir, de quelle façon il paroîtroit devant la duchesse. Elle étoit appuyée sur une fenêtre, songeant à la réponse qu'elle attendoit de son ingrat.

Elle apperçut Durillo qui rêvoit profondément ; elle l'appela, & fa démarche embarraſſée lui faiſant aiſément prévoir la vérité, elle lui dit en ſoupirant : Ah, Durillo ! je vois bien que la pitié de ton cœur t'empêche de prononcer l'arrêt de ma mort ; ton ſilence m'en dit aſſez, & je lis dans tes yeux.... Modérez votre douleur, madame, interrompit Durillo, & ne perdez point courage ; il eſt vrai que je ne vous apporte pas des nouvelles flatteuſes ; mais votre ennemi eſt en votre pouvoir, il ne peut vous échapper, & le tems triomphe de tout ; le refus qu'il fait d'une perſonne telle que vous & d'un duché comme le vôtre, joint à quelques mots qui lui ſont échappés, tout cela me fait croire qu'il eſt un grand prince. Il vous plaint, il jure qu'il vous préféreroit à toutes les autres femmes ; mais il a fait ſerment d'éviter pendant un certain tems les plaiſirs de l'amour. Séduiſez-le, croyez-moi, par la douceur ; un procédé violent révolte les cœurs généreux, & moi de mon côté, je vous promets de ne rien négliger pour votre ſatisfaction. Hélas ! répliqua-t-elle, j'entrevois que tu veux me donner une eſpérance qui n'eſt fondée que ſur la compaſſion que je t'inſpire ; mais ne crois pas m'abuſer ; ton maître eſt un barbare !..... Elle ajouta beaucoup d'autres diſcours pleins de fureur & de déſeſpoir, & ſe retira dans le fond de ſon appartement.

ment, les yeux baignés de larmes, en proteſtant qu'elle mourroit, mais qu'elle ne mourroit pas ſans ſe venger.

Durillo voyoit avec douleur que pour ſortir d'un ſi grand embarras il falloit, ou que la ducheſſe ceſsât d'aimer, ou que le chevalier devînt un peu plus traitable; mais il ne les voyoit diſpoſés ni l'un ni l'autre à ſe vaincre, & il craignoit que leur opiniâtreté ne leur devînt funeſte. Il porta le ſouper de ſon maître & le coucha, mais ſans oſer lui dire un ſeul mot de Chryſante. Le lendemain, pour diſſiper un peu ſa mélancolie, il ſortit du château & tourna ſes pas du côté de la forêt voiſine. Comme il étoit agité d'inquiétudes & qu'il ne ſongeoit qu'aux moyens de rendre la liberté à ſon maître, il s'enfonça ſans y penſer dans l'épaiſſeur du bois, & marcha ſi long-tems qu'il arriva juſqu'à la fontaine où Caloandre avoit dîné le jour de la chaſſe avec la ducheſſe. Il apperçut dans ce lieu charmant un chevalier armé, qui ſe repoſoit en écoutant le doux murmure de la fontaine. La viſière de ſon caſque étoit hauſſée, & d'abord que Durillo l'eut enviſagé, il fut le plus étonné du monde; il redoubla toute l'attention dont il étoit capable, & quand il ſe fut raſſuré il courut avec tranſport baiſer la main de ce chevalier. Quoi! ſeigneur, lui dit-il, pen-

dant que je cherche dans cette ſolitude quelque moyen pour vous tirer de priſon, vous êtes dans ces lieux ! Le chevalier de Cupidon eſt donc enfin ſorti de ſa captivité ; c'eſt un bonheur que je n'attendois pas. Avez-vous trouvé le moyen de vous échapper, ou bien avez-vous ſatisfait les deſirs de la ducheſſe ? Eſt-ce elle qui vous a donné de ſi belles armes ?

Le chevalier parut ſurpris des queſtions & des diſcours de Durillo ; mais entendant parler du chevalier de Cupidon, & voulant en ſavoir davantage : Mon ami, répondit-il, je ne vous comprends point ; jamais je n'ai porté le nom que vous me donnez, & je ne ſais rien, ni de cette priſon ni de cette ducheſſe dont vous me parlez ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que j'ai beaucoup d'envie de rencontrer ce chevalier de Cupidon que la renommée éleve au-deſſus des plus fameux héros.

Cette réponſe embarraſſa d'abord Durillo, mais enfin il ſe perſuada que ſon maître vouloit ſe moquer de lui, & dans cette idée il ajouta : Pourquoi prétendez-vous, ſeigneur, me faire douter d'une choſe qui me fait un ſi grand plaiſir ? Vous vous êtes donc défait de la ducheſſe ? Je vous aſſure que vous m'avez mis dans un grand embarras ; conte-

moi, de grace, le détail de cette aventure. Le chevalier fourit à fon tour de la réponfe de Durillo, mais ne fachant qu'imaginer, il lui répliqua très-férieufement : Je m'étonne que fi vous connoiffez le chevalier de Cupidon, vous ne voyez pas que je ne le fais point; & s'il vous eft inconnu, j'ai lieu d'être encore plus furpris que vous ne croyez pas ce que je vous dis. Quoi qu'il en foit, je vous repete que je ne vous ai jamais vu, pas plus que ce chevalier & cette ducheffe dont j'ignore le nom.

En cet inftant l'écuyer du chevalier s'approcha & lui dit : Seigneur, cet homme eft infenfé, quelle raifon pouvez-vous attendre de lui ? Durillo, que ces difcours mettoient hors de lui-même, commençoit à douter de fon bon-fens plutôt que du témoignage de fes yeux : Veillai-je, difoit-il ? eft-ce un fonge ? Mais fouffrez que je m'éclairciffe entièrement. Alors prenant la main du chevalier, & regardant au poignet, il n'y trouva point la marque d'une bleffure qu'il connoiffoit à fon maître ; cette main lui parut même un peu plus blanche & plus délicate. Il remarqua auffi quelque différence dans la voix, mais il n'en apperçut aucune ni dans la taille ni dans les traits ; enfuite il vit fur le bouclier la devife de la Lune, devife fameufe dans tous les pays voifins.

Plus Durillo examinoit, & plus il étoit embarraſſé. Enfin voyant que ſon ſilence & ſes actions ne pouvoient qu'augmenter les ſoupçons que l'on avoit de lui : Chevalier de la Lune, dit-il, vous ne ſeriez pas moins ſurpris que moi, ſi vous étiez à ma place. Je ſuis l'écuyer du chevalier de Cupidon ; il n'y a que quelques heures que je l'ai laiſſé en priſon dans un château fort près d'ici ; voyez à préſent ſi je le connois. Vous vous reſſemblez ſi parfaitement, que ſans la cicatrice d'une bleſſure, que vous n'avez pas, j'aurois parié ma tête que c'étoit lui. Mais, ſeigneur, pourſuivit-il, je rends graces au ciel qui m'a procuré le bonheur de vous rencontrer, non-ſeulement parce que mon maître charmé de votre grande valeur ne parcourt cette province que dans l'eſpérance de vous rencontrer, mais encore parce que j'eſpère que vous trouverez quelque moyen pour le tirer des mains de la ducheſſe d'Offarenne. Alors il lui conta toute l'aventure.

Le chevalier de la Lune fut très-étonné d'une reſſemblance ſi parfaite ; cependant il eut beaucoup de peine à ſe perſuader la vérité de ce prodige. Il admira le procédé du chevalier de Cupidon, qui préféroit la priſon aux plaiſirs que l'amour de la belle ducheſſe pouvoit lui procurer ; en un mot, il conçut

un violent desir de le délivrer & d'en faire son ami. Il apprit avec chagrin que son bras & ses armes ne pouvoient lui être d'aucune utilité dans cette conjoncture; mais après avoir fait quelques réflexions, il dit à Durillo : Commençons par rendre visite à la duchesse, le tems & le lieu pourront après cela nous donner les moyens de terminer la disgrace de ton maître.

Seigneur, répliqua Durillo, votre ressemblance avec mon maître alarmera certainement la duchesse, elle craindra d'être trompée; en un mot, ses soupçons rompront toutes nos mesures. Attends, interrompit le chevalier de la Lune, j'imagine un moyen qui nous réussira peut-être. En même-tems il se fit donner par son écuyer une barbe postiche qu'il faisoit ordinairement porter avec lui; elle étoit si naturelle qu'il étoit impossible de ne s'y pas tromper. J'irai, continua-t-il, au château dans l'état où tu me vois, je demanderai la permission de voir ton maître; si on me l'accorde, j'entrerai dans sa chambre & je lui mettrai cette barbe pour le faire sortir à ma place, & moi je demeurerai prisonnier. J'aurai soin, poursuivit-il en riant, de tranquilliser le cœur de la duchesse.

Ah! seigneur, lui dit Durillo, votre projet est

admirable, & je ne doute pas qu'il ne réuſſiſſe ſi l'on vous permet de voir le chevalier. Après tout, vous le demanderez d'une façon à l'obtenir. Mais je crois qu'il ne faut pas que nous arrivions enſemble au château, la ducheſſe pourroit me ſoupçonner de vous avoir parlé de ſes amours, j'aurois peut-être à craindre pour ma vie; permettez-moi de vous précéder, vous arriverez quelque tems après. Cette dernière réſolution fut exécutée.

D'abord que la ducheſſe eut appris l'arrivée du chevalier de la Lune, elle fit préparer un appartement. Quand il eut quitté ſes armes il alla lui rendre viſite. Elle trouva qu'à la barbe près il reſſembloit beaucoup au chevalier de Cupidon. Leurs complimens furent remplis de politeſſe & d'eſprit. Il apperçut dans la chambre les armes du chevalier, & les reconnut à la deviſe. Voulant profiter de cette occaſion: Je crois, madame, lui dit-il, que voilà les armes du chevalier de Cupidon: il eſt apparemment ici; on m'a aſſuré, il n'y a pas long-tems, qu'il avoit paſſé dans cette province. Que j'aurois de plaiſir à voir un homme dont on dit de ſi grandes choſes! La ducheſſe rougit à ce diſcours qu'elle n'attendoit point, & ne pouvant nier un fait que tout le monde ſavoit dans ſon château, elle lui répondit: Oui, ſeigneur, le chevalier de Cupidon eſt

en ces lieux, mais il en a si mal usé avec moi que j'ai été forcée de le faire mettre en prison.

Comment est-il possible, répliqua le chevalier de la Lune, qu'un homme dont on vante par-tout la politesse ait pu vous désobéir? Cependant, reprit Chrysante, il a démenti cette réputation par le plus indigne procédé dont on ait jamais entendu parler; il m'a pris pour ce que je ne suis point, & m'a fait des propositions très-déshonnêtes. Voyez, malgré cette injure, quelle est ma bonté pour lui! au lieu de le punir d'une façon proportionnée à sa faute, j'ai daigné lui proposer de m'épouser & de le rendre maître de mes états. Pouvois-je faire plus pour un aventurier, pour un homme que je n'avois jamais vu? Le traître m'a refusée; alors voyant qu'il n'avoit point d'autre envie que de me déshonorer, je l'ai fait mettre en prison. Vous sentez, ajouta-t-elle, que la peine est légère pour un outrage de cette nature. Je suis pourtant toujours prête à lui pardonner, s'il accepte mes offres. Mais il n'y a pas d'apparence; & puisqu'il est assez déraisonnable pour persister dans son opiniâtreté, tant pis pour lui.

Le chevalier de la Lune lui répondit qu'il étoit si extraordinaire qu'un chevalier tel que celui de

Cupidon eût été capable d'un ſemblable procédé avec une perſonne comme elle, qu'aſſurément il falloit qu'il y eût en cela quelque grand myſtère ; & que ſi elle lui permettoit de le voir il ne déſeſpéroit pas de découvrir la cauſe de ſes refus, & peut-être de l'en guérir ; qu'en un mot, il ſeroit charmé de pouvoir contribuer à la liberté d'un chevalier ſi fameux, & à la ſatisfaction d'une dame auſſi aimable.

Chryſante balança quelque tems ſur le parti qu'elle devoit prendre dans cette conjoncture. Comment pouvoit-elle, ſans ſe couvrir de honte, laiſſer le chevalier de la Lune s'entretenir avec celui de Cupidon, qui ſans doute l'inſtruiroit de la vérité & de la violence qu'on lui faiſoit ? Mais enfin ne s'embarraſſant pas plus de ſa gloire que de ſa vie, pourvu qu'elle obtînt ce qu'elle deſiroit, elle fut emportée par l'eſpérance, & réſolut de lui accorder ſa demande. Elle lui répondit donc : Je vous permets de le voir, puiſque vous le deſirez ; mais il eſt ſi cruel & ſi obſtiné que je n'eſpère rien de votre viſite. En achevant ces mots la ducheſſe ſe retira, & l'on conduiſit le chevalier dans la chambre du prince.

Le chevalier de Cupidon dormoit alors profon-

dément sur un canapé ; celui de la Lune promena long-tems ses regards sur lui avec une surprise inconcevable, car il croyoit se voir lui-même dans un miroir.

Enfin le chevalier de Cupidon se réveilla en sursaut, & faisant un effort comme s'il eût voulu pousser un estocade, il examina le chevalier de la Lune, & fut charmé de son air majestueux. Qui êtes-vous? lui demanda-t-il ; venez-vous ici pour me renouveller les instances de la duchesse, ou bien éprouvez-vous comme moi son injustice? & malgré votre innocence, vous a-t-elle fait aussi prisonnier ? Seigneur, lui répondit-il, je suis le chevalier de la Lune, & je ne viens en ces lieux que pour vous délivrer. Caloandre l'interrompit, en l'embrassant tendrement. Ce jour, lui dit-il, ne peut manquer d'être heureux pour moi ; il y a long-tems que je desirois de vous voir ; je me crois déja libre, puisque vous me promettez votre secours; donnez-moi seulement une épée, lorsqu'elle sera jointe à la vôtre rien ne pourra nous empêcher de sortir.

Quoique l'on puisse tout attendre de votre valeur, reprit le chevalier de la Lune, ce moyen me paroit impraticable ; il y a ici plusieurs portes que l'on n'ouvre que l'une après l'autre, quand nous aurions

aurions forcé la première nous n'en ſerions pas moins enfermés. Mais j'ai un expédient plus certain, & le voici. La barbe que vous me voyez eſt poſtiche, & je l'ai miſe dans le deſſein de tromper la ducheſſe; je vais vous l'attacher, vous ſortirez à ma place, je demeurerai priſonnier à la vôtre, enſuite je ferai tout ce que Chryſante voudra. Pour vous prouver que cette barbe vous donnera mon air & mes traits, faites-en l'expérience.

Pour lors il détacha la barbe qu'il portoit; & ſon viſage parut dans tout ſon éclat. Les éclairs que l'on n'attend point ne ſurprennent pas autant que l'aſpect du chevalier de la Lune ſurprit le chevalier de Cupidon. Le premier continua de la ſorte en riant: Notre reſſemblance a véritablement quelque choſe de prodigieux, & quand votre écuyer m'a rencontré il s'eſt paſſé des choſes aſſez plaiſantes entre lui & moi; il vouloit abſolument que vous fuſſiez ſorti de priſon.

Caloandre ne revenoit point de ſon étonnement; il promenoit ſes regards avec avidité ſur toute la perſonne du chevalier de la Lune, & la parole lui manquoit pour exprimer la ſituation & le trouble de ſon ame. Ne croyez pas, s'écria-t-il enfin, que notre reſſemblance, toute ſingulière qu'elle puiſſe

être, soit la seule merveille qui m'étonne en ce moment; permettez-moi de vous raconter un songe que je faisois quand vous êtes arrivé.

Je croyois être dans une grande salle, où l'amour assis sur un trône éclatant donnoit une audience publique; plusieurs personnes de diverses conditions venoient lui demander justice. J'ai vu paroître la ducheſſe Chrysante; elle poussoit des cris furieux, elle se plaignoit de moi & vouloit être vengée. Console-toi, lui a répondu l'amour, il ne sera pas longtems sans en être puni; c'est moi qui suis offensé, je saurai châtier un orgueilleux qui me mépriſe; je lui ferai voir une beauté semblable à la sienne, pour laquelle il souffrira des tourmens qui le réduiront souvent au point de mourir. Il me foule aux pieds sur son écu, mais il sera bientôt prosterné aux miens. Me sentant alors animé de colère contre ce dieu, je me suis fièrement avancé devant lui, & je lui ai dit: Montre-moi donc, amour, cette beauté dont tu me menaces; voyons celle qui aura la force d'amollir mon courage, je suis prêt à te donner le démenti; pourquoi donc ne paroit-elle pas? L'amour alors quittant son flambeau, & prenant un miroir l'a placé devant moi en me disant: Regarde, & fais-moi mentir si tu le peux.

Alors regardant fixement dans cette glace, je n'ai vu que mon image dont la vue m'a cependant fait palpiter ; j'en ai ſenti du dépit & je me ſuis recrié : Quelle erreur eſt la tienne, aveugle enfant ! crois-tu me traiter comme Narciſſe ? J'ai mis l'épée à la main, j'ai frappé le miroir, il s'eſt briſé ; mon ſonge a fini par l'effort que je faiſois.

Ce ſonge myſtérieux eſt la principale cauſe de mon étonnement ; votre viſage me paroît le même que j'ai vu dans le miroir de l'amour. Mais ſi l'amour ne ſe venge qu'en me donnant un ami tel que vous, je bénirai ſa colère & je me joindrai avec lui pour vous aimer de tout mon cœur. Je ſuis fâché ſeulement, je l'avoue, de commencer notre connoiſſance par vous avoir obligation ; je voudrois vous avoir ſervi, & ſans ma priſon je vous aurois aſſurément prévenu.

En achevant ces paroles, Caloandre fut ſaiſi d'un tranſport qu'il ne pouvoit modérer ; il ſerra le chevalier de la Lune entre ſes bras & le baiſa au front ; celui-ci rougiſſoit, & paroiſſoit rêveur. Je crois, dit-il enfin, qu'il eſt tems de finir ; n'approuvez-vous pas que je diſe à la duchеſſe qu'elle vous trouvera demain au ſoir diſpoſé à lui témoigner de la complaiſance ? J'irai de grand matin prendre congé d'elle,

enſuite ſous prétexte de vous dire adieu, je viendrai ici, vous prendrez mes armes, vous mettrez ma barbe & vous irez où il vous plaira. Laiſſez-moi le ſoin de la contenter, nous nous accommoderons bien enſemble. Quand l'accord fut fait, le chevalier de la Lune remit ſa barbe & revint auprès de la ducheſſe.

Lorſque le chevalier de Cupidon ſe trouva ſeul, il ſe promena long-tems dans ſa chambre en faiſant pluſieurs réflexions qui l'inquiétoient; il ſe ſentoit pénétré d'une émotion extraordinaire, & ſe diſoit à lui-même : D'où peut naître le trouble qui m'agite ? eſt-ce l'illuſion d'un ſonge, ou bien une réalité ?..... Ah ! l'un & l'autre n'eſt que trop vrai..... Mais n'eſt-ce pas un chevalier que j'ai vu ? De quoi donc puis-je me plaindre ? de quoi ſuis-je tourmenté, & qu'ai-je à deſirer ? Souffre-t-on en aimant un ami ? Cette peine ne ſeroit-elle inventée que pour moi ?.... C'étoit bien à tort que je ne voulois pas convenir des maux que l'on ſouffre en aimant..... Mais ce jeune chevalier n'eſt-il point une femme ?..... O amour ! ſi cela eſt, ta victoire eſt certaine, & je ſuis amant..... Mais ſur quoi fondai-je cette eſpérance ?.... Il me reſſemble, eh bien ! ſuis-je une femme ?.... Ah ! cela pourroit bien être puiſque je ſuis tourmenté pour un homme. Mais, ajoutoit-il,

une femme entreprendroit-elle de ſatisfaire la ducheſſe ?.... O mon cœur ! tu ſouhaites que ce chevalier ne ſoit pas de ton ſexe, & tu ſouhaites une choſe impoſſible.

Pendant le reſte de la journée, il ne put trouver aucun repos ni prendre aucune réſolution ; il ne ſavoit ce qu'il vouloit, & ne comprenoit rien à tous les ſentimens dont ſon cœur étoit agité. Durillo le trouva fort abattu en lui apportant à ſouper, & lui dit : Seigneur, la triſteſſe n'eſt plus de ſaiſon, demain vous ſerez libre, n'en doutez pas. Vous ignorez la peine que j'ai eue à croire que le chevalier de la Lune fût un autre que vous-même. Eh ! que te ſemble de ce chevalier ? lui répondit le prince. En vérité, répliqua l'écuyer, ſa reſſemblance avec vous me paroît ſurnaturelle. Mais écoute, interrompit Caloandre, ne ſeroit-ce point une femme qui portât ainſi les armes & qui courût le monde comme un chevalier errant ? N'as-tu rien remarqué qui pût te le faire croire ? Non, reprit Durillo, & je ſerois plutôt perſuadé que vous en êtes une ; car il accepte les propoſitions de la ducheſſe, & vous, vous les avez refuſées.

D'un autre côté, le chevalier de la Lune promettoit à la ducheſſe que celui de Cupidon étoit ab-

ſolument à elle, & que le lendemain il exécuteroit ſes ordres; Durillo vint auſſi lui donner les mêmes aſſurances. Elle remercia le chevalier de ſes bons offices, & lui témoigna ſa reconnoiſſance par toutes ſortes d'attentions, & pour lui en donner plus long-tems des preuves, elle le pria de demeurer quelques jours avec elle; mais il s'en excuſa ſur une affaire qui l'obligeoit à partir le jour ſuivant.

Le lendemain, le chevalier de la Lune alla prendre congé de la ducheſſe qu'il trouva encore dans ſon lit. Il la pria de lui permettre d'aller dire adieu au chevalier de Cupidon; elle y conſentit, & il y courut avec Durillo. Le prince dormoit encore, on le réveilla & le double déguiſement fut bientôt achevé.

Pendant que l'un & l'autre travailloient pour ſe traveſtir, le chevalier de Cupidon regardoit celui de la Lune avec des yeux tout de flamme. Le dernier rougiſſoit à chaque moment; l'autre ſentoit avec tranſport autour de ſon viſage des mains qui lui paroiſſoient plus charmantes que celles de Vénus; & ſans une certaine honte, il les auroit baiſées mille fois; ſouvent ſes levres les rencontroient par hazard, & l'on voyoit qu'il s'empreſſoit de profiter de cette faveur de la fortune. Lorſqu'enfin

tout fut prêt & qu'il eut mis la barbe, ſon ami lui dit : Vous pouvez à préſent ſortir ſans rien craindre, vous trouverez Forian, mon écuyer qui a ordre de vous accompagner, & Durillo demeurera auprès de moi. Si vos affaires vous permettent de m'attendre dans la ville de Tarmi, je m'y rendrai dans quatre jours & nous reprendrons chacun nos armes & nos écuyers.

Le chevalier de Cupidon, auſſi content de recouvrer ſa liberté qu'affligé de ſe ſéparer de ſon ami, lui répondit : Je n'aurois jamais imaginé, chevalier de la Lune, que j'aurois ſi peu de plaiſir en ſortant de cette priſon. Je ſens qu'il m'eſt dur de m'éloigner de vous, vos rares qualités & mon deſtin m'obligent à vous aimer avec une paſſion que je ne ſaurois vous exprimer ; & ſi je n'eſpérois pas de vous revoir bientôt comme vous me le promettez, croyez que rien ne pourroit me faire partir ſans vous. Souvenez-vous, je vous en conjure, de vous rendre à Tarmi ; & pour ne me pas oublier, daignez au moins vous regarder quelquefois dans un miroir ; pour moi je n'aurai pas beſoin d'un pareil ſecours, je vous verrai toujours dans mon cœur.

Après pluſieurs politeſſes les deux amis prirent

congé l'un de l'autre. Le chevalier de Cupidon sortit la visière haussée de la chambre & du château sans aucun obstacle, tout le monde le prenant pour le chevalier de la Lune.

Chrysante avoit déja dit publiquement qu'à la prière du chevalier de la Lune elle avoit pardonné à celui de Cupidon, & qu'elle devoit le délivrer le lendemain. Darillo l'avoit toujours assurée d'un tendre retour dont elle sentiroit les effets.

Quand la nuit fut venue, l'amoureuse ducheſſe fut prompte à se déshabiller. Elle se couvrit d'un simple manteau, & vint trouver son prisonnier qui l'attendoit dans son lit & qui n'avoit pas éteint sa lumière. Elle s'approcha de lui & lui dit en souriant: Je viens ici bien assurée, ô mon cher chevalier, que vous ne m'accablerez pas aujourd'hui de mépris. Quoi qu'il en soit, madame, lui répondit-il, je me flatte que vous n'aurez point de reproche à me faire. La ducheſſe qui s'étoit déja couchée auprès de lui, ne trouva qu'une plaine agréable, mais l'arbre dont elle attendoit les fruits les plus délicieux que l'amour puſſe faire éclorre, cet arbre si desiré n'y étoit point. Quelle surprise! quel phénomène! On embrasse une fille, & l'on cherchoit toute autre chose. Vous voyez clairement, madame, dit pour

lors la belle aventurière, qu'il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire ; un homme ne réſiſteroit pas ſans doute contre vos charmes, quant à moi je ne puis que les admirer. Contentez-vous donc de ma volonté ; & ſi je vous ai laiſſée ſi long-tems dans l'erreur, n'en accuſez que le ſerment ſecret que j'ai fait de cacher à tout le monde un ſexe que j'abhorre & qui fait tout mon chagrin ; la compaſſion que vous m'avez inſpirée m'oblige à me découvrir. Conſolez-vous des vaines douceurs que vous perdez, & ſongez que c'eſt un vrai bonheur pour vous d'être enfin dégagée d'une paſſion qui vous tyranniſoit. Notre déſavantage eſt trop grand avec les hommes, ils nous ſoumettent, ils abuſent des loix de la nature qui ſuppoſe entr'eux & nous une parfaite égalité ; l'éducation rampante qu'ils nous donnent rabaiſſe nos cœurs & nous ferme les chemins de la gloire. Je n'ai rien négligé juſqu'à-préſent pour m'affranchir d'une ſervitude que je déteſte ; je m'applique au métier des armes, & je me fais une réputation que la fortune, le tems & l'amour ne pourront jamais détruire.

Chryſante admiroit l'intrépidité de cette nouvelle Amazone, & quoique privée du plaiſir le plus doux au moment qu'elle croyoit y être arrivée, elle ne laiſſa pas de prendre aſſez d'empire ſur elle-même

pour écouter favorablement la jeune héroine qui lui parloit. Elle réſolut de la mettre en liberté dès le lendemain ; mais elle voulut ſe conduire de façon que ſon honneur pût être abſolument à couvert. Quand elles furent convenues de leurs faits la ducheſſe retourna dans ſon appartement.

La belle fille demeura fort ſatisfaite de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe, & pour le chevalier de Cupidon, & même pour Chryſante ; mais enſuite ſe rappelant la bonne mine, la valeur, les ſentimens & la politeſſe de ce chevalier, elle ſentoit de grandes agitations, elle éprouvoit des mouvemens inconnus, un plaiſir mêlé d'amertume & des peines accompagnées de douceurs ; enfin il lui parut qu'elle étoit diſpoſée à l'aimer. Cette réflexion lui cauſa un dépit extrême ; & dans les premiers tranſports de ſa colère, elle s'écria : Ce ſeroit une belle conduite, que de briſer les fers d'autrui & de perdre ma liberté, de guérir la ducheſſe & de m'empoiſonner moi-même ! Enſuite ſe regardant par haſard dans un grand miroir placé vis-à-vis de ſon lit dont les rideaux étoient ouverts, elle demeura quelque tems immobile ; & ſortant tout-à-coup de ſa rêverie : Que regardes-tu ? continua-t-elle, ce viſage qui cauſe ton malheur ?.... Mais ce n'eſt pas le tien, c'eſt celui du chevalier de Cupidon, puiſ-

que tu le vois avec tant de plaiſir. Qu'eſt devenue cette haîne contre les hommes, dont tu te piquois & que tu tirois à ſi grande vanité ? Où ſont ces nobles ſentimens qui t'élevoient au-deſſus des foibleſſes de ton ſexe ?

Princeſſe infortunée ! ajouta-t-elle en pouſſant un profond ſoupir ; que devient ta gloire ? que devient la fierté de ton rang, ſi tu portes les chaînes d'un ſimple chevalier ? Mais inſenſée ! ſais-tu ſeulement s'il eſt chevalier ? ſais-tu même s'il eſt homme ? Ne peut-il pas me tromper comme j'ai trompé la ducheſſe ?.... Grands dieux ! ne ſeroit-ce point une femme ?

Cette dernière idée affligeoit l'aimable aventurière ; mais il en ſuccéda bientôt une autre à celle-ci, qui n'étoit pas propre à la tranquilliſer. Suppoſons, pourſuivit-elle, que le chevalier de Cupidon ſoit un homme, que dois-je faire ? Irai-je le trouver pour recevoir ſes embraſſemens ? Me convient-il de les ſouffrir ? Et ſi pour les éviter je lui avoue qui je ſuis, à quel nouveau danger ne ſerai-je point expoſée ? Il s'eſt déja déclaré, il priera, il preſſera ; aurai-je la force de ne le point écouter ? Non, non, craignons notre propre foibleſſe, j'en ai trop montré dans la première occaſion, ne pou-

rois ſuccomber dans la ſuite ; il vaut mieux ne voir jamais un objet d'autant plus redoutable qu'il paroît doux & ſéduiſant.

Jugeant alors que le repos du corps la conduiroit à celui de l'ame, elle s'endormit ; mais ſon imagination lui repréſenta qu'elle étoit dans le même lit où le chevalier qu'elle aimoit avoit paſſé pluſieurs nuits ; elle ſentit des deſirs & des agitations qui lui donnant du mépris pour elle-même l'obligèrent à s'écrier : Malheureuſe que je ſuis ! s'il étoit là, le renverrois-je comme il a renvoyé la ducheſſe !.... Quelle honte ! quel opprobre !.... ſortons d'un lit qui me donne des idées ſi dangereuſes, perdons-en juſqu'au ſouvenir. Pour lors indignée contre elle-même, elle s'habilla & ſe promena dans ſa chambre en attendant le jour qui parut peu de tems après.

Elle appela Durillo & ſe fit apporter les armes du chevalier de Cupidon, qu'elle mit à l'inſtant, & ſuivant les ordres que la ducheſſe avoit donnés elle ſortit librement du château avec ſon nouvel écuyer. Ils ſe trouvèrent, après avoir fait environ un mille, dans un endroit où le chemin ſe ſéparoit en deux ; alors la princeſſe ſe tournant vers Durillo : Une affaire que j'avois oubliée, lui dit-elle,

me contraint de m'éloigner de Tarmi ; pour toi, je te prie d'y aller & de dire à ton maître qu'il m'eſt impoſſible de m'y rendre, & qu'il ne ſe donne pas la peine de m'attendre. Durillo ne lui répondit rien, s'imaginant que ce qu'il lui diſoit n'étoit qu'un prétexte dont il ſe ſervoit pour cacher le goût qu'il avoit pris pour la ducheſſe. Il ſe préparoit à exécuter ſes ordres, mais la crainte qu'elle eut de ne plus revoir ſon bel ennemi ſi elle ne lui faiſoit dire quelqu'autre choſe, lui fit ajouter : Je ſerai dans un mois à Trébiſonde, attiré par la guerre que l'on va commencer contre l'empire de Conſtantinople ; inſtruis-en ton maître, ſuppoſé qu'il ait envie de me retrouver ; cependant fais-lui mille tendres complimens. Alors honteuſe de ce qu'elle venoit de dire elle prit le chemin qui l'éloignoit de Tarmi, ſans parler davantage. Durillo la perdit bientôt de vue & continua ſa route.

C'étoit la même que Caloandre avoit priſe en ſortant du château de la ducheſſe avec les armes & la barbe du chevalier de la Lune & ſuivi de Forian. Il étoit ſi fort enfoncé dans ſes penſées, qu'il ne répondoit rien à tout ce que lui diſoit cet écuyer. Forian en étoit d'autant plus étonné, qu'il lui paroiſſoit fort extraordinaire que la liberté ne lui donnât pas des mouvemens de joie ; & comme il étoit

naturellement gaillard & qu'il ne pouvoit soutenir un pareil silence, il lui dit à la fin : Seigneur, la barbe que vous portez & le silence que vous observez, m'empêchent de savoir précisément si vous êtes le chevalier de la Lune ou celui de Cupidon.

Se réveillant alors comme d'un profond sommeil, & poussant un ardent soupir : Je ne suis, répondit le prince, ni l'un ni l'autre ; le chevalier de la Lune est à présent dans le château avec la duchesse, & le chevalier de Cupidon, moins libre que jamais, est demeuré avec lui. Ce que vous dites est admirable, reprit Forian ; & qui êtes-vous donc ? Je suis si prodigieusement devenu chevalier de la Lune, que je ne me connois plus ; tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais été véritablement jusqu'à ce jour le chevalier de Cupidon. Je ne puis vous entendre, lui repliqua Forian, il faut que cette barbe vous rende méconnoissable à vous comme à moi ; ôtez-la donc, elle vous est inutile, & je vous dirai qui vous êtes. Le chevalier l'ôta en effet, & la lui donna en disant : Peut-être que tu ne me reconnoîtras pas encore, & quand je me verrois dans un miroir je ne me reconnoîtrois pas moi-même.

Alors Forian le regardant, & le prenant pour sa maîtresse : Eh ! pourquoi, lui dit-il, vouloir m'em-

barraſſer comme vous faites ? Pourquoi voulez-vous avec cette barbe paſſer pour le chevalier de Cupidon ? Mais, dites-moi, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ſortir de priſon comme vous l'aviez promis? Ton maître, lui répondit-il, l'a délivré des mains de la ducheſſe, mais il l'a fait enſuite ſon priſonnier. Je commence à vous entendre, madame, reprit Forian; il vous a vue, il eſt devenu amoureux de vous & vous l'êtes devenue de lui. Mais pourquoi eſt-il demeuré priſonnier dans ce château ? A ces mots le chevalier de Cupidon demeura ſi étonné, qu'ayant arrêté ſon cheval il fut aſſez long-tems ſans répondre. Ah ! Forian, dit-il enfin, tu commences à rencontrer la vérité; le chevalier de Cupidon n'aime que trop celui de la Lune, mais il ſeroit trop heureux ſi on le payoit d'un tendre retour. Apprends-moi, je t'en conjure, qui eſt ta maîtreſſe, ſi tu veux que je ſache qui je ſuis; j'ai perdu la connoiſſance de moi-même, & je perdrai la vie ſi tu me caches la vérité.

Forian le voyant ſi paſſionné, lui dit : Enfin vous connoiſſez donc l'amour ! peu s'en faut que je ne diſe que j'en ſuis charmé. Souvenez-vous de toutes les plaiſanteries dont vous m'avez accablé quand je vous diſois que vous aimeriez tôt ou tard. Je ne connois point ce chevalier de Cupidon, il ne m'a

pas été poſſible de le voir dans le château ; mais afin que vous ne faſſiez rien qui ſoit au-deſſous de votre grandeur, & que vous ne perdiez pas en effet la connoiſſance de vous-même, ſouvenez-vous que vous êtes la princeſſe de Trébiſonde, cette vaillante Léonide dont tout l'univers admire le courage & la vertu.

Le chevalier demeura pénétré d'une ſi grande joie qu'il en perdit preſque le ſentiment ; une révolution ſoudaine lui troubla le cœur, & peu s'en fallut qu'il ne tombât en foibleſſe ; il fut contraint de mettre pied à terre & de s'aſſeoir ſur le gazon. Quel plaiſir d'apprendre que la perſonne qu'il aimoit tant étoit une femme ! Mais quelle douleur de ſonger qu'elle étoit fille de Tigrinde, & qu'elle avoit été nourrie dans des ſentimens de haîne & d'horreur contre le ſang de Poliarte ! Au milieu de toutes les idées, tantôt fâcheuſes & tantôt agréables, qui tourmentoient le cœur de ce prince, la joie d'être éclairci l'emporta enfin ſur tout autre mouvement. Il voyoit du moins qu'il aimoit ſans bleſſer la nature, & qu'il pouvoit même ſe flatter d'être aimé, malgré l'inimitié de leurs maiſons ; car il comptoit beaucoup ſur le rapport de ſon caractère avec celui de la princeſſe & ſur la reſſemblance de leurs viſages. Cher Forian, dit-il à l'écuyer,

cuyer, lors de ton erreur, fâches que je ne fuis point ton maître, mais le chevalier de Cupidon que tu viens de rendre le plus heureux de tous les hommes en lui apprenant que celui de la Lune eſt une femme, & une femme du ſang le plus illuſtre. Ma deſtinée me contraignoit à l'aimer quoique je ne la connuſſe pas, juge ſi je l'aimerai à préſent que je puis avoir quelqu'eſpérance; je l'aimerai, je la ſervirai, je l'adorerai toute ma vie, quand elle auroit pour moi la haîne la plus implacable. Je ne m'étonne plus de l'avoir vue rougir, quand pour lui prouver mon amitié je l'ai baiſée au front. Mais dis-moi, je te conjure, a-t-elle autant d'éloignement pour l'amour qu'elle le diſoit? Florian étonné de l'erreur dans laquelle il étoit tombé, & plus encore de l'éclairciſſement qu'il venoit d'avoir, lui répondit: Ma maîtreſſe, brave chevalier, vouloit cacher pendant ſes voyages ſa naiſſance & ſon nom; mais puiſque ſans avoir rien à me reprocher je vous ai découvert qu'elle eſt la princeſſe de Trébifonde, je me réjouis de voir qu'elle eſt aimée par un chevalier ſi fameux & d'un ſi grand mérite. Son averſion pour les hommes eſt inconcevable, elle déteſte ſon propre ſexe parce qu'elle le croit capable de les aimer; cependant vous lui reſſemblez ſi prodigieuſement de viſage & d'inclination, que peut-être elle ſera plus douce pour vous.

Caloandre fit enſuite pluſieurs queſtions à Forian ſur les préparatifs de guerre que l'on faiſoit contre Poliarte, ſur la haîne de l'impératrice Tigrinde, & ſur l'impatience que Léonide avoit d'en être un des plus grands mobiles. Toutes ces idées lui préſentèrent de grands obſtacles au deſſein qu'il avoit de plaire à la princeſſe, il s'en affligea au point qu'il retomba dans ſa première mélancolie.

Arrivé à Tarmi, Caloandre apprit de Durillo la dernière réſolution du chevalier de la Lune, ce qui lui fit hâter ſon départ pour Trébiſonde, eſpérant de l'y trouver. Durillo & Forian le ſuivirent. Après avoir marché quelque tems ils rencontrèrent un chevalier dont l'extérieur étoit reſpectable; il venoit d'une maiſon de campagne qu'il avoit dans cette contrée, & retournoit à la cour. Caloandre & lui s'étant ſalués avec politeſſe, la converſation fut bientôt liée, & ils réſolurent de faire enſemble le reſte du voyage.

Le prince ne voulut point hauſſer ſa viſière à cauſe de la reſſemblance qu'il y avoit entre lui & Léonide; il craignoit qu'une choſe ſi extraordinaire ne ſurprit tout le monde & ne donnât envie de ſavoir qui il étoit, & que cette curioſité ne lui attirât quelque diſgrace dans un pays où ſon nom

étoit en horreur. Pour éviter cet inconvénient, il avoit déja réfolu de fe loger dans un quartier des plus retirés, & de ne point paroître à Trébifonde fans la barbe qui avoit trompé fi heureufement les yeux de la ducheffe.

Caloandre en s'entretenant avec fon nouveau compagnon de voyage, apprit que l'empereur Orcan venoit de mourir, que cet événement cauſoit de grands troubles dans Trébifonde, & qu'ils ne pouvoient qu'augmenter fi la princeffe Léonide ne venoit bientôt les appaiſer par fa préſence & par fa valeur. Que Safar le Turcoman, chevalier d'un grand courage & dont les états étoient conſidérables, paroiſſoit à tout le monde le plus digne d'épouſer Léonide. Que le prince de Cufa, couſin de l'impératrice, parloit déja de faire valoir ſes droits au trône en cas que l'infante eût perdu le jour, & que le redoutable Bandilon appuyoit les prétentions de ce téméraire.

Les plus honnêtes-gens de la cour, ajouta le vieux chevalier, ne ſachant aucune nouvelle de Léonide, n'oſent ſe déclarer & attendent ſon retour avec impatience ; mais ces différens partis ſont ſi puiſſans & leurs chefs ſi audacieux, qu'ils manquent continuellement de reſpect à l'impératrice. Elle diſ-

ſimule avec prudence, elle fait chercher ſa fille, & ſe flatte qu'auſſitôt que cette jeune guerrière paroîtra les troubles s'appaiſeront. Le Turcoman, Brandilon & le prince de Cuſa font ſouvent courir le bruit de ſa mort; en un mot, les eſprits ſont diſpoſés d'une façon qui pourra cauſer bientôt quelque dangereuſe révolution.

Ces nouvelles alarmèrent le chevalier de Cupidon, parce qu'elles étoient contraires aux intérêts de Léonide. Lorſqu'il fut dans Trébiſonde il vit avec chagrin que toute cette grande ville étoit en rumeur, il entendit même en paſſant devant la porte du palais un homme vénérable, qui ſans doute étoit un grave magiſtrat, & qui diſoit à un autre : Fuyons, ſortons de cette cour infortunée qui ſera bientôt dans un déſordre affreux; l'impératrice ne peut appaiſer Brandilon ni Safar, je les ai vus ſur le point de ſe battre en ſa préſence; je ne me ſens pas aſſez de force pour être le témoin des malheurs de ma patrie & des outrages qu'on fait à ma ſouveraine.

Alors Caloandre réſolut d'entrer dans le palais pour être témoin de ce qui s'y paſſoit, & pour y mettre ordre ſi la choſe étoit poſſible. Il dit donc adieu au chevalier qui l'avoit accompagné, & monta

l'eſcalier. Quand il fut arrivé dans la ſalle, il vit un grand nombre de chevaliers armés de toutes pieces, & l'impératrice, qui s'étant levée de ſon trône frémiſſoit de colère en voyant le peu de conſidération que l'on avoit pour elle. Il s'avança davantage, & remarqua ſans peine un chevalier dont la taille étoit giganteſque & le regard farouche; c'étoit Brandilon qui diſoit d'une voix menaçante: Ecoutez, Safar, je ne vous parle point ici pour moi-même, quoique perſonne n'ignore que cet empire appartenoit de droit à mon père; je pourrois donc prétendre à la princeſſe Léonide avec plus de juſtice qu'aucun autre, mais je me contente de ſoutenir que le prince de Cuſa la mérite mieux que vous.

Si le ciel nous a conſervé l'illuſtre Léonide, répliqua Safar, elle ſaura bien faire le choix d'un époux ſans vous conſulter; vous n'avez aucun droit ſur ſa main ni ſur ſon trône, & vous me paroiſſez peu capable de juger qui de nous la mérite; au reſte, ſi vous oſez ſoutenir par les armes ce que vous venez d'avancer, il ſe trouvera des gens qui ſauront vous prouver que ni vous ni le prince de Cuſa ſon vaſſal, n'êtes pas dignes de la poſſéder.

Brandilon piqué de ce diſcours mit l'épée à la main; dès qu'on la vit briller, mille autres en mi

inſtant furent tirées pour ſoutenir les deux partis. L'impératrice crioit envain pour arrêter ces furieux, on ne l'écoutoit pas, chacun ſe joignoit au chef dont il embraſſoit la querelle ; en un inſtant il ſe fit un eſpace vuide au milieu de la ſalle. Déja l'on étoit prêt d'en venir aux mains, & déja Brandilon & Safar ſe meſuroient fièrement des yeux, lorſque le chevalier de Cupidon s'élança au milieu d'eux, l'épée nue & la viſière hauſſée : Qu'on mette bas les armes, s'écria-t-il, ſi l'on ne veut éprouver la juſte colère de Léonide. A ce nom ſi révéré, à l'aſpect de ce viſage ſi majeſtueux, le tumulte s'appaiſa ; l'amoureux Safar demeura ébloui, Brandilon même donna des marques de reſpect, lui qui ne s'humilioit pas devant la divinité. Tous les autres ſe trouvèrent ſans voix & ſans mouvement. Caloandre s'apperçut avec joie de l'heureux effet de ſa tromperie : Eſt-ce ainſi, continua-t-il, que l'on reſpecte l'impératrice ? Celui qu'elle en trouvera digne mérite ſeul de poſſéder Léonide. Et vous Safar, & vous Brandilon, de quel droit prétendez-vous régler ſon ſort ? Qu'aucun ne ſoit aſſez téméraire pour exciter ici des troubles, s'il n'en veut recevoir un juſte châtiment de ma main. Ce diſcours rendit le courage aux fidèles ſujets de Tigrinde, & abattit celui des ſéditieux. Chacun remit ſon épée, honteux d'avoir paru en cet état devant la princeſſe,

Quand tout fut calme, le chevalier s'approcha de l'impératrice & lui baisa la main; elle le reçut avec une extrême joie & l'embrassa tendrement croyant embrasser sa fille, ensuite elle se retira dans un cabinet avec lui. Pour lors il se jetta aux genoux de cette princesse & lui tint ce discours: Votre majesté ne doit point être trompée comme les autres, je n'ai point l'honneur d'être sa fille, quoique je porte ses armes, je suis le chevalier de Cupidon; elle m'a tiré d'une captivité plus désagréable pour moi que la prison la plus affreuse; j'ai cru que je devois appaiser les désordres qui régnoient dans votre cour pour commencer à reconnoître un aussi grand bienfait; & je n'ai point trouvé de meilleur expédient que celui de me faire passer pour l'illustre Léonide, étant assuré par ma propre expérience que mon visage me serviroit heureusement dans cette occasion.

En effet, madame, poursuivit le chevalier, tout le monde me prend pour Léonide, & si vous jugez que je doive continuer cette feinte pour tenir les esprits dans le respect pendant son absence, vous n'avez qu'à l'ordonner, je me ferai toujours une véritable gloire de vous obéir. Pendant qu'il parloit de la sorte, l'impératrice le regardoit avec attention, aussi étonnée de sa beauté que de la parfaite

reſſemblance qu'il avoit avec la princeſſe. Cette penſée lui rappela le ſouvenir d'un fils qu'elle avoit perdu depuis pluſieurs années, & que le courant d'une rivière avoit emporté; il lui ſembloit même que s'il eût vécu, il eût été du même âge que le chevalier qu'elle voyoit à ſes genoux. Mais ayant remarqué qu'il ignoroit ſa condition ou qu'il ne la vouloit pas déclarer, elle crut ne devoir pas l'importuner pour lui arracher ſon ſecret; elle donna de grands éloges au parti qu'il avoit pris dans une conjoncture ſi délicate, & l'engagea à ſoutenir le même perſonnage juſqu'au retour de Léonide. Deux filles d'honneur qu'elle chargea du ſoin de le ſervir & dont elle connoiſſoit la fidélité, furent les ſeules confidentes de cet artifice.

Tigrinde après s'être fait raconter par Forian les aventures de ſa fille, donna au chevalier toutes les inſtructions dont il avoit beſoin pour jouer parfaitement ſon rôle. On le conduiſit à l'appartement de la princeſſe, d'où il ſortit en habit de femme un peu court & tel que Léonide avoit coutume de le porter. Il étoit ſi peu embarraſſé dans cet ajuſtement, que l'impératrice & ſes deux demoiſelles ne pouvoient qu'à peine ſe perſuader qu'il ne fût pas de leur ſexe.

L'amour du Turcoman s'augmenta bientôt à la

vue de la fauſſe Léonide, il n'étoit pas un inſtant ſans lui témoigner le reſpect & les attentions de l'amour le plus tendre ; mais elle étoit trop intéreſſée à lui ôter tout eſpoir, il ſoupiroit en vain, elle l'accabloit de rigueurs.

La ducheſſe Chryſante arriva quelques jours après à la cour, avec mille chevaliers choiſis. On fut charmé de la voir, on la remercia du ſecours qu'elle conduiſoit ; en un mot, elle reçut tout l'accueil qui pouvoit flatter ſon ambition. Lorſqu'elle ſe trouva ſeule avec la nouvelle princeſſe de Trébiſonde, leur entretien fut rempli de pluſieurs pluiſanteries ſur l'aventure du château. Caloandre comprit aiſément que Léonide, pour délivrer cette aimable veuve d'une paſſion ſi malheureuſe, avoit eu la ſageſſe de lui cacher le changement qu'ils avoient faits.

Quand la ducheſſe fut retirée, le chevalier de Cupidon vint promptement découvrir toute cette intrigue à l'impératrice, la ſuppliant de ne pas détromper Chryſante, dans la crainte de rallumer ſes flammes aſſez mal éteintes, & qui ſans doute auroient renverſé leur projets en le découvrant pour ce qu'il étoit. Tigrinde fut de ſon avis, elle trouva cette aventure plaiſante & admira la retenue du chevalier.

Chryſante avoit un cœur qui n'aimoit pas l'oiſiveté, elle conçut de l'inclination pour le Turcoman, qui réuniſſoit en lui la jeuneſſe, les agrémens & la beauté de la figure. Il s'apperçut bientôt des bontés qu'on avoit pour lui, il réſolut d'en profiter pour avancer ſes affaires auprès de Léonide & de Tigrinde. Dans cette idée, il feignit de répondre aux ſentimens de la ducheſſe, & peu-à-peu il lui confia le deſſein qu'il avoit d'épouſer Léonide, uniquement pour être empereur, l'ambition ſeule lui faiſant ſouhaiter cette alliance.

Quoique Chryſante fût naturellement jalouſe, les promeſſes du Turcoman la déterminèrent. Elle ſonda les intentions de Tigrinde, & les trouva très-favorables pour Safar ; mais Léonide lui parut bien différente. Safar connut avec douleur qu'il ne devoit rien eſpérer d'elle, & paſſant de la tendreſſe à la rage il réſolut d'obtenir par la force ce qu'il ne pouvoit poſſéder autrement.

Les vingt mille chevaliers qu'il faiſoit venir de ſon royaume pour ſervir l'impératrice, n'étoient qu'à deux journées de Trébiſonde; il jugea que cette eſcorte le pourroit conduire en toute ſûreté dans ſes états après avoir enlevé Léonide, & qu'ainſi rien ne pouvoit s'oppoſer à ſon projet. Il conſulta Chry-

fante, & la pria de trouver bon qu'il l'enlevât avec Léonide. Elle sentit aisément la conséquence de ce procédé; cependant elle l'approuva, dans l'espérance que Safar l'aimeroit au moins par reconnoissance. Les choses étant ainsi concertées, Safar pria Léonide d'assister à la revue qu'il vouloit faire de ces troupes dans une grande plaine à quinze mille de Trébisonde; elle y consentit, & le lendemain elle se rendit au lieu destiné avec la ducheſſe. Le Turcoman avoit déjà donné les ordres nécessaires pour exécuter son dessein. Les troupes étoient rangées dans le plus bel ordre du monde, Caleandre les regarda cependant avec assez de chagrin, sachant qu'elles étoient destinées pour ruiner l'empire de son père. On servit un grand repas au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs.

A peine le dîné fut-il achevé, que des hommes armés se jettèrent sur la fausse Léonide, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, la prirent dans leurs bras & l'enlevèrent avec la ducheſſe. Le chevalier de Cupidon fut d'abord affligé de cet évènement, parce qu'il crut qu'on avoit découvert qui il étoit; mais quand il reconnut que le Turcoman étoit toujours dans l'erreur, il cessa de s'inquiéter, & même il trouva l'aventure assez plaisante. Il ne voulut cependant pas le désabuser pour lors ni se

découvrit, dans la crainte de lui donner occasion d'exciter quelque trouble dans Trébisonde. Safar renvoya tous ceux qui étoient à l'impératrice, & fit aussitôt marcher son armée en bon ordre pour retourner dans son royaume.

Cette nouvelle causa beaucoup de trouble dans Trébisonde ; on crioit qu'il falloit courir après le ravisseur & marcher avec tout ce que l'on avoit de troupes, mais l'impératrice qui savoit la verité, modéra l'empressement avec lequel on vouloit poursuivre Safar. Elle représenta qu'il y auroit de la témérité d'attaquer un ennemi si puissant, sans avoir des forces supérieures, d'autant plus qu'on ne pouvoit espérer de le joindre avant qu'il fût en sûreté dans ses états.

Brandilon voyoit avec des transports de rage & de fureur que cette proposition retardoit la vengeance qu'il vouloit tirer de Safar ; son impatience l'emporta, il prit des armes noires afin de n'être pas connu & de suivre plus secrétement les traces du ravisseur. Il ne voulut être accompagné que de Durillo, qui souhaitant infiniment de retrouver son maître, n'imagina pas de meilleur expédient que de suivre un chevalier si fameux.

Pendant que toutes ces choses se passoient, la ve-

ritable Léonide n'eut pas plutôt quitté Durillo qu'elle s'éloigna de la route de Tarmi, ainſi qu'on l'a déja rapporté. Elle étoit mécontente de ſon cœur, elle faiſoit tous ſes efforts pour étouffer l'amour qui la rappeloit à Trébiſonde dans l'eſpérance d'y trouver le chevalier de Cupidon. Sa fierté naturelle, qui ne pouvoit ſouffrir que la vue d'un objet auſſi dangereux que charmant l'exposât à n'être plus maîtreſſe d'elle-même, s'oppoſoit à cette envie. Elle étoit occupée de ces idées, quand elle fut reconnue auprès de Nicopoli par quelques-uns des payſans que Caloandre avoit maltraités quand il avoit ſecouru Durillo. Ils ne doutèrent point qu'elle ne fût ce chevalier redoutable, & dès qu'ils apperçurent les armes & la deviſe qu'elle portoit, ils en répandirent la nouvelle dans Nicopoli. Preſque tous les habitans s'empreſsèrent à venger leurs parens ou leurs amis que le chevalier avoit tués ou mis hors de combat. Ainſi Léonide ne fut pas plutôt entrée dans la ville, qu'elle ſe trouva enveloppée & priſe au dépourvu. Elle déſavoua les meurtres qu'on lui imputoit, aſſurant qu'elle venoit pour la première fois dans ce pays; mais ſa figure & ſes armes étoient de trop fortes preuves contre elle, on ne l'écoutoit point. On la mit ſur un mauvais cheval pour la conduire à l'endroit où Filaure avoit été tué. L'infortunée Léonide marchoit triſtement, diſant tout ce

qu'elle pouvoit imaginer pour ſa juſtification ; elle en vint même au point de découvrir qu'elle étoit la princeſſe de Trébiſonde, mais cet aveu ne lui fut pas plus utile que les autres diſcours qu'elle avoit tenus.

Déja la princeſſe étoit arrivée dans l'endroit qui devoit être le théâtre de ſon ſupplice, déja pluſieurs archers tournoient la pointe de leurs fleches contre ſon ſein, lorſqu'elle s'écria douloureuſement : Eſt-ce ainſi que l'infante de Trébiſonde doit mourir ! Oui, je ſuis Léonide, continua-t-elle ; ſongez que ſi vous répandez mon ſang il ne reſtera pas pierre ſur pierre dans la ville de Nicopoli, & que tous les habitans ſeront paſſés au fil de l'épée ; allez chercher ceux qui vous commandent, & ſuſpendez au moins pour un inſtant votre injuſte fureur.

Le ciel permit alors que Léonide fût écoutée ; ſon nom excita un grand murmure, & quelques-uns de ſes bourreaux jugèrent qu'on ne devoit point paſſer outre ſans approfondir qui elle étoit. Mais un vieux chevalier qui avoit perdu deux fils le jour que l'on avoit attaqué Caloandre, & qui ſouhaitoit ardemment de les venger, s'étoit mis à la tête de cette populace & n'épargnoit rien pour porter les eſprits à la dernière rigueur. Comme il avoit beau-

coup d'autorité dans la ville, la princeſſe ne pouvoit courir un plus grand danger; mais heureuſement pour elle on vit paroître Brandilon couvert des armes noires qu'il avoit endoſſées pour ſe mettre à la pourſuite de Safar.

Lorſque cet homme formidable fut auprès de la princeſſe & qu'il l'eut enviſagée : Quoi ! dit-il d'une voix de tonnerre, l'illuſtre Léonide peut-elle ſe trouver devant moi dans un tel état ? Infâmes, tout votre ſang ne peut ſuffire pour expier votre témérité.

Ces paroles prononcées d'un ton capable d'imprimer la terreur dans les cœurs les plus intrépides, donnèrent à la princeſſe le tems de reprendre courage & de dire à Brandilon : Brave chevalier, puiſque vous me connoiſſez, aſſurez-les de ma naiſſance, & faites-leur connoître que c'eſt à tort qu'ils m'ont condamnée.

Un de ces malheureux prit en même-tems la parole, & s'adreſſant au fier Brandilon : Chevalier, lui dit-il, retirez-vous & laiſſez-nous exécuter les ordres de la juſtice. Brandilon outré de fureur & ne pouvant proférer un ſeul mot, frappe cet audacieux avec le gros de ſa lance, & s'élançant enſuite au milieu

de la troupe, plusieurs tombent sans espoir de se relever ; ses moindres coups portent un trépas inévitable. Léonide voit avec étonnement une si grande valeur jointe avec des forces si prodigieuses. Tel en fut l'effet, qu'en moins d'une demi-heure on vit la terre jonchée de bras, de jambes & de têtes ; ceux qui prirent la fuite furent les seuls qui évitèrent la mort, & on peut croire que le nombre n'en fut pas considérable.

Le vainqueur voyant que personne ne lui résistoit plus, s'approcha de Léonide & coupa les cordes dont elle étoit liée. La princesse charmée de se voir en liberté : Qui êtes-vous, grand héros ? lui dit-elle ; quel est celui qui m'a conservé la vie ? Alors Brandilon haussant la visière de son casque : Vous voyez, madame, lui dit-il, un homme qui désirant toujours de vous servir n'a jamais été heureux que cette fois. Léonide après l'avoir regardé avec attention : Dites moi votre nom, poursuivit-elle, seigneur, car j'avoue que je ne remets pas votre visage. Ingrate Léonide ! s'écria le chevalier frémissant de colère à cette réponse & croyant qu'elle se moquoit de lui ; est-ce là la récompense que je reçois de t'avoir suivie pour te délivrer de Safar qui t'a enlevée ? Est-ce ainsi que tu devrois me témoigner ta reconnoissance, à moi qui viens de t'empêcher de subir

ſubir une mort auſſi cruelle qu'honteuſe ? Quoi ! tu peux feindre de ne me pas connoître, dans la crainte d'être reconnoiſſante ! Oſeras-tu te vanter d'être généreuſe, toi qui donnes des preuves de l'ingratitude la plus noire ? Le Turcoman t'a ſans doute chaſſée après t'avoir déshonorée ; tu n'oſes paroître devant moi, ton état te fait honte à toi-même. Si mes ſoupçons ſont vrais, dis donc auſſi que tu n'es pas Léonide ; mais ſi tu t'avoues pour telle, pourquoi feindre de ne me pas connoître ? Va inhumaine, je te quitte de tout, je ne veux rien de ta part, ſi je veux des empires j'ai une épée pour en acquérir.

A ces mots il tourna la bride de ſon cheval pour s'éloigner, laiſſant Léonide dans le plus grand étonnement ; mais elle l'arrêta en lui diſant : Demeurez un moment, chevalier, pour l'amour de moi ; je vous jure que je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, je ne vous ai jamais vu, & j'ignore quelle eſpece d'outrage le Turcoman m'a pu faire ; ce que je ſais & que j'avoue avec plaiſir, c'eſt que je ſuis Léonide, qui dois la vie à votre ſeule valeur, qui deſire de ſavoir votre nom & de ſortir de l'embarras où vos diſcours m'ont jettée.

Brandilon eût achevé de perdre la raiſon en écoutant la princeſſe, mais Durillo arriva dans ce moment. Il étoit demeuré derrière pour cueillir les herbes néceſſaires à la compoſition de ſon baume, ſi bien qu'entendant la diſpute de Brandilon & reconnoiſſant Léonide, il mit pied à terre, & tombant à genoux devant elle : Madame, lui dit-il, ceſſez de vous étonner de la colère de ce chevalier, il eſt trompé par la reſſemblance qui eſt entre vous & le chevalier de Cupidon, & croit vous avoir vue à Trébiſonde. Pour vous, ſeigneur Brandilon, appaiſez-vous, car aſſurément c'eſt ici la première fois que vous vous êtes vus l'un & l'autre. Le Turcoman a enlevé le chevalier de Cupidon mon maître, qui jugeoit à propos de ſe faire paſſer pour la princeſſe Léonide, dans la vue de calmer les troubles de la ville & de la cour. L'extrême reſſemblance qui eſt entr'eux, & pour le viſage & pour la taille, & même pour le ſon de la voix, lui a rendu la choſe aiſée, d'autant qu'il a mis l'impératrice dans ſa confidence & que de ſon aveu il a trompé toute ſa cour. Ainſi le Turcoman l'a enlevé croyant enlever la princeſſe ; vous l'avez ſuivi, ſeigneur, pour en tirer vengeance, & vous étant trompé dans le chemin, vous avez heureuſement rencontré la véritable Léonide.

La princeſſe & Brandilon ſe regardoient ſans pouvoir rien dire, tant ces événemens leur paroiſſoient extraordinaires ; mais enfin le chevalier paſſa de l'étonnement aux excuſes de ſa colère, & finit par faire des plaiſanteries de ſon erreur.

Durillo leur fit enſuite ſentir le péril où ſeroit expoſé ſon maître, ſi le Turcoman venoit à le reconnoître pour un homme. Il dit à la princeſſe, que n'ayant déguiſé ſon ſexe que pour l'amour d'elle, elle ne devoit pas l'abandonner. Elle y conſentit ſans peine, car elle n'avoit pas moins d'amour pour lui que de colère contre le Turcoman. Elle tint conſeil avec Brandilon ſur ce qu'elle devoit faire dans cette conjoncture ; & comme il ne cherchoit qu'à lui plaire, ils réſolurent de prendre le chemin de l'empire de Safar dont ils n'étoient pas éloignés, perſuadés qu'ils apprendroient aiſément des nouvelles du Chevalier de Cupidon, & qu'ils pourroient lui donner les ſecours qui dépendroient d'eux.

Les choſes étant ainſi déterminées, ils arrivèrent à une grande ville. Léonide y fit emplette des meilleures armes qu'elle put trouver, & rien ne les empêchant de continuer leur voyage, ils prirent le plus court chemin, évitant avec ſoin

tout ce qui pouvoit retarder leur projet. Ils furent cependant plus d'un mois ſans pouvoir arriver dans les états du Turcoman, à cauſe d'une fievre aigüe qui ſurvint à Brandilon pendant pluſieurs jours, & qui le mit hors d'état de continuer la route. Cependant le Turcoman arriva ſans aucun obſtacle avec toute ſon armée à la grande ville de Noriga, place frontière de ſon royaume; il s'y arrêta à cauſe de la bonté de la place. Il en avoit agi d'une façon très-réſervée avec la fauſſe Léonide, & ne lui avoit témoigné que des politeſſes, des ſoumiſſions & des aſſurances de l'amour le plus reſpectueux.

Caloandre jugeoit de ſon côté qu'il devoit éviter avec ſoin d'être découvert, & la ducheſſe Chryſante l'embarraſſoit plus que toute autre choſe. Il craignoit que ſi elle le reconnoiſſoit elle ne retombât dans ſes premières folies, ou qu'elle n'employât le crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit du Turcoman pour ſe venger de lui. Safar avoit une ſœur, que les devins menacèrent dès le berceau d'être la honte de ſa famille & la ruine de ſa patrie, ſi elle diſtinguoit parfaitement un homme d'avec une femme avant d'avoir atteint l'âge de quinze ans. Son père qui étoit crédule juſqu'à la ſuperſtition, la fit élever dans un château qu'on

appeloit le palais des plaiſirs, & qui étoit iſolé de tout bâtiment au milieu d'une campagne délicieuſe, mais tellement inpénétrable à tout homme, tant par ſon aſſiette naturelle que par la garde qu'on y faiſoit, qu'excepté les filles que l'on avoit miſes auprès d'elle, cette princeſſe ne voyoit perſonne.

Après la mort de ſon père, Safar ſe conduiſit de la même façon, & Spinalba (c'eſt le nom de cette princeſſe) approchoit déja de ſon troiſième luſtre ſans avoir jamais vu d'autre homme que ſon frère, encore ſes viſites avoient-elles été bien rares. Elle ignoroit donc abſolument que les femmes fuſſent différentes des hommes, d'autant que toute converſation ſur cet article étoit défendue aux filles qui l'approchoient. Ce château n'étoit éloigné de Noriga que de quinze milles, & le Turcoman voulant mettre Léonide dans un lieu qui joignît l'agrément à la ſûreté, ne pouvoir en choiſir un plus convenable. Ce fut donc en cet endroit qu'il mena la prétendue Léonide & la ducheſſe; il les donna pour compagnes à ſa ſœur, & conjura Chryſante de ne rien négliger pour lui gagner le cœur de l'infante de Trébiſonde. Enſuite il ſe retira dans ſa capitale, où il apporta tous

les ſoins néceſſaires pour ſe mettre en état de défenſe au cas que Tigrinde voulût employer la force des armes pour ſe venger de l'affront qu'il lui avoit fait.

*Fin du ſecond Livre.*

# LIVRE TROISIEME.

LE chevalier de Cupidon paroiſſoit tranquille dans le palais des plaiſirs avec Spinalba & la ducheſſe ; elles lui donnoient l'une & l'autre toutes les marques poſſible d'amitié. Cependant ces trois perſonnes étoient agitées de différentes paſſions. Chryſante aimoit Safar & ne laiſſoit pas de lui rendre ſervice auprès de la fauſſe Léonide ; mais cet effort lui cauſoit toutes les peines qu'une femme peut reſſentir lorſqu'elle eſt jalouſe & qu'elle ſe voit contrainte d'étouffer ſes propres deſirs pour mettre l'objet de ſon amour entre les bras de ſa rivale.

D'un autre côté Caloandre mépriſoit la ducheſſe & craignoit Safar. Il avoit peur d'être reconnu, & rougiſſoit de paſſer des momens précieux dans une molleſſe & dans une obſcurité qui ſuſpendoient les progrès de ſa gloire. Il voyoit avec dépit que le Turcoman oſoit eſpérer de poſſéder un jour le cœur de Léonide ; d'ailleurs l'abſence de cette princeſſe ne ſuffiſoit que trop pour le tourmenter.

Spinalba étoit portée par un inſtinct naturel à

careſſer un jeune-homme qu'elle prenoit pour une femme & qui en avoit toute la beauté. L'amitié qu'elle conçut pour lui paſſoit de bien loin les ſentimens qu'elle avoit eus juſqu'alors pour les autres filles de ſon âge qui lui avoient tenu compagnie; ainſi, dans une ignorance entière de ce qu'elle faiſoit, elle déclara la guerre au cœur de Caloandre, qui ſe voyoit engagé dans un combat où la fuite ſeule pouvoit le rendre vainqueur. Mais comment faire? comment éviter un danger plein de charmes, où la défaite même vaut un triomphe des plus glorieux?

L'amour de Spinalla prenoit continuellement des forces nouvelles dans le ſein du repos, & la troubloit tous les jours de plus en plus. Il lui ſembloit qu'elle avoit lieu d'être contente puiſqu'on ne lui refuſoit rien, cependant elle ſentoit encore des deſirs & ſe plaignoit d'ignorer ce qu'elle deſiroit. Elle ſouffroit toutes les fois qu'il falloit que la nuit les ſéparât; elle ſe croyoit enfermée dans la priſon la plus cruelle, juſqu'au moment où le jour lui faiſoit revoir ſa nouvelle compagne. Mais enfin, trouvant qu'il étoit ridicule de ſe ſouffrir tant de peine pour une choſe où il étoit facile d'apporter du remede, elle fit dreſſer le lit du chevalier dans ſa propre chambre. Non-ſeulement il n'oſa la contre-

dire, mais il fut encore obligé de paroître recevoir avec plaisir une marque d'amitié qui n'étoit point messéante entre deux jeunes filles. Il s'en repentit bientôt; car à peine furent-elles au lit, que Spinalba ne pouvant plus demeurer dans le sien passa dans celui du chevalier pour l'entretenir avec plus de facilité.

Quelle situation pour un jeune-homme! Caloandre se piquoit d'une fidélité à toute epreuve pour Léonide; & comme il étoit né pour faire des miracles, il résista. Mais craignant de ne pouvoir pas être toujours maître de lui, il résolut, quoi qu'il en pût arriver, de se découvrir au Turcoman & de se faire connoître dès le lendemain. Pour Spinalba, elle prit tant de plaisir à cette douce conversation, que sans songer à retourner dans son lit elle s'endormit dans celui du chevalier. Un homme moins prévenu auroit trouvé cette nuit délicieuse.

On attendoit Sufar le jour suivant, il ne vint point, quelques affaires imprévues l'arrêtèrent dans Norigo. Caloandre en fut au désespoir, car il craignoit que sa constance presqu'abattue au premier assaut ne s'évanouît au second. Ce qu'il avoit déja souffert, & le péril qu'il avoit vu de près lui faisoit imaginer qu'il y auroit de la témérité à

s'y expoſer encore ; cependant il ne put s'en diſpenſer, & il trouva que la réſiſtance lui devenoit de plus en plus difficile. Chaque nuit Spinalba redoubloit ſes careſſes ; l'agréable naïveté dont elles étoient accompagnées les rendoit ſi ſéduiſantes, que pour n'y pas répondre il falloit être muni, ou d'une vertu plus ſauvage que celle des Stoïciens, ou d'une prévention inébranlable, ou bien enfin d'une parfaite inſenſibilité. Mais Caloandre étoit ſoutenu par l'amour qu'il reſſentoit pour Léonide ; c'eſt tout dire.

Pluſieurs jours s'écoulèrent ſans que le Turcoman vînt au château. Dans cet intervalle Caloandre eut le tems de faire ſes réflexions ; il jugea que le meilleur parti qu'il pouvoit prendre étoit de gagner la confiance de Safar en lui témoignant moins de rigueur. Par ce moyen, diſoit-il en lui-même, je l'engagerai à me faire ſortir de cette priſon dans l'eſpérance de m'épouſer, ou du moins à me laiſſer un peu plus de liberté ; & d'une ou d'autre façon, je pourrai ſortir de l'embarras où je me trouve.

En conſéquence de ce projet, la fauſſe Léonide faiſoit entendre tous les jours à la ducheſſe & à Spinalba que Safar lui paroiſſoit véritablement digne d'être aimé, qu'elle ne le mépriſoit point, mais

qu'elle condamnoit les moyens qu'il employoit pour lui plaire. Elle ajouta que la prison étoit trop opposée à la grandeur de son courage, & que si elle étoit en liberté elle pourroit se montrer assez généreuse pour lui pardonner l'excès de sa passion, & assez prudente pour faire usage dans la guerre de Constantinople d'un secours aussi considérable que celui de sa valeur & de son armée.

Enfin Safar vint au château, très-impatient de revoir Léonide ; il étoit même déterminé à user de violence si la douceur & les menaces ne le rendoient point heureux. Il courut à elle plein d'amour, & se voyant plus favorablement reçu qu'à l'ordinaire il se hasarda de lui baiser les mains, sans qu'elle l'en empêchât. Leur conversation ne roula que sur des choses agréables ; ils dînèrent ensemble & la joie fit les honneurs du repas.

La ducheſſe uniquement occupée de sa passion pour Safar, considéroit que s'il lui avoit témoigné si peu de retour malgré les rigueurs de Léonide, il en auroit encore moins à l'avenir lorsque son amour seroit plus satisfait, & cette réflexion la détermina à ne plus songer qu'à le tromper. Quand le dîné fut fini, elle conduisit le prince à l'écart & feignit de se réjouir avec lui du changement favo-

rable de la princeſſe ; mais en même-tems elle lui dit qu'il falloit examiner avec ſoin ſi les marques d'amitié que lui donnoit Léonide étoient ſincères, & qu'en cette occaſion le ſoupçon étoit raiſonnable & prudent. Vous avez raiſon, madame la ducheſſe, lui répondit le Turcoman, j'ai eu la même idée. Mais comment pourrai-je m'aſſurer de la vérité ? Cela ne ſera pas ſi difficile que vous le croyez, lui répondit-elle ; il faut cependant bannir de votre cœur une timidité que vous pouſſez à l'excès ; loin de convenir à un grand prince tel que vous, elle ne plaira à perſonne. Mais cependant, ſi l'excès de votre amour vous empêche d'employer votre autorité, ſervez-vous de la douce violence d'un amant couronné, elle aura peut-être plus de force ſur le cœur de Léonide que la dernière rigueur, dont il vaudroit encore mieux faire uſage à la fin, que de vous repaître d'auſſi vaines eſpérances que vous avez fait juſqu'ici.

Ah, ducheſſe ! reprit Safar, ce que vous dites n'eſt que trop véritable ; mais comment puis-je connoître ſi Léonide ſe rend de bonne-foi, ou bien ſi elle cherche à m'abuſer ? quelle eſt enfin cette douce violence que je dois lui faire ? Avant que le jour finiſſe, ſeigneur, lui répliqua la ducheſſe, vos vœux pourront être ſatisfaits. Divertiſſez-vous ici

parmi nous jusqu'à ce que l'heure de retourner à Noriga soit presque passée ; feignez alors d'être pressé de partir, j'aurai soin de vous représenter qu'il n'est plus tems de vous mettre en chemin, & je vous conseillerai de passer la nuit dans le château ; je ferai même des instances pour vous y engager ; vous vous rendrez à la fin, mais vous paroîtrez plus touché de l'obstacle de la nuit que vaincu par mes prières. Alors j'aurai soin de vous faire préparer un lit dans une chambre voisine des nôtres ; & lorsque tout le monde sera dans un profond sommeil, vous entrerez doucement dans celle des deux princesses, j'aurai soin de vous en faire trouver la porte ouverte.

Vous connoissez la chambre, poursuivit-elle, & les deux lits, allez hardiment à celui de Léonide, baissez la voix dans la crainte d'être entendu de Spinalba, excusez votre hardiesse par l'excès de vos desirs & par l'espérance que ses bontés nouvelles vous donnent de devenir son mari. Vous êtes digne de l'être, votre naissance n'est point au-dessous de la sienne, croyez qu'elle vous recevra bien si l'inclination qu'elle vous témoigne est véritable.

Elle ajouta beaucoup d'autres raisons qui persuadèrent Safar, & il s'écria dans un transport de

joie qu'il ne put modérer : Oui, ducheſſe, je connois votre bonne volonté pour moi, je ſuivrai vos conſeils & je vous en aurai une éternelle obligation ; ſi Léonide me refuſe cette nuit, je ne pourrai plus douter que les ſentimens favorables qu'elle vient de me témoigner ne ſoient ſuppoſés pour m'engager à la faire ſortir de ce château dans le deſſein de m'échapper plus aiſément ; mais ſon projet ne réuſſira pas, car ſi elle ne ſe rend point à mes prières non-plus qu'à mes careſſes, il eſt certain que j'aurai recours à la force.

Le projet fut exécuté comme il avoit été concerté ; Safar demeura dans le château, & Caloandre en fut alarmé. Le ſouper ne fut pas long, ainſi l'on ſe retira de bonne heure. La chambre de la ducheſſe joignoit celle de Spinalba, & même elles ſe communiquoient par une porte qui ſe fermoit rarement. Chryſante vint en chemiſe trouver Spinalba & Caloandre ; ils étoient l'un & l'autre deja déshabillés & ſe mettoient au lit. Ils lui demandèrent le ſujet de ſa viſite, elle leur répondit en riant, quoiqu'avec un peu d'embarras, que Safar couchoit dans une chambre aſſez près d'elle, & que ne pouvant fermer la porte qui répondoit ſur la galerie, il ne lui paroiſſoit pas qu'elle fût aſſez en ſûreté contre ce qu'il pouvoit entreprendre ; qu'il

étoit jeune, & que ſon ſéjour dans le château, qui ne lui étoit pas ordinaire, lui donnoit quelque ſoupçon, qu'ainſi elle les prioit, ſi cela ne les incommodoit pas, de ſe mettre toutes deux dans le lit de Spinalba, pendant qu'elle paſſeroit la nuit dans celui de Léonide.

Cette propoſition fut faite avec tant d'apparence de modeſtie qu'il eût été difficile de s'en défier. Caloandre prit le parti d'être encore plus réſervé que jamais auprès de Spinalba, car il craignoit que la ducheſſe n'eût deſſein d'examiner ſa conduite avec la ſœur de Safar. Au ſurplus, regardant comme un grand bonheur que Chryſante ne lui eût pas demandé la moitié de ſon lit, il paſſa promptement dans celui de Spinalba.

La ducheſſe s'apperçut avec joie que rien ne s'oppoſoit à la réuſſite de ſon projet, & ſe coucha dans le lit de Caloandre, qui lui faiſoit des plaiſanteries ſur la peur que Safar lui cauſoit, & elle les lui rendoit, tantôt en l'attaquant lui-même, tantôt en s'adreſſant à Spinalba; & cette jeune perſonne étoit ſi ſimple, qu'elle lui dit: Mais, en vérité! je ne ſaurois vous comprendre; quel mal pouvez-vous craindre de la part de mon frère? il ne m'en a jamais fait aucun.

Leur converſation auroit été plus, longue ſi la ducheſſe ne l'eût abrégée en diſant que Safar, impatient de voir Léonide, ſe léveroit ſans doute dès le point du jour & viendroit troubler leur repos. Cette raiſon les détermina à chercher le ſommeil. Caloandre fut long-tems agité par les diverſes réflexions que la ſituation où il ſe trouvoit lui cauſoit néceſſairement. Enfin il s'endormit, & ne s'éveilla qu'aux premiers rayons de l'aurore.

Il s'apperçut en ouvrant les yeux que Chryſante n'étoit plus dans ſon lit. Il imagina d'abord qu'elle étoit paſſée dans ſa chambre pour s'habiller & pour empêcher Safar de la trouver couchée ; cette idée lui fit penſer qu'il devoit éviter la même choſe. Il ſe leva & s'habilla promptement pendant que Spinalba dormoit encore.

Caloandre fut enſuite curieux de ſavoir ce que faiſoit la ducheſſe ; il s'approcha de la porte qui n'étoit pas bien fermée, il apperçut Chryſante aſſiſe ſur ſon lit, preſqu'habillée & plongée dans une profonde rêverie. Quelques momens après il entendit Safar qui s'écria : La victoire eſt à nous, madame, je rends graces à vos bons conſeils.

Ces paroles excitèrent l'attention de Caloandre.

Le

Le Turcoman s'assit auprès de la duchesse & continua de la sorte : Il étoit un peu plus de minuit lorsque je me suis rendu au lit de Léonide ; elle n'a pas tant de fierté toute nue pour un amant, qu'elle en a sous les armes contre les plus vaillans chevaliers ; je crois que dans le premier moment elle m'a pris pour Spinalba qui venoit s'entretenir avec elle, car elle m'a fait place & m'a reçu très-poliment dans son lit. Pour-lors je lui ai découvert que j'étois l'amoureux Safar emporté par la violence de ma passion, elle ne m'a répondu qu'en tremblant & à voix basse, dans la peur de faire du bruit & d'être entendue de vous & de Spinalba. Jugez si j'ai su profiter d'une disposition si flatteuse. Je vous assurai bien hier, lui répondit Chrysante, que Léonide étoit femme comme les autres. En effet je l'ai trouvée telle, ajouta Safar ; elle m'a paru contente de mes transports, & quand j'ai eu pris possession de son cœur, je me suis retiré pour lui épargner la honte de paroître devant vous dans un état qui auroit pu la faire rougir.

Ce fut ainsi que Caloandre connut les tromperies de Chrysante & les raisons qui l'avoient obligée à changer de lit. Il ne s'en étonna point, car il la connoissoit pour la personne la moins capable de surmonter ses passions ; mais il trouvoit

que Safar étoit bien insolent d'oser se flatter d'avoir triomphé de la vertu de Léonide. Peu s'en fallut que dans les premiers transports de sa colère il ne dévoilât les crimes de la nuit ; mais il sentit qu'il pourroit toujours quand il le voudroit rétablir la réputation de la princesse, & il jugea que pour ses propres intérêts il devoit alors garder le silence, d'autant plus qu'il n'avoit point d'autre moyen pour recouvrer sa liberté. Il en conçut même un espoir certain, lorsqu'il entendit que Chrysante conseilloit au Turcoman de conduire Léonide à la ville, lui représentant qu'il n'étoit pas naturel de retenir en prison quelqu'un dont il avoit obtenu les faveurs, & qu'il ne devoit pas craindre qu'une personne qui lui avoit donné de si fortes preuves d'attachement pût se déterminer à prendre la fuite. Elle lui conseilla encore de lui parler & d'en agir très-modestement avec elle, sur-tout en présence de sa sœur & de ses femmes, pour ne pas faire soupçonner à cette princesse altière qu'il eût fait la moindre confidence de sa foiblesse.

Safar l'assura qu'il suivroit ses conseils, & se leva pour passer dans la chambre de sa sœur ; Caloandre courut la réveiller, & le Turcoman les trouva en conversation. Il prit la main de la fausse Léonide pour la baiser, elle ne s'y opposa que

foiblement, & ne ſongeant qu'à ſe procurer la liberté, elle lui dit avec un ſourire dédaigneux : Une priſonnière ne mérite cependant pas que vous lui faſſiez cet honneur, je pourrois y conſentir ſi j'étois dans un lieu digne de moi. Vous m'avez ſoumis la première fois que je vous ai vue, lui répondit Safar, & vos chaînes ſont ſi fortes que je ne puis ni ne veux les rompre j'amais ; je ne vous ai retenue ici que pour éviter la mort & dans l'eſpérance de mériter vos bontés. Si l'excès de mon amour vous offenſe, je ſens que je deviens à chaque inſtant plus coupable ; au reſte je vais vous conduire dans ma capitale, où je vous donnerai un pouvoir abſolu ſur ma perſonne & ſur mon royaume, en vous ſuppliant d'exiger de moi telle réparation qu'il vous plaira.

Spinalba fut très-étonnée du prompt changement de ſon frère, mais elle en attribua la cauſe aux marques d'amitié que Léonide lui avoit données la veille. Caloandre qui étoit mieux informé lui répondit : Je n'ignore pas, Safar, que l'amour que vous avez pour moi eſt encore plus grand que la violence que vous m'avez faite, ainſi je vous excuſe ; ſi je n'étois que femme, ſans être chevalier, je choiſirois volontiers ce château pour ma demeure, quoique vous en ayez fait ma priſon, la ſeule com-

pagnie de votre charmante sœur me tiendroit lieu de tous les plaisirs ; mais étant naturellement ennemie des foiblesses de mon sexe, j'abhorre cette maison délicieuse où je me trouve plus femme qu'ailleurs. Je ferai donc bien aise d'aller avec vous à Noriga pour y reprendre l'exercice des armes, dont je fais profession, & retourner ensuite à Trébisonde le plutôt qu'il me sera possible ; je veux consoler l'impératrice par ma présence, & lui donner le secours de votre belle armée, dont la vue inspirera sans doute une nouvelle ardeur aux troupes que nous devons conduire à Constantinople.

Je vous prie aussi, ajouta Caloandre, de conduire avec nous votre aimable sœur, elle a trop de mérite pour demeurer renfermée dans cette solitude. Une réponse si favorable causa tant de joie au Turcoman, qu'il embrassa le prince & lui dit : Vous avez tort, madame, de haïr un sexe que vous devez au-dessus du nôtre. L'envie que vous montrez de revoir l'impératrice votre mère est trop juste, vous devez la consoler & faire usage pour elle de votre bras invincible & de la valeur de mes troupes ; nous sommes prêts à marcher sur vos pas. Quant à ma sœur, que ne doit-elle pas obtenir de moi dès que vous daignez parler pour elle ? Et se tournant du côté de Spinalba qui s'affligeoit du

départ de Caloandre : Consolez-vous, ma sœur, lui dit-il, vous ne serez pas long-tems éloignée de votre chère Léonide, & si les astres ordonnoient un plus long terme à votre captivité, croyez que je ne m'embarrasserois pas de leurs menaces ; mais après les avoir redoutés si long-tems, on ne doit pas les braver en précipitant votre liberté de huit jours, car il ne faut pas d'avantage pour que vos quinze ans soient accomplis : je vous promets de ne point célébrer mes noces en votre absence, vous partagerez ma joie. Spinalba le remercia & lui témoigna sa reconnoissance avec sa modestie & sa simplicité ordinaires.

La duchesse qui s'habilloit pendant ce tems-là, écoutoit avec émotion l'entretien de Safar & de Léonide ; mais lorsqu'elle les vit résolus à partir elle fut très-soulagée, persuadée que ses tromperies ne seroient pas sitôt découvertes & que Léonide auroit le tems de s'échapper des mains de son ravisseur.

Safar envoya sur le champ un de ses écuyers à Noriga, pour faire préparer une pompeuse entrée à Léonide, & pour ordonner aux principaux seigneurs de sa cour de venir au-devant d'elle avec leurs plus belles armes. Quelques momens après, il prit Caloandre par la main & lui dit : Madame, il y a

plusieurs choses dans ce château qui ne sont pas indignes de votre curiosité, je suis persuadé qu'elles vous amuseront à voir; & pendant que vous aurez la complaisance de les examiner, on aura plus de tems pour exécuter les ordres que j'ai envoyés à Noriga.

Spinalba, la duchesse & Caloandre suivirent Safar. Il les fit entrer d'abord dans une grande & superbe place environnée de plusieurs bâtimens d'une architecture admirable, & d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre. Au milieu de cette place s'étendoit un vaste bassin rempli d'eau vive. Au centre du bassin étoit une pyramide plus superbe que toutes celles qui ont immortalisé l'orgueil des Pharaons sur les bords du Nil. Elle étoit de bronze, d'une hauteur prodigieuse & d'un travail admirable; la pointe étoit surmontée d'un globe d'or d'où l'on voyoit l'eau s'élancer avec impétuosité jusqu'aux nues, & former ensuite dans sa chûte la plus belle nappe du monde.

Lorsqu'on eut suffisamment examiné ces beautés, on monta dans les galeries où les yeux trouvèrent long-tems de quoi s'amuser. Ensuite on passa dans une salle immense, remplie d'armes de toutes les espèces, c'étoit un spectacle charmant pour Caloandre. Il apperçut une armure blanche & noire dont la singularité fixa son attention.

Il remarqua que ces armes n'étoient pas de fer, ainſi le chevalier de Cupidon jugea d'abord qu'elles n'avoient été faites que pour la parure ; cependant il prit la cuiraſſe pour en examiner le travail, & la trouvant d'une légèreté ſurprenante, il demanda au Turcoman de quelle matière elle étoit, & à quel uſage on l'avoit deſtinée. Je crois, madame, lui répondit Safar, que ces armes ſurpaſſent en bonté & en légèreté toutes celles que l'on a jamais faites & que l'on fera jamais ; car c'eſt un aſſemblage d'os de poiſſon très-durs, & ſi parfaitement liés qu'il n'y a point de coups de lance ni d'épée qui puiſſent les endommager ; le brave Mérodac mon aïeul les apporta de la Chine, l'empereur de ce vaſte climat lui en avoit fait préſent comme d'une choſe unique dans ſon eſpece.

Mon aïeul, continua Safar, étant d'une taille proportionnée à la grandeur de ces armes, s'en eſt toujours ſervi, & depuis ſa mort on les a gardées dans cet arſenal, parce qu'elles n'ont pu convenir ni à mon père ni à moi ; & quoiqu'il y ait dans mes états des armuriers excellens, aucun d'eux n'a oſé entreprendre de les ajuſter à ma taille, dans la crainte de les gâter ; j'ai donc mieux aimé les conſerver telles qu'elles étoient pour quelqu'un de mes ſucceſſeurs ; mais comme il me ſemble que vous

avez quelque envie de les avoir, & qu'elles pourront vous convenir, je vous prie, madame, de les accepter; pour-lors le ciel aura réuni les meilleures armes du monde & l'objet le plus parfait de la terre.

Cette offre fit grand plaisir à Caloandre; il passa dans un cabinet voisin où il essaya les armes, & peu s'en fallut qu'elles ne parussent faites pour lui, on jugeoit même que dans quelques années elles lui seroient parfaitement justes. Seigneur, dit-il à Safar, si vous me le permettez je ne les quitterai qu'à Noriga, & je n'en porterai jamais d'autres; car, indépendamment de leur bonté, elles me feront toujours très-chères puisque je les tiens de vous.

Le malheureux Safar, trompé par la duchesse & par l'aveuglement de sa passion, ne prévoyoit point le précipice où ces armes devoient le faire tomber; leurs forces jointes à celles de leur nouveau maître ne pouvoient manquer de le rendre formidable. Safar fut touché de voir qu'elles plaisoient à Léonide, & voulant l'unir il en choisit d'autres pour lui-même; elles étoient d'un acier si poli, qu'elles ressembloient à un miroir de cristal. Ils choisirent chacun une lance des plus fortes, & sortirent peu de temps après de l'arsenal & du château. Spinalba ne put quitter la fausse Léonide sans verser des

larmes. Ma chère amie, lui dit-elle en la ſerrant dans ſes bras, je ſens que votre départ m'arrache le cœur, votre abſence m'annonce quelque grand malheur; que le ciel le faſſe tomber ſur moi ſeule, je ſuis prête à tout ſouffrir, ſi vous ne m'oubliez jamais.

Lorſque Caloandre eut répondu aux témoignages de tendreſſe que Spinalba lui donnoit, il courut joindre Safar qui avoit pris les devans; ils entrèrent enſemble dans de vaſtes écuries qui décoroient les dehors du château.

Caloandre examinoit les chevaux avec attention pour choiſir le meilleur; le Turcoman s'en apperçut & lui dit: Belle princeſſe, puiſque vous avez déja de ſi bonnes armes, nous ne partirons point ſans avoir trouvé un cheval qui puiſſe leur être comparé. Vous voyez ce grand & fort cheval noir moucheté de marques blanches en forme de fleches? La nature n'en produiſit jamais aucun qui puiſſe l'égaler ni en légèreté ni en courage, & il n'y a point de bataillons ſi ſerrés dans leſquels il ne pénètre dès le premier choc. Au ſurplus, il paroît doué d'intelligence; il eſt ſi ſouple à la main, qu'on croit qu'il prévient la volonté de ſon maître: en un mot, je crois, madame, que vous n'en ſauriez [illegible]

trouver un qui vous convienne auſſi parfaitement.

Safar donna ordre auſſi-tôt que l'on ſellât Furio pour Léonide, c'étoit le nom qu'on avoit donné à cet excellent cheval, pour exprimer la vigueur & la noble intrépidité qu'il montroit dans les combats.

Les deux chevaliers montèrent promptement à cheval, & prirent le chemin de Noriga, ſuivis ſeulement de deux écuyers. Safar regardoit ce jour comme le plus heureux de ſa vie; il ſe rappeloit ſans ceſſe les plaiſirs de la nuit précédente, nuit plus délicieuſe qu'aucune qu'il eût jamais paſſée, & il ſe flattoit qu'elle en précéderoit beaucoup d'autres ſemblables, puiſqu'il étoit auſſi perſuadé de ſon mariage avec Léonide, que de l'empire de Trébiſonde qui le rendoit un des plus grands princes de l'Aſie. Caloandre n'étoit pas moins charmé de recouvrer ſa liberté, dans le tems qu'il craignoit d'être expoſé aux horreurs de la priſon, & peut-être à de plus grands malheurs. Se voyant donc à cheval, & bien perſuadé qu'il ne mourroit pas ſans acquérir de la gloire, il ne redoutoit plus le Turcoman avec toute ſon armée, & ne s'occupoit qu'à trouver les moyens les plus doux pour ſe débarraſſer de lui.

Ils marchèrent près d'un quart-d'heure ſans que

la converſation fût fort animée ; mais enfin dans un ſentier qu'ils trouvèrent ſur leur gauche & qui tomboit dans le grand chemin, ils apperçurent deux chevaliers qui attirèrent leur attention. L'un avoit des armes bleues toutes ſimples, mais la riche taille & la diſpoſition de celui qui les portoit ſuppléeoit à ce défaut ; car il étoit ſi bien fait, que les chefs-d'œuvres de la peinture & de la ſculpture ne pouvoient l'égaler. L'autre étoit plus grand au moins d'un demi-pied, ſa force étoit proportionnée à ſa taille & ſon adreſſe à ſa force ; ſes armes étoient noires, ſa lance paroiſſoit d'une péſanteur prodigieuſe. Safar hauſſa la viſière de ſon caſque pour engager les deux nouveaux venus à ſe faire connoître.

On s'approcha, & le plus grand des deux inconnus n'eut pas plutôt enviſagé le Turcoman, qu'il lui cria d'une voix forte : C'eſt maintenant, ô raviſſeur de dames, que nous verrons ſi tu es digne de la princeſſe Léonide. Son nom glorieux t'a fait éviter la mort, mais ne te flatte point aujourd'hui du même bonheur ; quand tu ſerois au milieu de ton armée tu ne m'échapperois pas.

Il dit, & mettant ſa terrible épée à la main, il ſe jette avec fureur ſur le Turcoman ſans attendre aucune réponſe ; car au gré de ſa vivacité, l'uſage

de sa lance tiroit trop en longueur en cette occasion. Safar baisse promptement la visière de son casque, & s'oppose aux entreprises de son ennemi, en lui criant : La volonté de Léonide suffit pour me rendre digne d'elle ; ton opinion m'importe fort peu, viens recevoir la mort pour prix de ton aveugle témérité.

Il vouloit continuer, mais un coup lui coupa la parole en emportant une partie de son bouclier, & pour-lors ils commencèrent un combat terrible ; le chevalier noir frappoit de telle sorte & si souvent sur Safar, que chacun de ses coups paroissoit un tonnerre.

Pendant ce tems Caloandre étoit agité de diverses pensées ; les paroles du chevalier inconnu lui sembloient trop fières, soit qu'elles fussent un effet d'amour pour Léonide ou de mépris pour son ennemi ; & quoiqu'il n'aimât pas le Turcoman, il crut devoir en prendre le parti, voyant qu'on le maltraitoit si fort en sa présence ; ainsi s'adressant au chevalier aux armes bleues : Demeurerons-nous, lui dit-il, spectateurs oisifs de la valeur des autres ? Ce discours réveilla le chevalier bleu qui s'occupoit à considérer la bonne mine de Caloandre & la bizarrerie de ses armes : Je vois bien, répondit-il,

que votre générosité vous engage à secourir Safar dont vous voyez que la vie est en grand danger ; mais quittez un projet si déraisonnable ; car, indépendamment de ce que je ne le souffrirois pas, ce seroit un foible secours pour le Turcoman que celui de dix chevaliers tels que vous ; il est vrai que vous paroissez avoir du courage, cependant je ne crois pas que vous puissiez tenir long-tems devant mon compagnon. Au reste, puisque vous desirez que nous ne demeurions point inutiles, je suis prêt à vous satisfaire & à vous montrer qu'il ne vous sera pas si aisé de vous débarrasser de moi.

Chevalier, reprit Caloandre, vous connoîtrez à l'instant le tort que j'aurois fait à votre compagnon si j'avois secouru le mien. Aussi-tôt il tourna son cheval & lui fit prendre du champ. Le chevalier aux armes bleues fit la même chose, & sans autre signal ils partirent & se frappèrent en même tems sur leurs écus. Celui de l'étranger fut percé de part en part, mais celui de Caloandre demeura dans son entier malgré la force du coup qu'il reçut ; les lances volèrent en éclats, & ne laissèrent dans les mains des deux chevaliers que des tronçons inutiles.

Déja les épées brillent, déja les coups partent d'un & d'autre côté avec une fureur égale, mais

avec un ſuccès très-différent. Les armes de l'étranger paroiſſent auſſi foibles que le verre contre les coups de Caloandre, & les armes de Caloandre paroiſſent auſſi impénétrables que le diamant contre les coups de l'étranger. Le brave inconnu frémiſſoit de colère, & s'étonnoit également de la force de ſon ennemi, & de celle de ſes armes qu'il croyoit qu'un enfant auroit pu percer ſans peine, & qu'il n'eût jamais imaginé pouvoir réſiſter à ſes coups, accoutumés à fendre l'acier le plus dur.

Cet infortuné avoit déja reçu pluſieurs bleſſures, & ſon ſang couloit à gros bouillons ; Caloandre en fut touché, d'autant plus qu'il s'imagina que ces deux étrangers pouvoient être amis de l'impératrice de Trébiſonde & de Léonide, puiſqu'ils étoient ennemis de Safar. Cette idée l'obligea inſenſiblement à modérer la force de ſes coups ; l'inconnu s'en apperçut & redoubla les ſiens, parce qu'il prit pour une injure des ménagemens qu'il n'attribuoit qu'à un ſentiment de compaſſion.

Le combat des deux autres n'étoit pas moins inégal ; Safar étoit brave & bien armé, il ſe maintint quelque tems contre ſon terrible adverſaire, mais enfin il fut obligé de céder aux forces d'un ennemi qui auroit triomphé de l'ouvrage de Vulcain

même. Percé de plusieurs coups & baigné dans les flots de son sang, l'infortuné Safar étoit près de rendre l'ame, lorsqu'on vit paroître une troupe de gens de guerre qui s'approchoient au petit pas. Un des écuyers du Turcoman, qui pleuroit déja la mort de son maître, reconnoissant les chevaliers auxquels il avoit ordonné de venir au-devant de Léonide, courut promptement leur apprendre l'état où leur prince étoit réduit; aussi-tôt, à bride abattue & la lance en arrêt ils vinrent fondre sur les deux étrangers. Il y en eut environ trente qui attaquèrent le chevalier aux armes noires. Il jetta sur eux un regard mépriſant, & prit sa pésante lance des mains d'un de ses écuyers; toutes celles dont il fut frappé se brisèrent sur lui & ne l'ébranlèrent point. Après ce premier choc, il s'élança fièrement au milieu de la mêlée, & fit connoître à ses ennemis que leur grand nombre ne l'étonnoit pas.

Le chevalier aux armes bleues ne put réſiſter à tous les coups qu'il reçut en même tems; mais il se releva aussi-tôt, & quoique ses forces fussent diminuées, il ne laissa pas de se mettre en défense avec autant de courage que s'il n'eût point été affoibli. On tira Safar de la mêlée, on banda ses bleſsures à la hâte, & on le porta presque mort au palais des plaisirs, comme au lieu le plus proche &

le plus convenable. Caloandre qui s'étoit retiré un peu à l'écart pour laiſſer reſpirer ſon vaillant ennemi, faiſoit pluſieurs réflexions. Il trouvoit que la fortune lui préſentoit une occaſion favorable de ſe tirer ſans péril des mains du Turcoman; mais regardant avec quelle valeur & avec combien de danger ces deux braves étrangers réſiſtoient à un ſi grand nombre, il étoit infiniment combattu. Car, s'il conſidéroit que le chevalier noir pouvoit être ſon rival, le dépit l'empêchoit de le ſecourir; s'il le voyoit à chaque coup tremper ſa redoutable épée dans le ſang de quelque ennemi, l'envie venoit à l'inſtant augmenter ſa colère. D'un autre côté, quand il regardoit le chevalier bleu, il ſe ſentoit pénétré de la plus tendre compaſſion & de l'eſtime la plus parfaite; chaque inſtant redoubloit en lui le regret de laiſſer périr un homme d'un ſi grand mérite, & d'imaginer qu'il ne périſſoit peut-être que parce qu'il l'avoit bleſſé lui-même. Ces raiſons lui perſuadèrent qu'il étoit obligé de le ſecourir, & qu'il devoit châtier ceux qui avoient interrompu ſon combat par le plus lâche & le plus infâme des procédés.

Pendant qu'il étoit dans cette incertitude, il vit paſſer auprès de lui un écuyer tout hors d'haleine, qui prenoit un cheval par la bride dans le nombre de ceux dont les maîtres avoient péri. Caloandre

ne

ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il le reconnut avec une extrême joie, il haussa sa visière, en s'écriant: O mon cher Durillo? que fais-tu ici? Es-tu avec ces deux braves chevaliers qui se défendent si courageusement, ou bien avec ceux qui les ont attaqués avec tant de lâcheté?

Quoi, seigneur! répondit Durillo en reconnoissant son bienfaiteur & son maître; quoi! vous êtes ici! Comment avez-vous pu rougir vos mains du sang de votre Léonide? & comment pouvez-vous la voir périr, pendant qu'elle ne songe qu'à vous délivrer des mains du Turcoman? La voyez-vous à pied, ne pouvant plus se défendre, & touchant à sa dernière heure si vous différez un moment de la secourir.

Cette nouvelle si peu attendue glaça tous les sens de Caloandre; il en seroit mort de douleur, si l'espérance de pouvoir donner du secours à sa maîtresse ne l'eût ranimé. Suis-moi, Durillo, dit-il, avec ce cheval. En même tems il piqua le sien si vivement, qu'il le porta, avec un bruit que jamais cheval n'avoit fait, au lieu où Léonide environnée de quinze chevaliers, après s'être fait un noble rempart de morts & de mourans pour n'être pas attaquée par derrière, disputoit encore une vie, qui

par la longue fatigue, les grandes bleſſures & la perte de ſon ſang, étoit au moment de lui échapper.

En trois coups, cet amant furieux jetta trois ennemis par terre, pluſieurs autres eurent bientôt la même deſtinée; jamais carnage ne fut plus ſoudain ni plus affreux. Léonide reconnut ſon généreux adverſaire avec autant d'étonnement que de joie. Durillo vint lui préſenter un cheval, avec d'autant plus de facilité que Caloandre, plus prompt que l'éclair, plus terrible que la foudre, couroit autour de ſa princeſſe pour écarter d'auprès d'elle tous ceux qui la pouvoient inquiéter. Il portoit de tous côtés des coups ſi redoutables, que les téméraires qui ne les fuyoient pas ne pouvoient éviter la mort. Madame, s'écria Durillo, reprenez courage, la fleur des chevaliers prend votre défenſe, le chevalier de Cupidon eſt avec vous.

Il n'en fallut pas davantage pour ranimer Léonide, elle rentre dans la mêlée, elle donne de nouvelles preuves de ſa valeur; le maſſacre devient ſi grand, qu'il ne reſte plus devant ce couple réuni que cinq hommes à cheval, qui tournent le dos & vont ſe joindre à leurs autres compagnons dont le chevalier noir étoit environné de toutes parts. C'étoit l'orgueilleux Brandilon; il avoit fait de ſon côté

des prodiges, cependant ſes forces s'épuiſoient contre des attaques ſi multipliées, & le dépit ſeul de les ſentir diminuer le ſoutenoit encore. Mais enfin il auroit ſuccombé, ſans le ſecours de Caloandre qui acheva d'exterminer & de diſſiper le reſte des ennemis, avec autant de facilité qu'il auroit fait une troupe d'enfans. Les plus courageux & les plus opiniâtres mordirent la pouſſière, & les autres plus foibles, mais plus prudens, prirent la fuite. Les trois vainqueurs ne jugèrent pas à-propos de les pourſuivre, car ils étoient las & bleſſés, excepté Caloandre que la bonté de ſes armes avoit garanti, & qui n'étoit pas plus fatigué que s'il n'eût point combattu.

Léonide n'ayant plus la force de ſe tenir à cheval, ſe laiſſa couler à terre & tomba en foibleſſe. Un ſpectacle ſi triſte pénétra Caloandre juſqu'au fond du cœur; il ſe trouble, il ſe précipite aux pieds de la princeſſe, & s'écrie d'une voix entrecoupée de ſanglots: O qu'il eût mieux valu que je fuſſe mort mille fois avant que de recouvrer ma liberté à ce prix! Adorable Léonide, que n'ai-je reçu toutes vos bleſſures! Dieux cruels! ajouta-t-il, avez-vous pu permettre que ma main exerçât ſa barbare fureur ſur votre plus parfait ouvrage! Ai-je mérité de commettre un ſi grand crime?

Son extrême douleur l'empêcha de continuer ; il prit la main de Léonide, il la baisa tendrement & l'arrosa de ses larmes. Enfin, faisant un effort sur lui-même, & s'adressant à Durillo : Cher ami, lui dit-il, tu m'as déja montré dans des occasions périlleuses combien ton baume est salutaire, n'épargne rien pour guérir cette charmante princesse, & sois assuré que ma vie dépend de la sienne.

Ces dernières paroles furent entendues de Léonide, elle ouvrit les yeux, & jettant sur son libérateur un regard plein de tendresse : Vous ne me connoissiez pas, lui dit-elle, quand vous m'avez blessée, c'est un caprice du sort ; mais une gloire dont vous n'êtes redevable qu'à vous-même, c'est de m'avoir si généreusement conservé la vie, pendant que je ne cherchois qu'à terminer la vôtre. Durillo l'interrompit en lui disant qu'il falloit panser ses blessures sans aucun délai, & qu'il espéroit qu'elle seroit bientôt en état de continuer sa route.

Pendant que Durillo désarmoit la princesse, Caloandre s'éloigna par modestie, il alla joindre Brandilon qui se reposoit sous un arbre. Leur entretien ne fut qu'un tissu de politesses mutuelles mais peu sincères de part & d'autre. Brandilon étoit surpris de voir qu'un chevalier si aimable eût tant de force

& de valeur. L'envie qu'il en conçut étoit jointe à un ſentiment de haîne qui ne demandoit qu'à éclater aux dépens de ce jeune héros. Des mouvemens de haîne auſſi violens, mais plus juſtes, piquoient le cœur de Caloandre. Il n'ignoroit pas que Brandilon étoit venu au ſecours de Tigrinde pour venger la mort d'Orgolion ſon père ſur Poliarte; & regardant ſon air redoutable, ſa taille robuſte & le carnage qu'il avoit fait d'un ſi grand nombre de chevaliers que l'on voyoit étendus ſur le champ de bataille, il jugeoit de ce que pouvoit faire un tel ennemi s'il abordoit à Conſtantinople à la tête d'une nombreuſe armée. Quelques idées de jalouſie troubloient encore ſon cœur; il avoit entendu dire lorſqu'il étoit à Trébiſonde, que Brandilon avoit des prétentions ſur Léonide, & par-conſéquent il enviſoit le bonheur qu'il avoit eu de voyager ſeul avec elle, & ne pouvoit imaginer pourquoi ils étoient enſemble; il ſoupçonnoit que cette vaillante fille étoit peut-être devenue amoureuſe d'un homme auſſi brave. Il n'en fallut pas davantage pour allumer en lui une haîne mortelle contre Brandilon.

Tels étoient les ſentimens du prince Grec & du Tartare, mais l'un & l'autre eurent l'adreſſe de les diſſimuler. Durillo après avoir panſé Léonide s'approcha d'eux pour rendre le même ſervice à Bran-

dilon, & Caloandre retourna dans l'endroit où cette belle perſonne étoit aſſiſe appuyée contre un arbre; ſon viſage lui parut encore languiſſant, mais un peu plus animé que lorſqu'il s'étoit éloigné d'elle. N'ayez aucune inquiétude, madame, lui dit-il; lorſque le baume de Durillo eſt appliqué à-propos, comme il l'a été ſur vos bleſſures, ſon ſuccès eſt infaillible. Léonide lui répondit avec un ſourire obligeant: Je ne doute pas que ce remede ne réuſſiſſe, car j'étois prête à mourir, & je ſens déja ma force revenue: j'eſtime le baume de Durillo, mais encore plus la force de votre bras, ſans elle j'étois perdue; tout me vient de vous & c'eſt à vous que je dois la vie.

Leur converſation & leurs politeſſes réciproques durèrent aſſez long-tems. Léonide raconta au prince tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation au château de Chryſante. Brandilon vint les joindre, On mit la princeſſe ſur un cheval qui avoit le pas extrêmement doux, enſuite on quitta le grand chemin dans la crainte d'être pourſuivi par les gens de Safar. La nuit ſuivante, ces trois illuſtres voyageurs couchèrent dans un hameau, & le lendemain ils arrivèrent à une grande ville hors de la dépendance du Turcoman. Ils y trouvèrent toutes les commodités dont ils avoient beſoin; cependant Caloandre

& Léonide ne purent y goûter les douceurs du ſommeil, l'amour qui s'étoit emparé de leurs cœurs, & qui croiſſoit de moment en moment, ne leur permettoit pas de s'abandonner au repos.

Pendant le voyage, qui fut aſſez long, la ſanté de Léonide ſe rétablit entièrement. Un jour que Brandilon étoit demeuré derrière, & qu'elle ſe trouvoit ſeule avec Caloandre dans une vallée délicieuſe qu'il ſembloit que la nature eût pris ſoin d'orner pour en faire l'aſyle du tendre amour, cette princeſſe demanda au chevalier comment il s'étoit conduit avec Safar. La queſtion étoit délicate. Caloandre ſe troubla, mais il ſe remit bientôt & contenta la curioſité de Léonide, ſans lui parler du danger auquel il s'étoit expoſé en ſouffrant les careſſes de Spinalba; il cacha auſſi les particularités qui s'étoient paſſées entre la ducheſſe & le Turcoman : ainſi Léonide ne trouva dans le récit de ſon chevalier aucun ſujet de plainte ni de colère. Caloandre jugea, malgré ſon averſion naturelle pour la diſſimulation, que la prudence en exigeoit dans cette conjoncture : en amour, l'adreſſe n'eſt pas un crime lorſqu'elle n'a pour but que la tranquillité de l'objet qu'on aime.

Bientôt la converſation changea d'objet. Le prin-

exprima ſi vivement ſa tendreſſe, que tout ſon feu paſſa dans le cœur de Léonide. L'inſtant étoit venu où cette fière beauté devoit avouer ſa défaite. Vous triomphez, dit-elle à ſon vainqueur, vous m'avez déja ſurmontée les armes à la main, faudra-t-il qu'une princeſſe de mon rang & de mon humeur vous cede en tout?... M'en préſerve le ciel! J'emploierai mes ſoins à l'emporter ſur vous dans la façon d'aimer, c'eſt le ſeul avantage que votre mérite me laiſſe eſpérer. Mais apprenez-moi qui vous êtes, il eſt juſte que je connoiſſe l'objet d'un amour ſi tendre, & que je ſache à qui j'unis ma deſtinée.

Il parut à Léonide que cette demande troubloit un peu le chevalier, de ſorte que prenant promptement la parole: Parlez ſans crainte, continua-t-elle, je vous déclare que je me contenterai de la vérité, telle qu'elle puiſſe être. Quoi, madame! lui répondit-il, vous voulez me céder en tout, excepté en amour? Ah! mon cœur ne peut ſoutenir une ſi grande félicité; ce n'eſt qu'en cela que je puis vous ſurpaſſer moi-même: daignez ſeulement approuver ma paſſion, & je ſerai trop heureux. Au reſte, je vous conjure de ne point me demander qui je ſuis, j'aurai l'honneur de ſatisfaire votre curioſité dans quelque temps; maintenant il eſt néceſ-

faire que je garde le silence, & vous en conviendrez quand je pourrai vous en instruire : je puis seulement vous assurer que je suis né prince, & que je vous cede en tout excepté en noblesse & en étendue d'états : si vous joignez vos bontés à ces dons du ciel, je n'envierai le sort d'aucun monarque de l'univers ; mais je me regarderois comme le plus malheureux de tous les hommes si je vous étois indifférent.

L'entretien fut alors interrompu par Brandilon, qui se rapprochant des deux amans les obligea de changer de discours. Léonide étoit charmée de savoir que son chevalier étoit un grand prince, & Caloandre pouvoit à peine dissimuler sa joie en songeant à sa princesse dont il recevoit des assurances si flatteuses. Leur voyage ne fut traversé par aucune mauvaise aventure. Ils arrivèrent heureusement à Trébisonde, où l'impératrice Tigrinde, pour n'être pas accusée d'indifférence & pour appaiser le tumulte causé par l'enlèvement de la princesse sa fille, avoit publié que Safar n'avoit point enlevé Léonide, mais le fameux chevalier de Cupidon qui lui ressembloit parfaitement. Cependant, comme on doutoit d'une ressemblance aussi extraordinaire, les esprits étoient en suspens, d'autant plus que l'on ne voyoit paroître ni la véritable princesse ni la supposée.

Les trois voyageurs entrèrent dans le palais au moment que Tigrinde ayant fini son dîné étoit encore dans la grande salle, assise majestueusement sur son trône. Elle étoit fort affligée de l'absence de sa généreuse fille; elle avoit la tête appuyée sur sa main droite, un air de langueur répandu sur son visage annonçoit les chagrins dont son cœur étoit agité. Au murmure qui s'éleva lorsque ces trois chevaliers arrivèrent, elle leva les yeux & reconnut d'abord le redoutable Brandilon. Les deux autres n'avoient point levé la visière de leur casque, ainsi elle ne put savoir qui ils étoient. Soyez le bien-venu, s'écria-t-elle en s'adressant au premier; quel heureux sort vous ramene? quelles bonnes nouvelles apportez-vous de ma fausse Léonide? car je n'en attends plus de la véritable, ajouta-t-elle en soupirant; l'une m'a été enlevée par Safar, & la mort ou quelque étrange aventure m'a ravi l'autre. Elle ne put retenir ses larmes en prononçant ces dernières paroles.

A l'instant même la princesse & Caloandre levèrent la visière de leur casque & tombèrent aux genoux de l'impératrice. Peu s'en fallut que l'excès de sa joie ne lui devînt fatal; elle se jetta au cou de l'une & de l'autre, & leur dit en les serrant tendrement: O jour doublement heureux, qui me

rend deux filles au lieu d'une ! Laquelle de vous deux eſt véritablement la mienne ? je ne ſaurois la diſtinguer ; mais pour ne me pas tromper, je vous prendrai toutes deux, & vous me ſerez également chères. Caleandre prit alors la main de Tigrinde, & l'ayant baiſée il lui répondit : Je ne reſſemble à votre admirable fille que par le reſpect que j'ai pour vous, Madame ; c'eſt en ce point ſeul qu'on peut me comparer à un objet ſi merveilleux. Vous pouvez, madame, reprit Léonide, l'aimer comme votre fils, perſuadée que ſa valeur ſeule vous a conſervé votre fille. L'impératrice les ayant fait relever, dit au chevalier de Cupidon : Vous ajoutez encore des obligations à celle que je vous ai déja, & votre exceſſive valeur m'aſſure que ce ne ſeront pas les dernières, j'eſpère qu'elle me vengera du perfide Poliarte.

Ne craignez rien, madame, interrompit Brandilon, j'aurai ſoin d'aſſurer votre vengeance ; moi ſeul avec Léonide & ce chevalier, je m'engage à prendre Poliarte au milieu de ſes troupes, à l'amener chargé de fers aux pieds de votre trône, & à détruire le fort de façon que la poſtérité ne ſaura pas même où Conſtantinople étoit ſituée.

Il ne fut pas poſſible au prince grec de cacher

l'indignation que ce discours orgueilleux excitoit dans son ame. Il se tourna vers le Tartare, & lui dit avec un sourire amer : Poliarte trouvera sans doute en vous un dangereux ennemi, mais je crois que vous pourriez en parler avec moins de mépris; il ne se laisse pas vaincre avec tant de facilité, vous le savez vous-même, puisque sa valeur vous a privé d'un père, & d'un père qui, selon ce que j'ai entendu dire, étoit le plus formidable des chevaliers de son tems : cet empire en fut témoin, Trébisonde conserve encore la mémoire des exploits de Poliarte. Au surplus, il a deux fils qui savent briller dans les combats & qui peuvent tenir tête à quelques chevaliers que ce soit. S'ils défendent l'auteur de leurs jours, comme on doit le présumer, soyez persuadé que l'impératrice aura besoin de toute votre valeur & de celle l'invincible Léonide; croyez encore que les nombreuses armées que l'on assemble ici ne seront pas de trop.

Brandilon piqué à son tour de la réponse de Caloandre, se préparoit à la répartie; mais Tigrinde, pour prévenir les effets dangereux de leur animosité, interrompit leur conversation, en disant que le tems devoit prouver ce qu'ils avançoient, & que plus la valeur de Poliarte & de ses fils étoit grande, plus on auroit de gloire à les vaincre.

Pendant huit jours les fêtes & les réjouiſſances publiques éclatèrent dans Trébiſonde. Tout le monde célébroit le retour de l'infante & des deux chevaliers qui l'avoient accompagnée. L'impératrice donnoit tous ſes ſoins & toute ſon attention aux préparatifs de la guerre ; l'élite de ſes ſujets étoit déja ſous les armes, les ſecours qu'elle attendoit de pluſieurs princes étrangers étoient arrivés ; les ſeules troupes du Turcoman n'avoient pas joint, mais on jugea qu'il étoit inutile de l'attendre, & qu'il ſeroit honteux de le recevoir après ce qui s'étoit paſſé. Tigrinde nomma le roi de Ruſſie pour général de ſon armée. Il étoit ſon parent, & quoiqu'il fût d'un âge avancé il étoit infatigable dans les travaux de la guerre, & d'une prudence conſommée dans le conſeil.

*Fin du troiſième Livre.*

# LIVRE QUATRIÈME.

CEPENDANT Safar étoit dans le château des plaisirs; ses blessures causoient d'autant plus de tristesse à Spinalba, qu'elle regrettoit en même tems & son frère & son amie; mais elle ne paroissoit occupée que de ce prince qu'il falloit promptement secourir. Il fut sans connoissance pendant deux jours, mais le troisième il revint à lui, & son premier soin fut de demander des nouvelles de sa chere Léonide. On fut obligé de lui avouer la vérité; il en fut si affligé qu'il en perdit encore le sentiment. Mais il n'eut pas plutôt rappelé ses esprits, qu'il s'écria avec fureur: Se peut-il que Léonide ait pris la fuite, & que l'ingrate ait tourné ses armes contre mes sujets! en un mot, qu'elle se soit jointe à mes ennemis! Quoi! lorsqu'enfin je croyois pouvoir compter sur elle, la perfide ne me donne que des marques de haine!..... Non, continua-t-il en soupirant, après un si grand malheur je ne désire que la mort. Ces idées d'amour & de dépit accabloient le malheureux Safar, & les peines de son cœur rendoient ses blessures plus dangereuses; aussi les médecins commençoient-ils à désespérer de sa guérison.

Spinalba s'entretenant un jour avec Chryſante, lui dit : Mais pourquoi mon frère eſt-il ſi affligé de la fuite de Léonide ? Car enfin, ajouta-t-elle, ſuivant ce que je vous ai quelquefois entendu dire, ceux qui ſe reſſemblent ne peuvent être maris & femmes, & je vous aſſure que Léonide reſſemble à mon frère ; elle & lui n'ont point de gorge comme nous, je m'en ſuis apperçue en voyant viſiter ſes bleſſures. Sur quoi fonde-t-il donc ſon eſpérance & l'envie qu'il a de l'épouſer ? Elle me conviendroit mieux qu'à lui.

Chryſante regarda d'abord les diſcours de Spinalba comme une ſuite de ſa ſimplicité naturelle ; mais après y avoir réfléchi & lui avoir fait quelques queſtions, elle commença à ſoupçonner la vérité. Elle raſſembla pluſieurs faits, & demeura perſuadée que la princeſſe n'avoit rien perdu de ſon innocence en paſſant les nuits avec Léonide ; cependant, voyant que les regards ou quelqu'autre moyen l'avoient éclairée, elle ſe rappela ce qui lui étoit arrivé dans ſon duché avec le chevalier de Cupidon, & elle s'imagina que le chevalier de la Lune pourroit bien l'avoir trompée ; & dès-lors elle ne douta plus que ce ne fuſſent deux perſonnes différentes.

L'extrême modeſtie avec laquelle Léonide s'étoit

comportée durant tout son séjour au château des plaisirs, lui vint aussi dans l'esprit, & elle se souvint aussi-tôt qu'aucune fille de la princesse ne pouvoit se vanter de lui avoir vu la gorge découverte.

Elle s'entretenoit encore avec Spinalba, quand on vint les chercher pour rendre visite à Safar dont la fureur redoubloit à chaque instant. Il leur parut hors d'état d'être consolé. Cependant Spinalba s'étant assise sur son lit, après avoir laissé quelque tems calmer sa douleur, lui dit: Est-il possible, mon cher frère, que vous soyez si sensible à la fuite de Léonide! Car enfin, quels plaisirs avez-vous perdus en la perdant? Son courage est au-dessus de notre sexe: ce n'est pas une femme foible comme Chrysante, comme mes filles & comme moi. C'est à moi de pleurer son éloignement; elle vous ressemble trop pour vous procurer quelque plaisir, & je suis trop différente d'elle pour ne la pas regretter.

Ce que vous êtes simple, ma sœur! lui répondit Safar; vous ignorez comment toutes ces choses-là se passent, & vous ne savez pas ce que c'est qu'un rival & qu'une femme, le soin que j'ai eu jusqu'ici de votre honneur m'engageoit à vous en faire un mystère. L'ingrate Léonide vous a fait des caresses

careſſes que l'amitié vous engage à regretter, mais elle m'emporte une félicité dont la perte me coûtera la vie. Elle pouvoit acquérir un grand royaume & un mari fidele, & recouvrer en même-tems ſa liberté, mais elle a mieux aimé l'obtenir par le ſacrifice de ſon honneur. Devois-je être aſſez aveugle pour la croire?.... Mais que dis-je! ce n'eſt point à ce qu'elle m'a dit, c'eſt à ſes procédés que j'ai ajouté foi. N'a-t-elle pas été une grande partie de la nuit ſoumiſe à mes vœux, abandonnée à mes deſirs? Pouvois-je prévoir après cela qu'elle me quitteroit? Pouvois-je jamais imaginer qu'elle ne prendroit les armes que pour la deſtruction de mes ſujets, & qu'elle me retuſeroit ſon ſecours?.... Mais quels ſont ces deux chevaliers qui lui ont été aſſez chers pour expoſer ſa vie & l'engager à commettre une ſemblable trahiſon? Eh quoi! le ciel le ſouffrira-t-il? Faut-il que je meure ſans être vengé?.... Ah! ma chère ſœur, ſi vous m'aimez; chargez-vous de ce ſoin, & pour me conſoler en recevant mes derniers ſoupirs, jurez-moi de ne pas laiſſer cette injure impunie.

L'état déraiſonnable où je vous vois, reprit Brinalba, me perce le cœur; car enfin dans quel tems Léonide a-t-elle paſſé une nuit dans vos bras? Cette ingratte demeura dans les miens toute la nuit qui

précédu vos bleſſures. Où ſont donc ces careſſes que vous regrettez ſi vivement ?

Ce diſcours embarraſſa le Turcoman ; ſa ſœur pouvoit ſe tromper ſur l'eſpece des plaiſirs, mais non-pas ſur les lieux & ſur les faits. En vérité, s'écria-t-il, je ſuis dans mon bon-ſens, & mon eſprit eſt auſſi ſain que mon cœur eſt affligé. Je vous aſſure que la nuit que j'ai paſſée dans ce château (où je ne ſéjournai pas ſans deſſein), j'entrai doucement dans votre chambre pendant votre premier ſommeil, je m'approchai du lit de Léonide, je me plaçai auprès d'elle, j'en fus reçu très-favorablement & je me retirai ſatisfait.

Croyez-moi, ſeigneur, reprit Spinalba, vous n'avez point paſſé la nuit avec la princeſſe de Trébiſonde, c'eſt avec Chryſante ; elle vint cette même nuit coucher dans le lit de Léonide, Léonide vint me trouver dans le mien, & je vous proteſte qu'elle n'en ſortit pas.

Le Turcoman jetta pour lors ſur la ducheſſe un regard furieux qu'elle ne put ſoutenir ſans rougeur & ſans embarras. Dans l'inſtant il pénétra tous les artifices qu'elle avoit employés pour le tromper. Malheureuſe ! lui dit-il d'un ton menaçant, tu m'as

donc abuſé ? tu m'as donc fait accroire que Léonide ſe rendoit à mon amour, pendant que tu ne ſongeois qu'à ſatisfaire ta paſſion ?.... Mais quelles ténebres ont été aſſez épaiſſes pour me faire tomber dans une erreur ſi groſſière ?.... O Léonide ! ô miſérable Safar !..... Que ferai-je ? Quel parti dois-je prendre ? La belle ennemie que j'adore eſt cruellement offenſée, ſon pouvoir eſt grand, elle eſt libre, & je n'ai pas profité de l'occaſion que ſa captivité m'offroit ; par quel moyen puis-je jamais eſpérer d'en faire la conquête ?

La ducheſſe voyant les emportemens du Turcoman, le conjura les larmes aux yeux de lui pardonner, l'aſſurant qu'elle avoit été emportée par l'excès d'une paſſion auſſi forte & plus juſte que celle qu'il reſſentoit pour Léonide. Enſuite elle lui fit part de toutes les conjectures qui pouvoient perſuader que cette Léonide étoit un homme, & ſes ſoupçons furent confirmés par les aveux de l'innocente Spinalba.

L'étonnement & la confuſion de Safar ne ſe peuvent exprimer ; cependant il oſoit encore ſe flatter que ſa ſœur & la ducheſſe avoient imaginé tous ces faits pour hâter ſa guériſon en donnant quelque repos à ſon cœur. Après les avoir ren-

voyées l'une & l'autre il envoya chercher la nourrice de Spinalba, & lui donna ordre d'examiner sa sœur avec soin & de ne rien négliger pour savoir la vérité.

La nourrice se rendit à l'instant chez la princesse, & après un long examen elle fut convaincue que l'on n'en avoit point imposé au Turcoman, & que Léonide étoit certainement un homme déguisé; mais en poussant ses recherches aussi loin qu'elles pouvoient aller, elle trouva que la vertu de Spinalba n'avoit souffert aucune atteinte, & conclut qu'un chevalier qui n'avoit pas su profiter d'une aussi bonne fortune, n'étoit ou qu'une belle statue incapable de goûter les plaisirs de l'amour, ou qu'un miracle & un prodige de chasteté.

Le Turcoman ne douta point, sur le rapport de la nourrice, que Léonide ne fût un homme; & quoiqu'on lui dît que cet homme avoit respecté l'innocence de Spinalba, il pressentit que le public en concevroit une idée moins favorable. Occupé de cet événement, & ne comprenant pas pour quelle raison Tigrinde avoit déguisé si long-tems le sexe de son fils, il conclut enfin qu'elle avoit peut-être voulu mettre par-là les princes de l'Asie dans ses intérêts, & que l'espérance d'obtenir une si belle

princeſſe & un ſi grand empire lui donneroient de plus grands ſecours pour l'entrepriſe qu'elle méditoit.

Enſuite il conſidéra, en réfléchiſſant ſur ſa ſœur, qu'elle ne pouvoit trouver un meilleur parti que le prince de Trébiſonde, & il ſe flatta que Tigrinde conſentiroit à ce mariage. Affranchi de toute inquiétude amoureuſe, & charmé d'avoir trouvé un moyen qui mettoit la gloire de ſa ſœur à couvert, il commença bientôt à reprendre ſes forces, & trois jours après il fut en état d'écrire à l'impératrice. Il chargea de ſa lettre un homme de confiance, & lui recommanda de faire diligence. Enſuite il ſe rendit dans ſa capitale pour rendre ſon armée plus conſidérable, réſolu de porter la flamme & le fer dans l'empire de Trébiſonde, ou d'y mener des ſecours, ſuivant que la réponſe ſeroit favorable ou contraire aux eſpérances de Spinalba.

L'envoyé fit de très-grandes journées, & quand il fut arrivé à Trébiſonde on le conduiſit à l'impératrice, préciſément dans le tems qu'elle s'entretenoit avec Léonide & le chevalier de Cupidon ſur les projets de la guerre. Elle ouvrit la lettre & y trouva les paroles ſuivantes :

# A TIGRINDE,

## IMPÉRATRICE DE TRÉBISONDE,

*SAFAR, grand Soudan de la Turcomanie : salut.*

» Je ne puis comprendre, Tigrinde, pourquoi
» vous avez voulu jusqu'à ce jour déguiser le sexe
» de votre Léonide, & tromper tant de princes
» qui ont désiré de l'épouser. Je l'ai aimée, je l'ai
» enlevée, voilà le fruit de votre artifice; mais je
» n'ai rien attenté de contraire à son honneur &
» à sa grandeur. Je n'ai fait, croyant que c'étoit
» une fille, que la révérer, la servir & l'adorer,
» sans employer d'autres moyens pour la déter-
» miner à un mariage qui n'auroit point été dis-
» proportionné. Il m'a prouvé qu'il étoit homme,
» en abusant de la simplicité de ma sœur; il
» passoit les nuits entières avec elle, & ma gloire
» en étoit la victime. Oublions les injures réci-
» proques; faites que votre fils, en épousant Spi-
» nalbe, lui rende l'honneur qu'il lui a enlevé,
» & moi je vous demanderai pardon des offenses
» que vous prétendez avoir reçues. Notre an-
» cienne amitié, resserrée par les nœuds de cette
» alliance, me donnera plus d'occasions que ja-

» mais d'employer le desir que j'ai toujours eu de
» vous plaire ».

Pendant la lecture de cette lettre, que Tigrinde faisoit tout haut, le chevalier de Cupidon rougit mille fois, d'autant plus honteux de paroître criminel en la présence de sa maîtresse, qu'il n'avoit osé lui avouer que quelques baisers inocens qu'il avoit reçus de Spinalba; son trouble parloit contre lui. Léonide ne douta point qu'il ne fût coupable, elle jetta sur lui un regard qui le fit trembler.

Tigrinde se tournant alors vers le prince Grec, lui dit avec un sourire agréable: Vous avez châtié le ravisseur comme il le méritoit. Ah! madame, interrompit le chevalier de Cupidon, il n'est point de peine qui ne soit au-dessous du crime de Safar, puisqu'il a voulu enlever une si grande princesse; cependant j'avoue que j'ai tort de n'avoir pas désabusé l'innocence de Spinalba, qui n'avoit aucune part aux attentats de son frère; mais on doit me pardonner cette faute, je ne l'ai commise que dans la crainte de me découvrir à cette jeune princesse qui sans doute en auroit instruit son frère. Je sais que j'aurois pu détromper le Turcoman avant que d'être enfermé dans le château; mais je craignois d'allumer de nouveaux troubles dans Trébisonde,

& je croyois que pour le repos de cet empire je ne devois point faire connoître la fauſſe Léonide avant que la véritable parût. Mon cœur ne me reproche rien, continua-t-il en jettant ſur l'infante un regard timide, & je n'ai de torts que ceux que la néceſſité, la convenance & l'envie d'éviter de plus grands malheurs m'ont fait avoir.

Léonide ne fut point touchée des excuſes du prince; elle ſe tourna vers l'envoyé de Safar & le chargea de cette réponſe: Dites à votre maître que je lui pardonne les injures qu'il a cru me faire; toutes les fois qu'il voudra venir ici il ſera bien reçu, j'en ſerai charmée en mon particulier. Je l'invite ſur-tout à ſe trouver à la deſtruction de Conſtantinople, un homme ſi brave & une ſi belle armée nous ſeront d'un grand ſecours.

On congédia l'envoyé, & dès qu'il fut ſorti, Tigrinde dit à la princeſſe: Je ſens, comme vous, qu'il eſt de la généroſité de pardonner les injures, & je veux bien excuſer le téméraire Safar; mais je ne ſais s'il nous convient de le rappeler en ces lieux, & ſi même il n'eſt pas dangereux de le recevoir dans notre empire, ſur-tout avec une armée conſidérable qui pourroit peut-être lui donner d'autres deſſeins: qu'en penſez-vous chevalier de Cupidon?

Cet infortuné lui dit d'une voix tremblante & ſans oſer lever les yeux : Madame, la réponſe que votre invincible fille vient de faire au Turcoman eſt vraiment digne d'elle ; il eſt en effet digne de ſa généroſité de pardonner les injures, quelques grandes qu'elles puiſſent être, à quiconque en demande le pardon avec un repentir ſincère ; il me ſemble même que de rappeler Safar après l'offenſe qu'il vous a faite, & de le recevoir avec une puiſſante armée, c'eſt montrer que l'on eſtime ſon ſecours ſans redouter ſes entrepriſes. Il n'y aura point de témérité à ne le pas craindre, pendant que vous avez un ſi grand nombre de troupes à vos ordres & dans votre empire, la ſeule préſence de la princeſſe ſuffiroit pour vous raſſurer. Puiſque vous êtes tous deux de même avis, reprit l'impératrice, je me rends, & je répondrai en conſéquence à Safar.

Caloandre & Léonide ſe retirèrent enſuite dans leurs appartemens. Celui-ci étoit d'autant plus accablé qu'il ne pouvoit douter du courroux de la princeſſe qui ſe croyoit offenſée. Il ſe promenoit fort affligé, & paſſoit continuellement d'une chambre dans une autre ; tantôt il cherchoit quelques prétextes pour oſer paroître devant elle, tantôt il ſe diſoit à lui-même qu'il étoit perdu, qu'on ne

l'écouteroit point, & que Léonide étoit trop fière pour lui pardonner la plus légère apparence d'infidélité. Réduit au plus cruel déſeſpoir, il ſe laiſſa tomber dans un fauteuil où il demeura long-tems les yeux baignés de larmes, & pouſſant de profonds ſoupirs ſans prononcer une ſeule parole. Il étoit dans cet état lorſqu'un page lui apporta une lettre de Léonide, où ce malheureux amant trouva l'arrêt de ſa mort conçu en ces termes :

*Au plus perfide & au plus lâche de tous les hommes.*

» Je t'ai pris pour l'homme le plus parfait, » Safar t'a pris pour une femme ; nous nous trom- » pions également l'un & l'autre ; tu n'es que » l'aſſemblage des vices les plus énormes dont les » deux ſexes ſoient capables. Malheureux ſubor- » neur ! je me punirai de m'être livrée au goût » que j'avois pour toi ; je ne me regarderai jamais » dans aucun miroir pour oublier ta figure, je ne » te regarderai jamais non-plus pour m'oublier moi- » même. Vas, cours épouſer celle que tu as dés- » honorée ; elle & Safar t'attendent pour célébrer » les noces. Ah, perfide ! une néceſſité abſolue » t'obligeoit, diſois-tu, de me cacher ta naiſſance » pour quelque tems, & cette néceſſité n'étoit ſans » doute que l'envie d'aller encore ſéduire quelque

» autre princeſſe en te faiſant paſſer pour un grand
» prince ! Si tu l'es en effet, tu ne dois être qu'à
» Spinalba, & ſi tu ſors d'un ſang obſcur, comme
» je le penſe, tu ne pourras être ni à elle ni à
» moi..... A moi ! traître ! Ah ! j'aimerois mieux
» me livrer à la mort la plus cruelle..... Fuis, fuis
» de cet empire, & ne t'offre plus à mes yeux ; je
» te laiſſe la vie, je dédaigne de te l'ôter ».

On ne pourroit exprimer quelle fut la douleur de Caloandre quand il eut achevé de lire cette lettre ; il gémiſſoit, il répandoit un torrent de larmes, il ſe frappoit l'eſtomac avec fureur & s'abandonnoit à toutes les violences que le déſeſpoir peut exciter dans le cœur d'un amant. Enfin ne ſachant plus ce qu'il faiſoit, il ſauta ſur ſon épée pour s'arracher la vie ; mais une réflexion lui retint le bras : Allons, s'écria-t-il, allons chercher la mort ſous un autre ciel : obéiſſons à la princeſſe, elle veut que je ſorte de cet empire. Conſole-toi mon cœur, les maux que tu ſouffres ſont trop affreux pour que tu puiſſes les ſupporter long-tems, nous trouverons bientôt le terme fatal de nos diſgraces.

Plein de cette réſolution, il écrivit à Léonide, & donna ſa lettre à Forian, l'envoyer de cette princeſſe & le confident de leurs amours. Il lui recom-

manda de ne la préſenter à l'infante que le lendemain. Enſuite il ſe fit donner ſes armes d'os de poiſſon, & pour n'être pas reconnu, il les fit couvrir d'une veſte légère. Quelques inſtans après il ſortit du palais monté ſur Furio ſon beau cheval, & ſe trouva hors de la ville au coucher du ſoleil. Là s'étant arrêté, & regardant ſon écuyer qui l'avoit ſuivi à pied par ſon ordre : Retourne, Durillo, lui dit-il, je ne puis t'emmener avec moi; tes ſervices mériteroient une récompenſe brillante, ma mauvaiſe fortune ne me permet pas de te la donner telle que je la deſirerois, contente-toi du peu que j'ai à t'offrir, & ſois sûr que je t'aime. En lui diſant ces mots il lui fit préſent d'une bague d'un ſi grand prix qu'il n'y avoit qu'un roi des plus puiſſans qui pût en avoir fait l'acquiſition. Si Léonide, ajouta-t-il, te demande où je vais, dis-lui ſeulement, & tu lui diras la vérité, que je vais mourir. Le fidele écuyer fondoit en larmes, crioit qu'il vouloit ſuivre ſon maître, mais le prince pouſſa ſon cheval à toute bride, & ſe déroba dans un inſtant aux yeux de Durillo.

Durillo demeura ſi affligé qu'il fut aſſez long-tems ſans pouvoir faire autre choſe que ſe plaindre & pouſſer des ſoupirs ; mais voyant qu'il avoit perdu l'eſpérance de rejoindre ſon maître il retourna dans la ville.

Il rencontra Forian auprès du palais, & lui apprit le départ du chevalier de Cupidon. Forian de ſon côté montra au fidele Durillo la lettre que Caloandre lui avoit donnée pour Léonide. Ces deux bons écuyers travaillèrent à imaginer quelque moyen pour le faire revenir, mais ils convinrent que tout ce qu'ils feroient ſeroit inutile ſi Léonide ne le rappeloit pas elle-même; ainſi ils réſolurent d'attendre le lendemain pour voir l'effet que produiroit la lettre de cet amant infortuné. Ils l'auroient cependant rendue ſur le champ ſi la princeſſe ne s'étoit déja miſe au lit.

Elle paſſa toute la nuit ſans goûter aucun repos & dans la plus grande agitation; tantôt elle s'enflammoit de colère en conſidérant les fautes qu'elle attribuoit au chevalier, tantôt la tendreſſe & la pitie ſe faiſoient entendre au fond de ſon cœur, alors elle trouvoit des raiſons pour l'excuſer; & quand elle ſe rappeloit la terrible lettre qu'elle lui avoit écrite, elle ſe repentoit de la lui avoir envoyée, parce qu'elle craignoit également ou qu'il ne mépriſât ſes ordres, ou que trop timide & vraiment déſeſpéré il ne s'éloignât pour jamais de Trébiſonde.

Ces idées occupèrent Léonide pendant toute la nuit, & dès le point du jour elle vit arriver Forian,

mais ſi triſte qu'elle jugea bien qu'il lui apportoit de mauvaiſes nouvelles. Elle prit la lettre en tremblant, & ne ſe connoiſſant preſque plus elle-même elle l'ouvrit avec précipitation, & lut ces paroles :

» Si je croyois, belle Léonide, que vous euſſiez » la bonté de me faire périr, je paroîtrois devant » vous malgré votre défenſe ; mais je ſuis aſſuré » que vos généreuſes mains ne voudroient pas ré- » pandre un ſang que vous mépriſez. Je vous » obéis donc, & je me ſépare de vous pour aller » chercher la mort. Cependant je pourrois me laver » du crime dont on m'accuſe. J'atteſte le ciel que » réduit à ſouffrir les careſſes d'une innocente beau- » té, je n'ai ni attenté ſur ſa vertu ni manqué à » la fidélité que je vous devois. Spinalba a tou- » jours été perſuadée que j'étois de ſon ſexe, & » ſans doute elle eſt encore dans la même idée. » Cette épreuve rend ma fidélité ſans exemple, & » l'on me traite de perfide ! Sous quel aſtre fatal » ai-je reçu la lumière ! Un ſi grand malheur n'é- » toit fait que pour moi..... Mais que dis-je ? Ah ! » je dois reſpecter votre colère. Vous me croyez » coupable, vous me condamnez ; hé bien, ne par- » lons plus que de tourmens ; quand Léonide eſt » irritée, on ne peut préſenter aucune juſtifica-

» tion, & l'on ne doit point appeler d'une ſen-
» tence écrite de cette main, qui rendroit la mort
» agréable ſi elle la donnoit elle-même. Adieu
» charmante Léonide, adieu pour toujours; je vous
» adorerai tant que ma vie durera, mais elle finira
» bientôt ».

Ces dernières paroles percèrent le cœur de la princeſſe; elle fut ſi touchée de la douleur que ſa lettre avoit cauſée à ſon fidele amant, qu'elle ne put retenir ſes larmes. Cependant elle vit avec joie qu'elle ne pouvoit l'accuſer que de s'être expoſé, & prenant la réſolution de le rappeler elle demanda s'il étoit levé. Il eſt peut-être mort, madame, lui répondit Forian, car il partit hier au ſoir, dans un ſi grand déſeſpoir qu'il n'a pas même voulu que Durillo le ſuivît. Léonide dit à Forian, au milieu de ſon abattement, de ſon déſeſpoir & des reproches que ſa rigueur lui inſpiroit: Suis, je t'en conjure, les pas du chevalier de Cupidon, fais tes efforts pour le joindre, reviens avec lui dans ces lieux; ſuppoſé cependant que ſes excuſes ſoient véritables: car ſi tu vois en lui la moindre diſſimulation, il eſt aſſurément criminel, & dans ce cas j'aimerois mieux percer mille fois mon cœur que de ſouffrir la préſence d'un traître. Forian partit & la laiſſa dans une agitation mortelle.

Quand on fut à la cour que le chevalier de Cupidon s'étoit retiré sans prendre congé de l'impératrice, on ne douta point que la tromperie qu'il avoit faite Safar ne fût la cause de son départ. Cependant on trouvoit extraordinaire que son fidele Durillo ne l'eût pas suivi ; mais lorsqu'on apprit que cet écuyer ne connoissoit point son maître, on se persuada que le chevalier de Cupidon ne vouloit être connu de personne. Tigrinde fut très-affligée de cet événement, elle sentoit que ce chevalier lui auroit été d'un grand secours pour la guerre que l'on alloit entreprendre.

L'envoyé qui portoit la réponse de Tigrinde au Turcoman arriva bientôt dans les états de son maître, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Il lui répéta avec exactitude les propres paroles de Léonide, & se récria sur le prodige de ressemblance qu'il avoit vu entr'elle & le chevalier de Cupidon.

Ce récit troubla le Turcoman ; il fut affligé de voir que son honneur & celui de sa sœur ne pouvoient être rétablis par la voie qu'il avoit imaginée, & il frémit de colère, d'autant plus qu'il ne savoit quel étoit celui dont il devoit tirer vengeance. Mais il sentit aussitôt renaître dans son cœur l'amour

de

de la véritable Léonide ; il lui parut que s'il perdoit l'eſpérance de voir Spinalba belle-fille de Tigrinde, il pouvoit au moins ſe flatter d'en être un jour le gendre. Le pardon que la princeſſe de Trébiſonde lui avoit accordé, la prière qu'elle lui faiſoit de la ſervir dans la guerre de Conſtantinople, la promeſſe de recevoir ſon ſecours, tout cela réveilla plus que jamais le deſir ardent qu'il avoit de la revoir, & ne pouvant modérer ſon impatience il ordonna que ſes troupes ſe tinſſent prêtes à marcher dans trois jours.

Alors Chriſante ouvrit entièrement les yeux ; elle ſentit que le chevalier de Cupidon étoit le même qu'elle avoit retenu priſonnier dans ſon château, & que la reſſemblance qu'il avoit avec la princeſſe lui avoit donné les moyens de les tromper de toutes façons, elle & le Turcoman. Alors ſon ancienne paſſion ſe ralluma pour lui, & voyant qu'elle étoit haïe de Safar, odieuſe à Spinalba & déshonorée aux yeux de tout l'univers, elle penſoit à ce qu'elle pourroit devenir. La honte de ſa ſituation & l'amour qu'elle portoit au chevalier lui préſentoient ſucceſſivement des partis auſſi étranges que différens. Enfin, comme il arrive ſouvent, après avoir bien choiſi elle prit le plus mauvais ; elle fit faire ſecrétement un habit de page, & montant un

ſoir à cheval elle ſortit ſeule de Noriga & ſuivit le chemin de Trébiſonde, dans l'eſpérance d'y trouver l'objet de ſa tendreſſe.

Safar de ſon côté fit de ſi grandes journées, qu'il arriva bientôt à Trébiſonde. Tigrinde & la princeſſe le reçurent poliment; mais dans le fond de ſon cœur Léonide ne pouvoit le regarder ſans une horreur bien naturelle, puiſqu'elle lui imputoit le malheur qu'elle avoit d'être ſéparée du chevalier de Cupidon. Le Turcoman demanda pardon à la princeſſe auſſi bien qu'à l'impératrice en les abordant; il leur témoigna le chagrin qu'il avoit de tout ce qui s'étoit paſſé, & leur promit de réparer ſa faute par une ſoumiſſion aveugle & reſpectueuſe. Elles reçurent ſes excuſes, mais il étoit aiſé de voir qu'elles n'agiſſoient que par complaiſance. Il apprit avec chagrin la fuite du chevalier de Cupidon, & ne douta point que ſa naiſſance ne fût très-médiocre puiſqu'il refuſoit d'épouſer ſa ſœur. Il ne négligea rien pour ſavoir s'il n'étoit connu de perſonne; mais quand il ſut qu'il étoit même inconnu à ſon écuyer, en perdant l'eſpérance d'en être jamais inſtruit il perdit auſſi celle de ſe venger.

Le roi de Ruſſie que Tigrinde avoit nommé général de ſes Troupes, fit la revue de ſon armée quelque jours après l'arrivée du Turcoman. L'impératrice & l'infante ſe rendirent dans une grande

plaine où toute l'armée étoit en bataille. L'impératrice ſe plaça ſur un échafaud que l'on avoit dreſſé pour elle, & le roi de Ruſſie fit défiler toutes les troupes en ſa préſence.

On trouva que l'armée ſe montoit à cent cinquante mille hommes, commandés par différens princes, mais tous venus de leur plein gré au ſecours de Tigrinde, les uns touchés de la beauté de Léonide, les autres conduits par le deſir de la gloire, & d'autres enfin par celui de mériter l'empire de Trébiſonde.

On employa deux jours entiers pour l'embarquement des troupes, & quand il fut achevé Tigrinde & l'infante montèrent ſur une galère magnifique & convenable à leur rang. Elles laiſſèrent l'empire ſous les ordres du prince de Contarid, vieillard qui joignoit la prudence & la valeur à la plus ſcrupuleuſe fidélité. Toutes les trompettes de l'armée ſonnèrent auſſi-tôt que les princeſſes parurent, le vent étoit favorable & la flotte perdit bientôt de vue le port de Trébiſonde.

L'impératrice jettoit les yeux avec plaiſir ſur la nombreuſe armée qui étoit ſous ſes ordres, ſon cœur nageoit dans la joie en ſongeant qu'elle alloit ſe venger de Poliate; mais bientôt après, la tendreſſe

qu'elle avoit pour lui, & qui s'étoit réveillée depuis la mort de l'empereur ſon époux, reprenoit entièrement le deſſus. Elle ſe repréſentoit Poliarte à ſes pieds, alors une douce émotion s'emparoit de ſon ame & lui faiſoit ſentir qu'elle ne pourroit jamais le voir dans cet état ſans lui pardonner.

Léonide n'étoit pas moins agitée; Forian ne lui avoit rapporté aucunes nouvelles du chevalier de Cupidon; elle ſoupiroit, elle gémiſſoit ſans ceſſe, ſon amour réduit au déſeſpoir ne lui laiſſoit aucun repos. Souvent dans le calme de la nuit elle ſe réveilloit en appelant l'objet de ſa flamme; enſuite voyant que les vents emportoient ſes plaintes & ſes diſcours, elle s'abandonnoit aux pleurs, & l'aurore naiſſante la trouvoit plongée dans une douleur plus cruelle que la mort. Son chagrin n'étoit connu que de Forian, elle avoit ſoin de cacher l'état de ſon cœur aux yeux de toute l'armée, mais ſes inquiétudes n'en étoient que plus vives. Cette nombreuſe armée voyoit avec plaiſir qu'on approchoit des rivages de Conſtantinople, & chacun en particulier ſe faiſoit une idée flatteuſe des lauriers qu'on étoit ſur le point de moiſſonner dans la Grèce. Tigrinde & Léonide étoient les ſeules qui trouvaſſent les jours ennuyeux & les nuits encore plus triſtes.

*Fin du quatrième Livre.*

# LIVRE CINQUIEME.

CALOANDRE en ſortant de Trébiſonde erra toute la nuit au gré de ſon déſeſpoir & du haſard, ſans prendre le moindre repos. Mais enfin au point du jour ſon cheval s'arrêta de laſſitude dans une prairie entourée d'un bocage agréable. Alors ſon maître mit pied à terre & ſe coucha, la tête appuyée contre un arbre, pour s'occuper encore de ſa douleur. Il en étoit ſi pénétré, qu'oubliant de reprendre ſon chemin il étoit déjà midi lorſqu'il imagina que quelques-uns de ſes amis de Trébiſonde pourroient le ſuivre & le rencontrer. Pour les éviter il ſe leva promptement, & montant à cheval il regarda autour de lui pour choiſir le ſentier qui lui paroîtroit le moins battu. Il apperçut un petit village peu éloigné auquel il ſe rendit. Il y fit donner à ſes armes d'os de poiſſon une couleur de fer, ainſi l'on ne pouvoit deviner de quelle matière elles étoient, à moins de les examiner de fort près.

Il s'enfonça dans les bois, très-content de n'y pouvoir plus être connu par ſes armes. Il traverſa les montagnes & les vallées, réſolu d'aller finir ſes jours dans quelque pays ſi éloigné & ſi déſert que

l'on n'entendît jamais parler de lui. Un jour ſon cheval s'arrêta, comme il faiſoit ordinairement quand il étoit fatigué ; le chevalier s'apperçut qu'il étoit ſur le bord de la mer, & vit un petit navire à l'ancre preſque ſur le rivage ; voyant que ſon cheval ne pouvoit repaître dans cet endroit & qu'il étoit trop las pour continuer ſon chemin, il réſolut de confier ſon ſort au caprice des ondes ; & s'adreſſant à quelques matelots qui ſe repoſoient ſur le ſable, il les pria de vouloir l'embarquer, ſans demander quelle route ils avoient réſolu de faire.

Les matelots lui accordèrent ſa demande, & il monta dans le vaiſſeau, après leur avoir recommandé ſon cheval & leur avoir promis de les bien payer. Il alloit ſe retirer ſur la proue pour être moins diſtrait & rêver plus à ſon aiſe, lorſqu'il vit paroître ſur le rivage un jeune-homme à cheval, dont la parure & la bonne mine fixèrent ſes regards, & qui s'embarqua dans le même vaiſſeau avec le valet dont il étoit ſuivi. Auſſi-tôt on leva l'ancre & l'on mit à la voile.

Caloandre pendant cette navigation n'étoit occupé que du deſir de la mort. Les matelots & les paſſagers étoient ſurpris de voir qu'un chevalier qu

paroiſſoit né pour être le favori de la fortune comme il l'étoit de la nature, demeurât toujours ſeul, ſi profondément enſeveli dans ſes penſées qu'il ne proféroit pas un ſeul mot & n'entendoit pas même ce que les autres diſoient. Ils auroient peut-être imaginé que cette mélancolie lui étoit naturelle, ſans les larmes qu'il laiſſoit quelquefois échapper quoiqu'il s'efforçât de les retenir, ce qui leur perſuadoit avec raiſon que ſa triſteſſe étoit cauſée par quelque grand malheur; mais perſonne n'oſoit le détourner de ſes triſtes penſées. Après trois jours de navigation ils arrivèrent au port de Caffa, lieu de leur deſtination.

Alors le pilote dit à Caloandre qu'il étoit temps de mettre pied à terre. Il ſoupira dans le fond de ſon cœur, en ſe trouvant obligé de quitter un élément où il s'étoit flatté de trouver la fin de ſes peines; bien différent des autres paſſagers qui ſe réjouiſſoient d'être heureuſement arrivés, & débarquoient avec empreſſement.

Celui qui débarqua le dernier fut ce jeune-homme dont la vue avoit frappé Caloandre. Il avoit remarqué pendant le voyage, avec beaucoup d'étonnement, la conduite ſingulière du chevalier mélancolique; il en avoit été d'autant plus touché qu'il

lui avoit paru digne d'un ſort heureux. Une force ſupérieure l'engageant à l'aimer, & voyant qu'il étoit ſi peu preſſé de ſortir du vaiſſeau, il craignit qu'étant étranger & ſans écuyer il n'eût beſoin de quelque choſe, ou que le pays lui étant ſuſpect il ne voulût deſcendre à terre que la nuit. Il s'approcha de lui d'un air obligeant, & l'ayant ſalué reſpectueuſement : Seigneur, lui dit-il, quoique vous me paroiſſiez accablé d'une triſteſſe exceſſive, je viens vous demander une grace, dans l'eſpérance que vous ne me la refuſerez point.

Le prince affligé regarda cet inconnu, & voyant qu'il étoit auſſi agréable que poli, il ſouhaita de pouvoir le ſervir & lui répondit en ces termes : La confiance que vous me témoignez ſuffiroit ſeule quand vous n'auriez pas les autres belles qualités que je remarque en vous, pour m'engager à faire ce que vous me demanderez.

J'ai eu raiſon, reprit le jeune-homme, de vous croire auſſi généreux que vous paroiſſez d'ailleurs accompli. La grace que je vous demande c'eſt de venir avec moi dans la ville de Pontique, elle n'eſt diſtante de ce port que d'environ cinq lieues, peut-être ne vous écarterez-vous pas beaucoup du chemin que vous avez réſolu de ſuivre. Quoique ma

maiſon ſoit maltraitée par la fortune, je ſerai trop heureux d'y poſſéder pendant quelques jours un chevalier tel que vous; je vous y préſenterai mon frère, je puis vous aſſurer qu'il eſt un des plus polis & des plus braves chevaliers de ce royaume; il ſera ſenſible à votre mérite autant que je le puis être, je pourrois même vous aſſurer qu'il y aura beaucoup de rapport entre votre humeur & la ſienne; car il eſt ſi triſte & ſi affligé depuis quelques mois, ſans que j'en aie pu découvrir la raiſon, que je ne puis mieux comparer ſon état qu'à la ſituation où je vous ai vu depuis que nous nous ſommes embarqués; peut-être enfin que vous pourrez vous ſoulager l'un l'autre.

Caloandre entraîné par ſa généroſité naturelle ſuivit ce nouveau compagnon de voyage, qui ne put s'empêcher de lui dire dans un tranſport de joie: Je ne ſais quel remede peut convenir au mal de mon frère, mais j'ai un preſſentiment que vous lui ſerez d'un grand ſecours. Ils montèrent ſur leurs chevaux & s'éloignèrent enſemble du rivage. Le prince donnant quelque trêve à ſa douleur pour entretenir ſon nouvel ami, lui demanda dans quel pays il étoit & le nom du ſouverain.

Cette demande étonna le jeune-homme. Je me

réjouis, ſeigneur, lui répondit-il, de pouvoir vous poſſéder chez moi ſans vous détourner de votre chemin, puiſque j'ai lieu de juger que la triſteſſe vous les a rendus tous indifférens. Je vous dirai donc que vous êtes dans le royaume de Taurica; ſes rois légitimes l'ont poſſédé pendant pluſieurs ſiecles juſqu'à la mort d'Almindro qui en fut le dernier prince légitime. Les tyrans ſe ſont enſuite emparés du trône, & maintenant il eſt occupé par le cruel Aſprando dont vous avez ſans doute entendu parler. Ces paroles du jeune-homme furent accompagnées de quelques ſoupirs.

Le royaume de Taurica & le nom d'Aſprando ne me ſont pas inconnus, répondit Caloandre, mais j'ignore par quelle injuſtice il a uſurpé la couronne; daignez m'en inſtruire pendant le chemin, ſi cela ne vous fatigue pas. J'y conſens, lui répliqua le jeune-homme; quoique ce ſouvenir ſoit très-affligeant pour moi, je vais vous conter tout ce qui s'eſt paſſé, avec la plus grande exactitude, & vous jugerez de l'état déplorable où ce royaume eſt réduit par l'accident arrivé à la princeſſe Caſire; les nouvelles en ſont ſi récentes que je ſuis perſuadé qu'elles ſont ignorées des étrangers.

Sachez donc que le vaillant roi Almindro laiſſa

en mourant un fils qu'il avoit eu de la reine ſa femme qui mourut en lui donnant le jour. Ce fils nommé Clarindo étoit dans ſa première enfance lorſque ſon père mourut. Il lui donna pour tuteur un de ſes couſins qui s'appeloit Albumazar, & qui fut chargé de la régence du royaume. Il gouverna avec autant de prudence que de fidélité, mais l'ambition & l'envie de régner firent peu-à-peu évanouir ſes vertus ; il s'étoit fait pendant pluſieurs années une douce habitude de commander, & il trouva qu'il ſeroit bien triſte d'obéir quand il faudroit céder le royaume à ſon prince naturel.

Il ne penſa donc qu'à trouver les moyens de s'aſſurer le trône ; il donna toute ſon attention à faire rendre la juſtice & à ſe montrer doux, obligeant & libéral à tout le monde, pour acquérir l'amitié des peuples & s'applanir les chemins de la royauté.

La fortune le ſeconda & ne lui fournit que trop les moyens de réuſſir dans ſes projets, car le prince Clarindo étant parvenu à l'âge de quinze ans, fut obligé d'aller au royaume de la Tanna pour voir ſon oncle maternel. Il en étoit le ſouverain, & ſe ſentant accablé d'infirmités & de vieilleſſe il ſouhaitoit ardemment d'embraſſer ſon neveu avant de mourir. Clarindo ſéduit par les conſeils d'Al-

bumazar réſolut de faire ce voyage avant que de prendre en main le gouvernement de ſes états.

Lorſque Clarindo fut arrivé dans la Tanna, il reçut tant de marques d'amitié du vieux roi ſon oncle, qu'il ne put s'empêcher d'y demeurer près de deux ans. Pendant ce tems il fit tous ſes exercices avec le plus grand ſuccès, & devint ſi adroit & ſi fort qu'il donna des eſpérances certaines de ce qu'il ſeroit un jour. Quand il fut armé chevalier, il eut envie d'aller ſeul & de chercher à ſe rendre recommandable par quelqu'aventure glorieuſe, avant que de rentrer dans ſon royaume qui lui paroiſſoit en bonne main : car le perfide Albumazar ſavoit cacher ſes deſſeins avec une adreſſe infinie.

Clarindo prit congé de ſon oncle, ſous prétexte de retourner dans ſes états, & ſe mit en chemin. Quand il eut fait une demi-journée, il congédia tous ſes gens & ne garda qu'un ſeul écuyer, chargeant les autres d'une lettre qu'il écrivoit à Albumazar pour l'aſſurer de ſon prompt retour, enſuite il changea de route. Il erra dans différentes provinces & s'acquit en peu de tems une grande réputation. Il eſt vrai que pendant deux ans on n'en reçut aucune nouvelle, parce qu'il faiſoit toutes ſes grandes actions ſous le nom du chevalier de l'Aigle. Cette oc-

caſion parut favorable à Albumazar pour prendre au moins avec quelque prétexte le titre de roi, & voici comment il y parvint. Il fit d'abord ſemer le bruit de la mort de Clarindo, & il eut grand ſoin de le répandre parmi le peuple ; il combla de préſens deux chevaliers qui revenoient des pays étrangers où ils avoient ſéjourné long-tems, & les engagea à dire qu'ils avoient vu périr Clarindo dans une bataille rangée après avoir donné des marques étonnantes de ſon courage. Le tyran feignit d'en être fort affligé, & voulut que l'on fît à ce prince des obſeques magnifiques, après leſquelles il ſe déclara légitime ſucceſſeur de Clarindo, & ſe fit couronner au grand contentement des peuples qui le regardoient comme un prince accompli.

L'année étoit à peine révolue que le bruit ſe répandit que Clarindo étoit vivant ; quoique l'uſurpateur s'attendît à ces nouvelles elles ne laiſsèrent pas de le troubler. Il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour ne pas craindre la vue de ce prince, mais l'on publioit auſſi que Clarindo étoit le fameux chevalier de l'Aigle.

Albumazar avoit un fils nommé Aſprando, & c'eſt celui qui regne aujourd'hui ; il n'avoit alors que dix-huit ans, mais il donnoit déja tant de preuves

de valeur & d'adreſſe, qu'on jugeoit que perſonne ne pourroit l'égaler dans la ſuite. Le tyran fonda ſes eſpérances ſur lui pour s'aſſurer de la couronne. Cependant on apprenoit tous les jours des nouvelles plus certaines de Clarindo, & l'on ſut à la fin qu'il étoit dans le royaume de Moſcovie, & qu'il y avoit épouſé une comteſſe vaſſale du ſouverain de ce vaſte empire & veuve d'un homme qui avoit été condamné à la mort comme rebelle à ſon prince.

Tels étoient les bruits qu'Albumazar répandoit; mais on a ſu depuis que cette dame étoit veuve d'un prince illuſtre & de grande valeur, & dont les vertus inſpirèrent tant de jalouſie au roi de Moſcovie ſon frère, qu'il l'avoit fait arrêter ſur de faux prétextes & lui avoit fait couper la tête. Quoi qu'il en ſoit, Albumazar condamna ce mariage, le trouvant fort au-deſſous du ſang de Clarindo & du roi de Taurica. Le traître répétoit ſans ceſſe que quiconque ne ſavoit pas ſe commander à ſoi-même étoit incapable de gouverner les autres. Ce diſcours dont le peuple étoit ébloui l'éloignoit de la ſoumiſſion qu'il devoit à ſon légitime ſouverain, & l'attachoit d'autant plus aux intérêts de l'uſurpateur dont la conduite paroiſſoit d'ailleurs irreprochable.

Lorſque Clarindo fut arrivé ſur la frontière, il

en inſtruiſit Albumazar, qui reçut cette nouvelle ſans en peroître altéré, diſant publiquement que non-ſeulement il étoit prêt à ſe démettre du ſoin des affaires, mais qu'il étoit réſolu d'abandonner le royaume plutôt que de ſe voir ſoumis à un ſemblable maître. Ses partiſans le conjuroient de ne les point abandonner, & ceux qui étoient véritablement fideles à leur prince légitime n'oſoient ſe déclarer craignant l'autorité du tyran & la valeur de ſon fils.

Quand Albumazar & Aſprando furent convenus de ce qu'ils vouloient faire, ce dernier fut au-devant de Clarindo à quelques lieues de Pontique, car ce prince ayant ſu les troubles de ſes états venoit à grandes journées pour les appaiſer par ſa préſence. Aſprando lui tint des diſcours inſolens, l'aſſurant qu'il étoit incapable de monter ſur le trône & qu'il étoit prêt de le lui ſoutenir les armes à la main.

Clarindo pouvoit ſe diſpenſer d'accepter le défi d'un ſujet rebelle, mais ſon courage & ſa juſte fureur en décidèrent autrement. Ils étoient tous deux armés, ils coururent donc à l'inſtant l'un contre l'autre les lances baiſſées, & ſoutinrent également leur épouvantable rencontre. Aſprando furieux de n'avoir pas renverſé ſon ennemi, tira ſon épée & l'attaqua ſi vivement que Mars lui-même en auroit

été épouvanté ; mais Clarindo le reçut avec tant de valeur que leur combat devint un des plus terribles que l'on eût jamais vu. Malgré tous leurs efforts on ne pouvoit imaginer de quel côté l'avantage tourneroit, ils perdoient leur sang & manquoient d'haleine ; enfin ils tombèrent l'un & l'autre & l'on ne douta point qu'une prompte mort ne suivît leurs blessures.

Asprando fut porté à la ville, & Clarindo dans le château d'un homme qui lui étoit attaché ; car sa femme ne voulut pas qu'on le conduisît à Pontique au milieu de ses ennemis. On employa tous les soins possibles pour la guérison de ce prince ; il fut en effet bientôt hors de danger, mais une grande blessure qu'il avoit reçue à la tête le rendit aveugle & lui altéra la raison. Pour Asprando, il fut guéri au bout de quelques jours, à la grande satisfaction de son père qui avoit eu de justes raisons pour craindre à la fois la perte de son fils & celle de son royaume.

Que vous dirai-je enfin ? le malheureux Clarindo trahi par son peuple, accablé d'infirmités, incapable de soutenir ses droits, & ne laissant pas de sentir dans quelques intervalles de raison toute la cruauté de son sort, fut contraint d'abdiquer sa cou-

ronne

onne en faveur d'Albumazar ; & moyennant ſa démiſſion l'uſurpateur le laiſſa vivre, moins par un fond d'humanité que pour ſe conſerver l'amour & l'eſtime du peuple.

Ainſi le crime triompha ; l'infâme Aſprando monta tranquillement ſur le trône après la mort de ſon père. Il eſt cruel, méchant, brave & d'une force prodigieuſe ; ſes mauvaiſes inclinations ſe ſont accrues avec l'âge, il imite ſon père en tout, à la réſerve d'un air affable qui quoique faux faiſoit aimer le regne d'Albumazar. Aſprando commit en montant ſur le trône toutes les cruautés poſſibles, ſous prétexte de rendre une exacte juſtice, & bientôt il fut déteſté généralement. Cependant Clarindo vivoit en homme privé avec ſa femme, de laquelle il eut enfin un fils après dix ans de mariage ; cet enfant auroit fait toute leur conſolation s'ils avoient eu un royaume à lui laiſſer. Ils le nommèrent Fortunien, & c'eſt mon frère dont je vous ai parlé. Deux ans après ma mère me mit au monde ; l'on me donna le nom d'Acomat que portoit mon biſaïeul père du roi Almindro. Ma naiſſance renouvella la douleur de mes parens & la crainte de quelqu'attentat contre nos perſonnes ; mais le tyran étoit trop bien affermi ſur le trône pour nous redouter. Clarindo mourut il y a quelques années dans la ville de Pontique, car

Albumazar lui avoit permis d'y fixer ſon ſejour avec toute ſa famille. Le même Albumazar nous avoit donné de quoi ſubſiſter honnêtement, mais ſon fils nous a privés d'une partie des penſions qu'il nous faiſoit, & nous a réduits à l'état de ſimples chevaliers, dans le deſſein de faire oublier notre grandeur paſſée.

La princeſſe notre mère ſoutint avec intrépidité tous les revers de la fortune, elle donna ſes ſoins à notre éducation, & tant que nous vivrons nous devons bénir & honorer ſa mémoire. Lorſque mon frère fut parvenu à l'âge de quinze ans, ſa beauté, ſon adreſſe, ſa force, ſa douceur & ſa gaieté le firent paſſer pour un abrégé de toutes les perfections humaines. Il employa quelque tems à faire ſes exercices & il les fit avec tant de ſuccès, qu'avec ſa valeur naturelle nous n'avons pas aujourd'hui de chevalier dans le royaume qui puiſſe lui réſiſter, ſi ce n'eſt peut-être Albazar bâtard d'Aſprando.

Albazar eſt plus grand que Fortunien, on croit même qu'il eſt plus fort, & véritablement il s'eſt acquis tant de réputation lorſqu'il étoit chevalier errant, que l'on ne fait perſonne qui le puiſſe égaler dans tous les royaumes voiſins. Aſprando touché de ſes grandes qualités, l'aime avec tant d'excès,

que pour lui laiſſer le royaume il veut déshériter la princeſſe Caſire ſa fille unique & légitime ; il eſt vrai qu'elle eſt tombée dans une diſgrace qui la déshonore, mais ſon père qui la hait s'applaudit en lui-même d'avoir trouvé l'occaſion de pouvoir la perdre.

Les peuples ſeront à plaindre ſi la couronne tombe jamais ſur la tête d'Albazar, c'eſt le plus méchant homme que la nature ait créé. Mon frère eſt aimé de tout le monde, à la réſerve du roi & de ſon fils, car ils ont l'un & l'autre une averſion marquée pour lui, parce qu'ils haïſſent la vertu.

Acomat ceſſa pour lors de parler. Le ſouvenir du tort que l'on avoit fait à ſa maiſon l'accabloit de douleur & de triſteſſe. Caloandre lui dit : Je vous prie de me pardonner, illuſtre Acomat, ſi je ne vous ai pas d'abord rendu ce qu'on vous doit ; j'apprends avec plaiſir que le roi Almindro ſubſiſte encore en la perſonne de deux princes d'un ſi grand mérite, & ſi pour vous rendre votre première ſplendeur il ne faut que mon bras, je ſuis prêt à n'épargner ni mes peines ni ma vie ; ſi vous avez beſoin d'un plus grand ſecours je ne déſeſpère pas avec le tems de pouvoir vous le donner, j'en parlerai plus à loiſir avec votre frère ; mais continuez, je vous

prie, à m'inſtruire, daignez m'apprendre l'aventure de la princeſſe & quel eſt le crime qui peut juſtifier la haine que ſon père lui témoigne.

Je ſuis prêt à vous ſatisfaire, reprit Acomat, après que je vous aurai remercié de la bonne volonté que vous nous témoignez. Il ſeroit auſſi inutile que dangereux de vouloir nous faire remonter ſur le trône, une grandeur pareille n'eſt pas faite pour des malheureux que le deſtin a ſi fort abaiſſés, & l'on auroit grande raiſon de nous accuſer de folie ſi nous étions aſſez téméraires pour en concevoir l'eſpérance. Mais pour ſatisfaire votre curioſité, je vous dirai que le roi Aſprando n'a pu élever que la princeſſe Caſire, de tous les enfans qu'il a eus de la reine ſa femme. Cette jeune princeſſe eſt depuis quelques mois dans ſa vingtième année; elle avoit toujours été l'exemple de toutes les vertus, & par conſéquent elle avoit dégénéré de ſes pères. Indépendamment des rares qualités de ſon ame, elle eſt ornée d'une beauté ſi merveilleuſe que depuis longtems l'on n'a rien vu de ſemblable dans ce royaume; mais cet injuſte roi eſt ſi fâché de n'avoir qu'une fille & de ne pouvoir laiſſer ſon état à un prince de ſon ſang, qu'il n'a jamais pu l'aimer. Il s'eſt joint un autre évènement à cette diſpoſition, & c'eſt celui dont je vais vous inſtruire: au grand étonne-

ment de tout le monde la princeſſe s'eſt trouvée groſſe de pluſieurs mois, & Aſprando a ſaiſi le prétexte de ſon honneur offenſé pour autoriſer ſa haine.

Tout le monde eſt étonné d'une pareille aventure, la cour ne parle d'autre choſe & le peuple imite la cour. Jamais on n'avoit ſoupçonné Caſire d'aucune paſſion, & quoiqu'on l'ait interrogée pluſieurs fois pour ſavoir le détail de ſon infortune, elle n'a rien voulu déclarer, & même elle a toujours nié ſa groſſeſſe. Le roi l'a renfermée dans un appartement du palais qui lui tient lieu de priſon, & dont il a juré qu'elle ne ſortiroit point qu'elle n'eût avoué qui étoit le père de ſon enfant. L'on dit qu'auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée il doit à force de tourmens tirer la vérité de ſa bouche ou la faire périr, & ce dernier parti lui ſera ſans doute le plus agréable, parce qu'alors rien ne l'empêchera de laiſſer ſa couronne au cruel Albazar.

On juge différemment de l'opiniâtreté de Caſire; on croit qu'elle a favoriſé l'amour de quelqu'étranger, & que pour cette raiſon elle ne veut pas nommer ſon complice; car ſelon la loi du royaume, elle doit en ce cas ſubir une mort honteuſe. Cette loi vous eſt ſans doute inconnue, j'aurai l'honneur de vous en raconter l'origine.

Autrefois ce royaume fut gouverné par un roi, ſi jaloux de l'honneur des femmes & des filles de ſa cour, qu'il défendit à tous les hommes, ſous peine de mort, d'avoir aucune intelligence particulière avec les dames du palais. Mais quelques années après, un étranger qu'il aimoit beaucoup & qui n'étoit point au fait du réglement, toucha ſi vivement le cœur d'une des plus belles perſonnes de la cour, qu'il mérita d'éprouver la rigueur de la loi; ce roi ſévère le fit périr pour ne pas déroger à ſon ordonnance. Mais quelque tems après, à la honte des femmes, il abolit cette loi, déclarant par un édit ſolemnel qu'il vouloit que la dame fût punie de mort dans la ſuite, ſi celui qu'elle choiſiroit étoit étranger, & que le châtiment de l'homme dépendroit de la volonté du prince. Cette loi a toujours été fidélement obſervée.

Quoi qu'il en ſoit, l'infortunée Caſire ſe trouve dans un très-grand danger, & certainement elle ſera ſacrifiée à la haine de ſon père. Cependant la réputation de cette princeſſe trouve encore des défenſeurs, & malgré toutes les apparences qui ſont contr'elle on aſſure que ce que l'on voit eſt ſimplement l'effet de quelque maladie que les médecins ne connoiſſent pas. On attend avec une extrême curioſité que la vérité ſe découvre, & ſuivant le cours ordinaire de la nature l'éclairciſſement doit arriver ſur la fin de ce mois.

Voilà la ſituation où j'ai laiſſé le royaume, & j'ignore ſi pendant le peu de jours qu'a duré mon abſence il ne s'eſt rien paſſé de nouveau. Le triſte état de mon frère eſt la ſeule choſe qui m'occupe; la mélancolie qui le dévore depuis quelque tems ne ſe peut exprimer; il fuit tout le monde, & s'il arrive par haſard qu'il ſoit obligé de ſe trouver en compagnie, il ne parle point, il paroît toujours accablé de ſes penſées, & l'on ne voit plus ſortir de ſa bouche ces diſcours charmans qui le rendoient agréable à tout le monde. Il paſſe ordinairement les jours entiers dans le cabinet le plus écarté de la maiſon, & s'il lui arrive de ſortir de la ville, il erre dans la campagne, il pouſſe des ſoupirs, & les rochers ſont les ſeuls confidens de ſes peines. Je l'ai prié mille fois de me dire ce qui l'engageoit à mener une ſi triſte vie, mais il ne m'a jamais rien répondu qui m'ait pu ſeulement faire deviner ce qui pourroit le remettre en ſon premier état. Cependant ſon viſage devient tous les jours plus languiſſant, il eſt ſi maigre & ſi pâle, que l'on croit qu'il va mourir. Ainſi n'eſpérant plus rien des remedes ordinaires, je m'abandonne à la recherche de ceux qui ſont ſurnaturels.

Sur la côte oppoſée à la nôtre & fort près de l'endroit où nous nous ſommes embarqués, on voit

au pied d'une montagne une caverne affreuſe où depuis vingt ans un Sage nommé Haly fait une pénitence auſtère qui cauſe l'admiration de tout le monde ; il ne ſe nourrit que d'herbes & d'une eau claire qui deſcendant du haut de la montagne vient tomber près de ſon antre ; il éleve ſans ceſſe ſon eſprit aux contemplations céleſtes, enſorte que ſon ame paroît entièrement détachée de la matière ; en un mot ce ſaint homme paſſe pour prophete, & tous ceux qui ont quelque douleur de corps ou quelques peines d'eſprit ont recours à lui comme à un oracle, pour recevoir ou du ſoulagement ou du moins un bon conſeil ; & jamais on ne le quitte ſans ſavoir ſi le mal que l'on éprouve eſt ſuſceptible de remede. Il eſt vrai que ſes réponſes portent un air d'obſcurité qui embarraſſe quelquefois les plus intelligens.

J'ai traverſé la mer pour interroger ce pieux ſolitaire ; je me ſuis jetté à ſes pieds & je lui ai dit le ſujet de mon voyage. D'abord il s'eſt plongé dans une profonde méditation, enſuite ſes yeux & ſon front m'ont paru brillans d'un éclat que je ne pouvois ſoutenir ; enfin il m'a dit ces paroles : *Va promptement à ton navire, fais lever les voiles & retourne à ta maiſon.*

Alors il eſt rentré dans ſa caverne, il en a fermé

la porte & m'a laiſſé plus embarraſſé que je ne l'étois auparavant ; car enfin ce diſcours pourroit autant me faire craindre que le mal de mon frère ne fût ſans remede, que me faire eſpérer de lui voir retrouver ſa ſanté par quelque heureux événement. Mais ſachant que l'on doit obéir aux ordres de celui que l'on croit prophete, je me ſuis remis auſſi-tôt en chemin, & ne me ſuis arrêté qu'au vaiſſeau où je vous ai trouvé. Cependant je trouve un ſi grand rapport entre votre mélancolie & celle de mon frère, que j'oſe me flatter qu'il recevra du moins une eſpèce de conſolation par votre moyen, quelle que ſoit la ſource de ſon mal.

Il ne tiendra pas à moi, répondit Caloandre ; mais comment un homme peut-il donner ce qu'il n'a pas ? N'importe, qui ſait l'avenir ? L'affliction peut quelquefois conſoler plutôt que le contentement. Mais dites-moi, je vous conjure, le mal de votre frère ne ſeroit-il point cauſé par l'amour ? Je l'ai ſoupçonné quelque tems, répondit Acomat, mais j'ai abandonné cette idée avec raiſon, mon frère n'a jamais été ſenſible qu'aux armes & à la vertu. Si contre toute apparence il avoit aimé & n'avoit éprouvé que des rigueurs, comment ſe pourroit-il que l'ayant toujours obſervé avec tant de ſoin, je n'euſſe rien découvert de ſa paſſion,

dont je crois d'ailleurs qu'il ne m'auroit pas fait myſtère ? J'en ai parlé à ſes plus fidèles amis, ils ſont affligés de ſon mal, mais aucun n'en peut deviner la cauſe ; quand on le met ſur ce chapitre, il témoigne qu'il aime mieux renfermer ſon chagrin que de ſe ſoulager en le communiquant.

Acomat découvrit alors à travers quelques arbres les murs de Pontique, ils pouvoient en être éloignés encore de deux milles. Trouvez bon, dit-il à Caloandre, que je prenne les devans, pour avertir mon frère & le diſpoſer à recevoir quelque conſolation ; car il ſera plus ſenſible au plaiſir de voir un chevalier fait comme vous qu'à toutes les autres merveilles qu'on pourroit lui montrer. Voici la ville, ajouta-t-il, ſuivez-moi doucement pas ce ſentier, je ſerai revenu avant que vous ſoyez arrivé à la porte. Faites ce qu'il vous plaira, lui répondit Caloandre.

Pour lors Acomat donna des éperons à ſon cheval, & ſe déroba bientôt aux yeux de ſon nouvel ami. D'abord que Caloandre ſe trouva ſeul, ſes penſées ordinaires le vinrent accabler, & le mirent ſi prodigieuſement hors de lui-même que ſon cheval, ſans qu'il s'en apperçût, quitta le chemin & le con-

duiſit dans les champs voiſins. Cet animal ſe voyant libre voulut paître dans un petit pré environné d'arbres fort élevés, mais en baiſſant la tête pour approcher l'herbe il s'en fallut peu qu'il ne renversât le triſte chevalier que ce mouvement fit revenir à lui; il eut quelque peine à ſe retenir, mais il ſe raffermit ſur ſa ſelle & s'appercut qu'il avoit quitté ſa route. Pendant qu'il regardoit autour de lui pour reconnoître le ſentier dont il s'étoit égaré, il apperçut à quelques pas un chevalier très-bien vêtu. Il étoit aſſis ſur l'herbe & ſon dos étoit appuyé contre le pied d'un arbre, ſa tête étoit penchée & ſes yeux fermés. Caloandre ſe perſuada d'abord qu'il étoit plongé dans un profond ſommeil, mais s'en étant approché il remarqua qu'il pouſſoit des ſoupirs très-ſouvent interrompus. Il conſidéra ſa taille & ſon viſage avec plus d'attention, il y remarqua tant de beauté & de majeſté que ce noble affligé l'intéreſſa d'abord. Il ouvroit déjà la bouche pour lui faire des queſtions ſur ſes malheurs, lorſqu'il l'entendit s'écrier ſans ouvrir les yeux : Sort cruel !..... Et après un moment de ſilence, il reprit ainſi : Ah, chère Caſire ! vous avez voulu paſſer tant de jours en priſon, & vous livrer vous-même à toute la fureur d'un père barbare pour ne point m'expoſer à une loi rigoureuſe ! Vous vous préparez à réſiſter aux tourmens que l'on vous deſtine, auſſi-tôt que

vous ſerez accouchée ! vous vous chargez de mes fautes, & vous prétendez accuſer un étranger qui n'eſt plus ici d'avoir reçu vos faveurs ! Vous le choiſiſſez abſent, pour qu'il ne puiſſe nier ce que vous aurez avancé ; & par ce moyen vous vous condamnez à la mort pour me ſauver la vie. Il eût été bien mieux d'avouer la vérité & de laiſſer périr un coupable qui n'eſt venu en ce monde que pour éprouver des malheurs. Mes infortunes, ſans votre amour qui m'eſt ſi cher, n'auroient-elles pas ſuffi pour me rendre la mort agréable ?... Vous êtes née pour le trône, vous êtes l'exemple de toutes les vertus, voulez-vous faire un menſonge & donner ſujet à votre père de vous ſacrifier avec quelque apparence de juſtice ?.... Mon amour ſeroit bien foible, ſi je le ſouffrois !... Non, vous ne mourrez point.

A ces mots il ſe leva pénétré de tendreſſe & de douleur, & ſans doute il ſe levoit pour aller déclarer tout le myſtère au tyran, mais la vue de Caloandre le ſurprit & l'arrêta. Seigneur, dit alors le prince Grec, ou je me trompe fort, ou vous êtes Fortunien, le frère d'Acomat. Oui, je le ſuis, répondit-il, mais que vous importe ? Pourquoi, ſans m'avoir jamais vu, êtes-vous curieux de ce qui me regarde ? Pourquoi venir m'écouter, vous qui êtes étranger, autant que j'en puis juger par votre habit & par votre langage ?

Ces paroles furent accompagnées d'une rougeur qui ranima le visage de Fortunien, car la colère s'emparoit déjà de son cœur. Cependant Caloandre charmé d'avoir découvert le mal de ce prince, s'apperçut aisément qu'il étoit fâché d'avoir été ainsi surpris. Alors levant la visière de son casque il lui répliqua : Ne trouvez point mauvais, si me trouvant instruit de votre tristesse par votre frère Acomat, & le hasard m'ayant conduit ici, j'en ai appris la cause de vous même. Il est vrai que je suis étranger, mais j'ai peut-être plus d'envie de vous servir qu'aucun de vos compatriotes. Je me suis déjà offert à vous, & si je ne puis vous être utile, je saurai du moins vous plaindre & partager vos peines.

Fortunien ne put voir Caloandre sans l'admirer, sa colère fit bientôt place à des sentimens plus doux. Il lui sembla que cet étranger ne lui étoit point inconnu ; mais appercevant quelques poils de barbe qui commençoient à paroître sur son menton, son étonnement s'accrut au point qu'il le considéroit sans rien dire & sans faire aucun mouvement. Caloandre de son côté étoit surpris de l'état où il le voyoit. Quand ils eurent gardé tous deux assez long-tems le silence, Fortunien prit ainsi la parole : Puisque le ciel a conduit ici le chevalier le plus accompli que j'aie jamais vu, pour l'intéresser à mon

ſort, pour compatir à mes maux & pour entendre ce que j'ai toujours renfermé dans mon cœur, je vous prie, ſeigneur, de m'être fidele & de ne point abuſer de mon ſecret. Votre extérieur me fait eſpérer cette grace de vous. Au reſte ne croyez pas que je vous faſſe cette prière pour éviter la mort que votre indiſcrétion me pourroit cauſer, je la deſire avec autant d'ardeur que je reſſens d'amour; mais je ne vous demande cette grace uniquement que pour la princeſſe, je ne voudrois pas qu'elle pût me ſoupçonner d'avoir confié à quelqu'un les faveurs qu'elle n'a jamais accordées qu'à moi ſeul & que je dois toujours cacher. Je ſuis cependant déterminé à les découvrir moi-même avant que de mourir, pour l'empêcher de me ſacrifier ſa vie. Mais, ſeigneur, ajouta-t-il, où donc avez-vous vu mon frère? Depuis quelques jours il eſt ſorti de ce royaume.

Caloandre lui raconta de quelle façon il l'avoit trouvé & comment il s'en étoit ſéparé. Fortunien lui répondit: hâtons-nous donc de prendre le chemin de la ville, dans la crainte qu'il ne s'égare lui-même en nous cherchant. En achevant ces mots il ſauta ſur ſon cheval qu'il avoit attaché à un arbre auprès de lui, & Caloandre le ſuivit. Après avoir traverſé quelque tems la campagne, ils retrouvèrent le grand

chemin qu'ils cherchoient. Comme ils étoient près d'entrer dans la ville, ils rencontrèrent Acomat, qui n'ayant pas trouvé Fortunien venoit chercher Caloandre pour le conduire à sa maison; mais les voyant ensemble il courut embrasser son frère qui lui apprit de quelle manière il avoit fait la rencontre du chevalier étranger. Il lui rendit compte en peu de mots de son voyage, de l'étrange & courte réponse du saint hermite, sans lui cacher le rapport de sa tristesse avec celle de Caloandre; & se tournant vers celui-ci il lui dit en l'embrassant encore: Je suis charmé, chevalier, que le rapport de vos maux vous ait si heureusement assemblés, je regarde cet évenement comme un bon augure, & je me confirme de plus en plus dans l'espérance que j'ai conçue qu'il nous arrivera quelque chose d'heureux par votre moyen. Je le veux espérer comme vous, lui répondit Caloandre, car je suis assez heureux pour connoître le mal de ce frère que vous aimez tant; mais, ajouta-t-il en abaissant sa voix, feignez de l'ignorer jusqu'à ce que nous en ayons parlé plus à loisir. Voyez, poursuivit-il, comment il s'est déjà mis à l'écart sans pouvoir donner un moment de relâche à sa douleur; & le regardant alors l'un & l'autre ils remarquèrent qu'il avoit les yeux attachés sur le visage de Caloandre.

Cependant ils rencontrèrent quelques chevaliers

qui revenoient de la promenade & qui rentroient comme eux dans la ville ; ils regardèrent Caloandre avec attention, & quand ils furent paſſés, Fortunien s'approcha de lui & lui dit : Ne nous amuſons plus ici, chevalier, baiſſez votre viſière juſqu'à ce que nous ſoyons arrivés à ma maiſon, qui n'eſt pas éloignée de cette porte de la ville ; vous en ſaurez la raiſon plus à loiſir. Caloandre fut étonné de ce diſcours ; mais croyant qu'il n'étoit pas ſans myſtère, il lui obéit, & ils arrivèrent en peu de tems à la maiſon des deux frères, qui donnèrent un fort bel appartement au prince étranger. Il ſe déſarma & parut avec un riche habillement, qui relevoit encore les graces que la nature lui avoit prodiguées. Fortunien brûloit d'impatience d'apprendre quelques particularités de la vie de ſon nouvel hôte, qui n'étoit pas moins curieux de ſon côté d'être inſtruit des amours de Fortunien, & de ſavoir pourquoi il l'avoit prié de baiſſer ſa viſière. Ils paſſèrent tous deux dans un cabinet écarté, & Caloandre commença ainſi.

Le ſeul deſir de vous ſervir, généreux Fortunien, m'a fait accepter promptement l'offre obligeante, que votre frère m'a faite ce matin, de prendre un logement chez vous ; car il m'a touché par le récit de la triſteſſe où vous êtes plongé depuis quelques mois

mois : tous vos amis & lui n'eſpèrent plus de trouver aucun remède à votre mal dont ils ignorent la ſource. Le haſard m'en a ſeul inſtruit, & le ciel l'a voulu ſans doute pour votre bien, ou du moins j'oſe l'eſpérer. Donnez donc à vos douleurs le léger ſoulagement de vous en plaindre avec moi. Faites-moi le détail exact de vos amours paſſés avec Caſire, & l'état préſent de vos affaires, afin que nous puiſſions trouver quelque moyen pour ſortir par adreſſe ou par force du labyrinthe où vous êtes ſi fort embarraſſé, & ſur-tout pour vous faire remonter ſur un trône dont la fortune vous a privé. Ma qualité d'étranger vous aſſure que vous pouvez me confier vos intérêts, & que je ne ſais point attaché au tiran. Je ſuis chevalier, prince & votre ami. Calcandre n'en dit pas davantage, & Fortunien s'étant levé par reſpect, ſe remit enſuite à ſa place, & lui répondit : J'ai toujours fait tant de cas du ſecret, ſeigneur, que je n'ai jamais rien entrepris que j'aie confié à perſonne, & j'ai toujours été perſuadé que c'étoit le plus grand moyen pour réuſſir. Jugez donc quel eſt l'excès de mon infortune, puiſque je regarde comme un grand bonheur de vous communiquer des maux que j'ai tenus ſi long-tems renfermés dans mon cœur.

Seigneur, continua Fortunien, vous allez ſavoir des choſes qui vous étonneront; vous verrez un amour conduit avec tant de ménagement qu'il ſembloit n'avoir rien à craindre, & vous verrez enfin cet amour trahi par le ſort. Le ſort envieux de mon bonheur a produit contre moi un témoin irreprochable dans la groſſeſſe de Caſire. Cet enfant fait le malheur de ſa mère avant que de naître, & ſa naiſſance cauſera la mort des deux perſonnes qui lui auront donné le jour. Mais non, c'eſt à moi ſeul de mourir, la vérité aura plus de force auprès du roi pour me faire condamner, que n'en auront les menſonges de Caſire. Elle eſt fille unique d'un père, qui tout méchant & tout impitoyable qu'il eſt, ſe vante d'aimer la juſtice. Pardonnez l'emportement de ma douleur..... Vous inſpirez de la compaſſion, & vous ne devez point me demander d'excuſe, lui répondit Caloandre, je vous accorde cette première de tout mon cœur; vous connoîtrez pleinement, quand vous m'aurez inſtruit de votre aventure, vous connoîtrez mes ſentimens, ſi mon bras & mon épée m'obéiſſent, comme ils ont accoutumé de le faire. Mais je deſire ardemment d'apprendre par quel miracle votre amour a pu ſe cacher ſi long-tems; car il me ſemble que les intrigues ont beſoin de quelque confident, ſur-tout quand tous les prétextes de ſe

voir ſont interdits, comme ils l'étoient ſans doute entre vous & la princeſſe.

Croyez ſeigneur, reprit Fortunien, que rien n'eſt impoſſible à deux perſonnes qui s'aiment véritablement, les confidens ſont preſque toujours dangereux; on eſt bien plus en ſûreté quand on ne ſe fie qu'à ſoi-même, vous en ſerez convaincu par tout ce que je vais vous apprendre. Ma princeſſe étoit expoſée aux yeux de tout un royaume, gardée par mille argus, ſoumiſe à la ſévérité d'un roi qui ne cherchoit que l'occaſion de la perdre; cependant j'ai ſuppléé moi ſeul à tout, ſans même avoir voulu me ſervir de mon frère.

Mais avant de commencer mon récit, je vous prie de me dire avec ſincérité ſi vous n'avez point il y a quelque tems, paſſé dans ce pays? Je vous jure, interrompit Caloandre, que je ne ſuis jamais entré dans cette ville ni dans ce royaume. Cette queſtion que vous m'avez déja faite pluſieurs fois, me donne, je vous l'avoue, une grande curioſité. Si je vous en crois, répondit Fortunien, mon étonnement eſt plus grand que votre curioſité ne le peut être; mais je la ſatisferai dans le cours de mon hiſtoire, qui ne ſera pas longue; car mon frère vous a ſans doute inſtruit de ma naiſſance,

& de la façon dont Aſprando poſsède paiſib'ement le royaume. Je ne vous parlerai donc que de mon amour & de la ſituation cruelle où m'a jetté depuis quelques jours la tendreſſe extrême que Caſire a pour moi.

Vous ſaurez que cette princeſſe n'a jamais paru en public avant d'avoir quinze ans. La première fois que la cour vit briller ſes charmes, ce fut à l'occaſion d'un tournois que l'on fait tous les ſix mois à Pontique, & qui attire ordinairement un grand nombre de chevaliers de tous les royaumes voiſins, & même des plus éloignés; car non-ſeulement le vainqueur acquiert beaucoup de gloire, mais on lui donne une guirlande de pierreries d'une valeur ineſtimable. Cette fête ayant donné naiſſance à mon amour, & lui devant les heureux progrès de ma paſſion, il faut que je vous apprenne ce qui s'y paſſe ordinairement. Premièrement le vainqueur eſt conduit en triomphe juſqu'au palais au ſon des trompettes; on l'introduit enſuite dans la grande ſalle, où toutes les dames de la cour & les plus conſidérables de la ville ſont aſſemblées : elles ſont toutes aſſiſes, & forment un cercle aſſez grand pour laiſſer la liberté de la danſe. Quand tout eſt préparé, le roi vient ſe placer ſur ſon trône, & le chevalier vainqueur,

après s'être préſenté devant lui, & avoir reçu de la main du monarque la belle guirlande qu'il lui place ſur la tête, prend la plus grande dame de la cour pour commencer le bal qui continue pendant quelques heures.

Il peut y avoir un peu plus de quinze mois que Caſire parut la première fois à une de ces joûtes, dont Albazar, le bâtard du roi, remporta le prix. Il renverſa du premier coup tous ceux qui coururent contre lui; mais, j'oſe le dire ſans vanité, je n'aurois pas eu le même ſort ſi mon cheval n'eût fait malheureuſement un faux pas, & ne m'eût entraîné avec lui : il s'en fallut même très-peu que je n'euſſe une jambe rompue, en demeurant engagé par ma chûte.

Quand les joûtes furent terminées, le bruit ſe répandit que la princeſſe feroit la reine du bal. Il n'y eut perſonne qui ne fût curieux de voir une ſi grande beauté, & je ne fus pas des derniers à courir au palais, quoique le mal que j'avois à la jambe dût m'engager à chercher du repos. Cette incommodité, qui m'empêchoit de ſatisfaire mon impatience, ſembloit m'annoncer les grandes infortunes où mon cruel deſtin m'entraînoit; mais que dis-je, appellerai-je un cruel deſtin celui qui me

conduiſoit auprès de Caſire ! Puis-je regarder comme un jour malheureux le jour qui me montra la plus belle perſonne du monde ! Non, non, qu'elle vive, & que le ciel m'accable de diſgraces, je n'en bénirai pas moins l'inſtant où j'eus le bonheur de voir Caſire pour la première fois.

Elle étoit aſſiſe dans la grande ſalle : elle me parut ſi belle, que je ne différai point de lui donner le prix ſur la reine de la beauté. A l'étonnement ſuccéda ma défaite ; mais je me ſentis enlever le cœur avec tant de plaiſir que je ſerois mort heureux en ce moment. Elle danſa avec le chevalier vainqueur. Je m'étois placé de façon à pouvoir m'attirer quelques-uns de ſes regards ; mon attente ne fut pas vaine : mais hélas ! que devins-je dans ce moment ! Caſire s'apperçut de mon changement ; j'obſervai pendant tout le bal qu'elle jettoit ſouvent les yeux ſur moi : elle lut dans les miens l'état de mon cœur, elle y vit naître cet amour, qui durera tant que je reſpirerai. Cependant une des dames vint me prendre pour danſer ; mais je ne m'en acquittai qu'en tremblant, je me ſentois expoſé à la critique des beaux yeux auxquels je craignois tant de déplaire. En effet, quoique je fuſſe aſſez bien danſer, les jambes me tremblerent ſi fort, que ſi l'on n'en eût attribué

la cauſe à la chûte que j'avois faite on ſe ſeroit moqué de moi. Caſire ſeule, pour mon bonheur, devina le véritable ſujet de mon déſordre; elle dit tout bas quelques paroles à l'oreille d'une vieille dame qui étoit auprès d'elle, & comme elle me regarda auſſi-tôt après, je jugeai, & je ne me trompois pas, qu'elle lui avoit demandé qui j'étois; & je ne doutai point (voyez combien l'amour perſuade aiſément ce qu'il deſire!) qu'elle ne fût contente de ce qu'elle en apprit.

Cette fête dura pour le moins quatre heures; mais long-tems avant qu'elle finît, je regardai la princeſſe avec plus de précaution & plus de retenue: il me ſembloit que tout le monde s'appercevoit de mon amour. Mais nous étions nés pour nous entendre dès le premier coup-d'œil. Elle comprit d'où procédoit ma retenue, & m'en ſut bon gré. Quand le bal fut fini, je revins chez moi, bien différent de ce que j'en étois ſortis.

Je réfléchis ſur tout ce qui m'étoit arrivé dans cette fête, & je connus bientôt que j'aimois, & que j'étois ſi fort attaché à cette belle princeſſe, que la mort n'auroit pas la force de m'en ſéparer. J'étois bien aſſuré qu'elle s'étoit apperçue de mes ſentimens, mais je n'oſois me flatter qu'elle y ré-

pondît ; je réſolus de m'en éclaircir la première fois que je pourrois la revoir. Pour mon bonheur, elle alla le lendemain ſe promener hors de la ville, accompagnée d'un grand nombre de courtiſans & & de chevaliers étrangers qui environnoient ſon chariot.

Je m'approchai du char de Caſire, monté ſur le plus beau de mes chevaux, & vêtu tout auſſi magnifiquement que ma fortune me le permettoit. Elle m'apperçut d'abord, & baiſſa les yeux en rougiſſant ; cette aimable rougeur me fit juger que je ne lui déplaiſois pas. O combien la ſeule idée de la croire ſenſible redoubla mon ardeur ! Mon émotion fut ſi grande, qu'il s'en fallut peu que je ne tombaſſe de cheval. Je ne ſaurois vous exprimer quelle fut ma joie pendant un chemin ſi court ; car elle me regardoit avec douceur, & je pouvois l'admirer ſans obſtacle. Enfin on rentra dans la ville, & je me retirai chez moi, perſuadé que ma paſſion ſeroit heureuſe.

Pendant ſix mois je ne perdis aucune occaſion de voir ma princeſſe, & ne remarquai toujours en elle une parfaite correſpondance ; enfin je trouvai que j'agirois avec une trop grande ſimplicité ſi je me contentois plus long-tems de ces ſimples re-

gards qui ne faisoient qu'irriter mon amour. Je voyois les dangers & les difficultés sans nombre qu'il y avoit à pousser plus loin cette aventure; je n'avois aucun rang à la cour, & la politique du roi me tenoit dans un état médiocre pour ôter au peuple le souvenir de ma naissance. Le roi étoit jaloux de moi, me haïssoit mortellement, quoiqu'il n'en fît rien paroître; enfin toutes mes actions étoient observées avec soin. Malgré tant d'obstacles, je n'abandonnai point mon entreprise; l'amour eut pitié de l'état où j'étois, & je fus assez heureux pour entretenir Casire avec succès, par un moyen que je n'avois pas prévu. Le jour destiné pour la solemnité des joutes étant revenu, je n'oubliai pas que s'il y avoit un prix pour le vainqueur du tournois, il y en avoit encore un autre que ma tendresse pouvoit me procurer dans le bal. Je me sentis en cet instant si consolé & si rempli de courage & de force, que l'espérance d'un si grand prix m'eût fait attaquer Mars lui-même. Je me préparai donc à la victoire, & je la crus d'autant plus certaine, que le redoutable Albazar étoit exclus des joûtes pour les rendre plus égales. Je fis faire secretement des armes vertes entrelées de noir, pour annoncer que malgré ma mauvaise fortune l'espérance n'étoit pas bannie de mon cœur.

J'arrivai dans la lice, & les joûtes étoient même commencées, lorſqu'on vit paroître un chevalier très-grand & très-bien fait qui manioit avec vigueur un cheval blanc comme la neige ; ſes armes étoient riches & d'un travail extraordinaire, la fameuſe deviſe de la lune étoit peinte ſur ſon écu.

A ces mots Caloandre rougit & ſe troubla ; Fortunien qui s'en apperçut interrompit ſon hiſtoire, ſe leva & lui dit en l'embraſſant : Ah ! chevalier de la Lune, parlez je vous conjure, votre auguſte viſage vous dément ; mais je ſuis ſurpris & je me plains de ce que vous n'avez pas plus de confiance en moi, & de ce que vous avez juſqu'à préſent employé tant de ſoins pour vous déguiſer pendant que je vous ouvre abſolument mon cœur. Pourquoi, ſi ce n'eût pas été pour votre ſervice, vous aurois-je fait abaiſſer votre viſière en entrant dans cette ville ? Je ſuis incapable de tromper perſonne ?

Mais, ajouta-t-il, n'eſt-ce point la nouveauté de notre connoiſſance qui vous empêche de vous fier à ma diſcrétion ? Raſſurez-vous du moins par l'attachement que j'ai pour Caſire, qui deviendroit coupable & digne de mort, dès l'inſtant que l'on

vous soupçonneroit des fautes que l'amour m'a fait commettre. Et si la vérité & la vie de Cafire m'obligent à faire connoître mon innocence, pourquoi vous cachez-vous de moi, qui la puis prouver mieux que personne ? Caloandre l'embrassa tendrement, & lui répondit : J'aurois grand tort de douter de votre générosité; mais soyez certain que le chevalier de la Lune, que je connois fort bien, & moi, sommes deux chevaliers très-différens; je vous le jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré. Continuez, je vous prie, votre récit; quand vous l'aurez fini je vous détromperai, & vous serez encore plus étonné que vous ne pouvez l'être.

Seigneur, reprit Fortunien, j'ai conçu une si grande opinion de vous, que je ne balance pas un moment à vous croire, quoique mes sens y répugnent; ainsi je vais continuer pour vous obéir. A la vue de ce chevalier, dont la devise est si connue & dont la réputation est si grande, je craignis, je vous l'avoue, qu'il ne vînt m'arracher une victoire que je croyois certaine. J'entrai dans la lice, si furieux contre lui, que ma force en étant augmentée j'abattis en peu de tems tous les chevaliers qui joûtèrent contre moi; & m'étant écarté pour donner un peu d'haleine à mon cheval & pour en prendre moi-même, je vis entrer dans

la carrière le chevalier de la Lune, qui en vingt courſes renverſa vingt des meilleurs chevaliers, en leur portant de ſi grands coups, que pluſieurs en demeurèrent étourdis & ſe trouvèrent en fort mauvais état. Je frémiſſois cependant, & ſi je ne l'avois vu ſe retirer à l'écart pour ſe repoſer, je l'aurois attaqué ſur-le-champ.

J'attendis donc avec une impatience extrême; mais ſoit qu'il n'eût pas grand beſoin de repos, ou qu'il eût le même deſir que moi, il me tira bientôt d'inquiétude en me propoſant de joûter. Il étoit déja tard, & les voix n'étoient partagées qu'entre nous deux. Les autres chevaliers ayant ceſſé le combat, devinrent nos ſpectateurs. On nous croyoit étrangers l'un & l'autre; car j'étois entré ſans me faire connoître, comme je vous l'ai déja dit; ainſi l'on ne pouvoit avoir aucun préjugé ſur notre combat.

Nous fondîmes avec impétuoſité l'un ſur l'autre, au premier ſignal des trompettes. Je ne fus pas renverſé, mais je reçus ſur mon bouclier le plus furieux coup que j'aie jamais ſenti; & il fut tel, qu'à parler ſincérement, je connus que mon adverſaire étoit plus fort que moi. Pour moi je l'atteignis heureuſement ſur le bord de ſon écu, &

la pointe de ma lance gliſſant en haut, frappa ſon caſque avec tant de force, que la courroie ſe rompit, & ſa tête demeura découverte. Ses beaux cheveux blonds ſe répandirent dans l'air, & l'on crut que c'étoit une fille, d'autant qu'il n'avoit pas la moindre apparence de barbe : mais tout le monde convint que la nature n'avoit jamais rien fait de plus beau. Nous fûmes éblouis d'un éclat que nous ne pouvions prévoir, & nous en perdîmes tous la parole ; mais à la fin il ſe fit un grand murmure parmi tous les aſſiſtans.

Les juges du camp ſe levèrent alors, & déclarèrent, ſuivant l'uſage, que la belle amazone avoit perdu, puiſque ſon caſque étoit tombé ; qu'il lui étoit défendu de rompre de nouvelles lances, & que le prix de la joûte m'appartenoit ; ce qui redoubla l'envie que l'on avoit de me connoître. Je fus conduit au palais au ſon des trompettes, & au milieu des applaudiſſemens, pendant que les dames s'aſſembloient pour le bal.

Le roi parut bientôt après, & fit beaucoup d'honnêteté à celle que l'on croyoit une femme ; & quoiqu'elle ne voulût point dire ſon nom & ſa patrie, il la fit aſſeoir auprès de Caſire. Les juges du camp me conduiſirent devant Aſprando, & de-

lacèrent mon casque, suivant l'usage, afin que le roi pût mettre la guirlande sur ma tête. Je connus aisément qu'il me voyoit avec peine, & qu'il étoit fâché de la gloire que je venois d'acquérir ; mais le traître, loin d'en rien témoigner, me dit en souriant : Fortunien, je suis bien aise que vous soyez vainqueur, vous ne démentez point l'idée que j'ai toujours eue de vous.

Pour lors il plaça cette guirlande sur mon front : je me baissai pour lui témoigner mon respect, & je pris ce tems pour lancer un regard sur le visage de Casire ; elle me parut s'intéresser à ma gloire. Quand la cérémonie fut achevée, j'allai quitter mes armes ; & me présentant devant la princesse, je la saluai profondément, & je lui proposai de danser ; elle me rendit le salut avec autant de graces que de majesté, & s'appuyant sur la main droite que je lui offrois, elle descendit de son trône. Je la conduisis lentement autour de l'assemblée ; mais j'étois si troublé de mon bonheur, que je ne pouvois prendre aucun parti.

Cependant je me souvins qu'après le tour de la salle il faudroit quitter la main de Casire pour danser ; cette idée me rendit plus hardi, & je la serrai comme pour lui demander si elle consentoit

que je fuſſe à elle ; je compris qu'elle m'avoit entendu, car elle me répondit de la même façon. je pris enſuite la réſolution de lui dire : Jugez, belle Caſire, par le tremblement de ma main, quelle eſt la violence de mon amour ! ma qualité & l'état de ma fortune vous doivent aſſurer de ma diſcrétion ; obligé de renfermer mes ſentimens dans mon cœur, je ſuis au moment de mourir ſi vos bontés ne me donnent quelques ſecours.

J'attendis, en tremblant, l'arrêt de ma vie ou de ma mort ; mais voyez ſi j'en pouvois attendre un plus favorable, & ſi jamais aucun oracle a plus dit, en moins de paroles. Je ſais, me dit-elle, que ce royaume vous appartient ; malgré les droits que je puis y avoir, j'y régnerai avec vous, & point avec d'autres. Elle me ſerra la main une ſeconde fois, & nous nous ſéparâmes, ſans que perſonne pût avoir le moindre ſoupçon de ce qui s'étoit paſſé ; car il eſt d'uſage que le chevalier vainqueur & la dame qu'il mene ſe faſſent quelques complimens, elle pour louer ſa valeur, & lui pour vanter l'honneur qu'il reçoit de danſer avec elle.

Un auſſi grand bonheur me mit preſque hors de moi-même, je danſai mieux que je n'avois

jamais fait ; les faveurs que j'avois reçues sembloient m'élever de terre & me prêter une agilité nouvelle. Quand notre danse fut achevée, Cafire alla prendre son frère Albazar, & remonta sur son trône après avoir dansé avec lui.

Pour moi, sachant qu'Albazar devoit prendre sa sœur lorsque son tour seroit revenu, & qu'elle devoit ensuite me reprendre, je voulus prévoir ce que je lui dirois, & je ne m'occupai d'autre chose. J'imaginai qu'il ne seroit pas sage d'employer un tems si précieux à lui parler de la grandeur de mon amour ; je formai donc des projets plus solides. Je me souvins qu'une des fenêtres de la chambre où couchoit la princesse donnoit sur le lac qui baigne d'un côté le palais du roi, & je compris qu'il m'étoit aisé d'établir par cette voie un commerce de lettres avec Cafire.

Albazar la vint prendre en effet, elle me reprit ensuite ; & sachant qu'à cette seconde fois je ne pouvois pas lui donner la main pour faire le tour de la salle, mais que je devois simplement la conduire au milieu de l'assemblée, je ménageai les instans.

Ainsi, d'abord que je lui eus donné la main, je

je lui dis : Cette nuit, à quatre heures précises, laiſſez pendre dans le lac un fil de la fenêtre de votre chambre, & tirez à vous une lettre que j'y attacherai ; faites le ſi vous m'aimez, & ne vous confiez à perſonne. Je n'eus que le tems de lui dire ces paroles ; & comme elle n'eut pas celui de me répondre, ſa main me fit entendre ſon conſentement. Je me retirai chez moi d'abord que la fête fut terminée, & je lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui repréſentai l'excès de mon amour & celui de la joie que ſes bontés me cauſoient. Je m'étendis enſuite davantage ſur la néceſſité du ſecret, en lui repréſentant la haine que le roi ſon père avoit pour moi, & l'aſſurant que par le moyen des lettres nous pouvions ſans rien craindre, nous communiquer nos penſées, & nous conduire, ſuivant les circonſtances, à la fin que nous deſirions. Je la conjurois cependant de ne ſe confier à perſonne, & de ne rien faire ſans me le communiquer. Je finis en l'aſſurant que la nuit ſuivante, à la même heure, je viendrois chercher ſa réponſe.

Auſſi-tôt que ma lettre fut écrite, j'allai ſur le lac à l'heure que j'avois marquée : il eſt ſi profond auprès des murs du palais, que pour en approcher il faut venir de très-loin à la nage. La nuit étoit obſcure, & je compris par un petit bruit

que j'entendis, que Caſire étoit au rendez-vous. Je laiſſai tomber un grand manteau que j'avois ſur les épaules, & demeurant avec une légère veſte noire d'un taffetas très-fin, je mis ma lettre dans ma bouche, & me jettant à la nage, je trouvai la petite corde; j'y attachai ma lettre, je fis un ſigne, je la vis tirer en haut, & je m'en retournai chez moi tranſporté de joie. La nuit ſuivante, je vins de la même façon chercher la réponſe : voici comment elle étoit conçue.

« Ma lettre ſera courte, car la prudence m'em-
» pêche de m'expoſer long-tems en écrivant : vo-
» tre mérite m'a attachée à vous, & je ſuis trop
» heureuſe de vous ſavoir à moi. Le ciel juſte
» & pitoyable peut vous rétablir ſur le trône ſans
» m'en priver; je n'en veux point ſans vous,
» & Pontique ne verra jamais régner Caſire ſans
» Fortunien. Je ſais combien il nous eſt important
» de cacher nos amours; conduiſez-moi, & je ne
» m'écarterai jamais de vos conſeils. Ne croyez
» pas que je me fie à perſonne, tous ceux qui
» m'environnent me ſont ſuſpects : quand vous
» aurez envie de me donner quelqu'autre lettre
» pendant la nuit, portez la veille des plumes
» blanches ſur votre chapeau, je laiſſerai pour
» lors tomber le fil. Ah! qu'il me ſeroit favorable,

» s'il pouvoit me tirer d'un labyrinthe où j'ai » peur d'être entraînée par la tendreſſe ! Adieu, » mon cher prince ».

Voilà préciſément les termes de cette lettre ; je ne puis les avoir oubliés, puiſque je la lus & la baiſai tant de fois pendant la nuit, qu'il s'en fallut peu que je n'en effaçaſſe entiérement les caractéres. Satisfait d'un commencement ſi heureux, je cherchai les moyens de conduire mon aventure à ſa perfection. J'appris par pluſieurs autres lettres que les demoiſelles qui ſervoient Caſire couchoient dans les chambres voiſines de celle où elle paſſoit la nuit toute ſeule ; j'examinai ſoigneuſement ſon appartement par les dehors, & quoique la fenêtre du côté du lac fût preſque ſous le toît du palais, je crus que l'amour devoit me prêter ſes aîles pour y voler, & je ne déſeſpérai pas d'arriver dans un lieu où mon eſprit s'étoit déja ſi ſouvent porté. Je pris, pour y parvenir, une forte échelle de ſoie, & je choiſis le tems où les nuits ſont les plus noires. J'arrivai dans le lac à mon ordinaire : Caſire, ſans ſavoir ce que je voulois faire, obſerva ce que je lui avois recommandé dans la lettre que je lui avois donnée la veille, elle tira ce cordon, & l'attacha à un gros morceau de fer qu'un heureux haſard avoit placé en dehors de ſa fenêtre,

& le laiſſa retomber de façon que je pus prendre l'autre bout. Alors, avec un courage que l'amour ſeul peut donner, je montai, tenant le cordon avec les pieds, m'élevant avec les mains, & profitant quelquefois des morceaux de fer qui ſe trouvoient en différens endroits du mur, & ſur leſquels je mettois les pieds pour me repoſer : enfin en très-peu de tems j'arrivai heureuſement à la fenêtre tant deſirée. Caſire recula dans la chambre en me voyant, & prononça quelques mots que je ne pus diſtinguer : je n'entendis ſeulement qu'un triſte ſoupir, dont je fus ſi frappé que je fus ſur le point de me laiſſer tomber dans le lac, tant il me cauſa d'agitation.

J'étois immobile, je ne ſavois que réſoudre ; enfin je ſongeai que je pouvois expoſer l'honneur de Caſire ſi je perdois le courage. Cette crainte me donna tant de hardieſſe, que faiſant un nouvel effort, je fus en un moment ſur la fenêtre & preſqu'auſſi-tôt dans la chambre.

Voici votre fidele eſclave, belle Caſire, lui dis-je aſſez bas ; mais comment le recevez-vous ? Elle laiſſa tomber ſa main ſur le bras de ſa chaiſe, & ne me répondit rien ; ainſi de plus en plus affligé, je pourſuivis : Quoi ! Caſire, je vous ai déplu en

venant vous voir ! Votre honneur ne me permet pas de me précipiter dans le lac pour me punir de la faute que votre silence me reproche ; mais il est d'autres moyens pour satisfaire votre cruauté. Si mon honneur vous intéressoit, répondit-elle d'une voix foible & tremblante, vous n'auriez pas eu la hardiesse de monter ici, & vous pourriez, au lieu de vous précipiter, retourner de la même façon que vous êtes venu.

Quoique ces paroles fussent sévères, elles ne m'ôtèrent pas l'espoir du pardon. C'est donc là, répliquai-je, en me jettant aux genoux de cette belle irritée, c'est donc là tout l'amour dont vous flattiez le malheureux Fortunien ? Vous m'assuriez que vous étiez à moi ; eh ! pourquoi me trahir ? Vos faveurs m'ont donné des ailes, j'ai traversé les ondes, je me suis élevé dans l'air, j'ai surmonté les plus hautes murailles, je me serois fait un chemin à travers les flammes pour être auprès de vous ; & vos rigueurs font évanouir mes forces, au point qu'il ne m'est plus possible de descendre ; & c'est nous perdre tous deux ; car enfin, que ferons-nous demain quand le jour paroîtra ? Votre honte & ma perte ne sont-elles pas inévitables ? Il est vrai que je vous le que je puis me précipiter dans le lac avant que le soleil pa-

roiſſe ; mais mon corps que l'on trouvera ne ſera-t-il pas un témoin convaincant de ma témérité ? Que deviendrez-vous alors ? Votre réputation finira avec ma vie. Pourquoi donc nous expoſer à de ſi grands malheurs, quand nous pouvons jouir ſûrement du fruit de nos amours ? Que pouvez-vous craindre ? Toute la nature ignore notre liaiſon. Je prends le ciel à témoin de la foi que je vous donne d'être votre mari ; nos plaiſirs ſeront juſtifiés devant lui, il ſaura nos intentions, & elles ſeront cachées à nos ennemis, à tout le reſte du monde. Rendez-moi la force en me rendant votre cœur, & conſolez-moi, afin que je puiſſe retourner avec autant de ſecret que je ſuis venu.

Alors je pris une de ſes belles mains que je baiſai tendrement, & je l'arroſai de mes larmes. Caſire touchée de la douleur exceſſive qu'elle remarquoit en moi, & rendue plus hardie par mes diſcours, me répondit enfin : Ah, mon cher prince ! ce n'eſt ni le peu d'amour que j'ai pour vous, ni ma cruauté qui me réduiſent en l'état où vous me voyez ; j'ai d'abord été ſaiſi d'horreur à l'aſpect du péril que je vous ai vu courir en montant ici ; enſuite la crainte que j'ai eue de perdre ma réputation m'a cauſé un ſi grand déſordre, que je n'ai pas eu aſſez de force pour me ſoutenir. L'idée

du danger que vous avez couru commence à ſe diſſiper, puiſque je vous vois en bonne ſanté; mais la crainte que j'ai de vous voir en ce lieu ſubſiſte encore; car, hélas! que deviendrions-nous ſi quelqu'une de mes demoiſelles, qui ſont ſi près de moi, venoit à s'éveiller! Ne ſerions-nous pas perdus l'un & l'autre ſi elles s'appercevoient que je ne ſuis pas ſeule?

Telles étoient les frayeurs de Caſire. L'amour fit me rendre éloquent pour les diſſiper. Que vous dirai-je enfin? Je l'engageai à me recevoir dès-lors pour ſon époux. Nous nous unîmes d'abord par les ſermens les plus inviolables; enſuite voyant que notre converſation étoit dangereuſe, parce qu'on pouvoit nous écouter, nous nous livrâmes à des plaiſirs muets qui n'exprimoient pas moins notre tendreſſe.

Quelque grande que fût la violence de mes tranſports, je n'attendis pas la pointe du jour pour m'arracher d'auprès de Caſire; je voulois me la conſerver, & je l'aimois trop pour ne point ménager ſa réputation: nous convînmes du tems où nous nous reverrions de la même manière, & je revins heureuſement chez moi.

Pendant quatre mois entiers j'ai vu tranquillement la princeſſe ; mais enfin la fortune m'a fait connoître qu'elle ne m'avoit élevé ſi haut que pour me faire ſentir la profondeur du précipice où je devois tomber tôt ou tard. Une nuit que je m'étois rendu auprès de Caſire, je la trouvai plongée dans une extrême douleur. Hélas ! me dit-elle, nos plaiſirs ſont paſſés ; bientôt vous ne pourrez plus me voir, bientôt je ne vivrai plus. Je crus qu'elle ne me tenoit ce propos qu'à cauſe du froid qui commençoit à ſe faire ſentir, & qui me faiſoit arriver quelquefois pénétré du plus grand froid. Ne craignez rien, ma chère princeſſe, lui répondis-je, plus cette ſaiſon ſera rigoureuſe, & plus elle me ſera favorable ; la glace me donnera plus de facilité.

Caſire m'interrompit ſans modérer le cours de ſes larmes. Non, non, ajouta-t-elle, nos malheurs ne viennent point de la ſaiſon, & l'état où je ſuis (en me montrant qu'elle étoit groſſe) va divulguer notre ſecret. Quelle preuve mon père ne me donnera-t-il pas de ſa ſévérité ! Mais la mort n'eſt point ce qui m'épouvante ; quel nom vais-je laiſſer dans l'univers ! On ne ſaura ma foibleſſe que pour la condamner. Et vous, cher Fornunien, qu'allez-vous devenir lorſqu'on verra que

vous avez violé les loix du royaume en flétriſſant ma gloire ?..... Elle acheva ces mots en me proteſtant qu'elle périroit mille fois plutôt que de m'accuſer.

Jugez, ſeigneur, de l'état où me réduiſit ce diſcours : je fis cependant un effort ſur moi-même pour cacher au moins une partie du trouble que je reſſentois en effet. Nous cherchâmes enſemble les moyens de cacher ſon état, & nous n'en trouvâmes aucun qui pût ſoulager notre peine : ainſi nous nous ſéparâmes ſans rien conclure. Je revins chez moi, plus embarraſſé qu'on ne peut l'imaginer, après l'avoir conjurée de ne ſe point affliger, & lui avoir promis d'imaginer quelque remède à ſon malheur. Pour achever de me déſeſpérer, il me fut abſolument impoſſible pendant trois mois d'aller trouver Cafire : l'eau étoit exceſſivement froide, ſans que le froid fût aſſez fort pour faire prendre le canal & le geler. Elle paſſoit les nuits à pleurer ſa honte & le danger auquel j'étois expoſé.

Un jour ſes demoiſelles étant entrées dans ſa chambre, comme elles faiſoient ordinairement pour l'habiller, elles la trouvèrent ſans aucun ſentiment, & preſque hors de ſon lit : elles furent

très-étonnées, & pendant qu'elles cherchoient avec empreſſement les moyens de la ſecourir, il y en eut une qui s'apperçut de ſa groſſeſſe, & qui la fit remarquer à ſes autres compagnes. Un médecin que l'on envoya chercher en demeura pleinement convaincu, & ne manqua pas d'en informer le roi, qui ſe mit dans une ſi grande colère, qu'il fut aiſé de prévoir les maux qu'il deſtinoit au téméraire amant de ſa fille, s'il pouvoit le découvrir.

Toutes les demoiſelles de la princeſſe furent examinées avec beaucoup de rigueur, on ne put en tirer aucun éclairciſſement; on interrogea Caſire elle-même, & quoique l'état où elle étoit lui donnât le démenti, elle ne convint jamais d'avoir eu la moindre liaiſon avec aucun homme. Le roi la menaça; ſes menaces furent inutiles, & ſa colère augmentant de plus en plus, il lui donna ſa chambre pour priſon, & jura de lui faire avouer la vérité à force de tourmens quand elle ſeroit accouchée.

J'admire la tendreſſe & la fidélité de Caſire, & j'ai réſolu de ne lui point céder en généroſité. Voilà, ſeigneur, quelle eſt ma diſgrace. J'ai ruiné la réputation de l'objet que j'aime: cette princeſſe

périra honteuſement ſi je ne meurs pas; mais j'aurai ſoin de me préſenter au ſupplice & de me déclarer coupable. Ce qui met, je vous l'avoue, le comble à mon déſeſpoir, c'eſt que tout mon ſang ne ſuffira peut-être pas pour appaiſer la fureur d'Aſprando. Le barbare ſera charmé d'avoir un prétexte pour immoler ſa fille, & pour comble de maux, elle ſemble travailler de concert avec lui pour ſe perdre.

Depuis quelques jours le bruit s'eſt répandu que le chevalier de la Lune dont je vous ai parlé, & qu'on a pris ici pour une fille à cauſe de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, n'eſt qu'un aventurier qui court le monde ſous différens noms, & qui déguiſe ſon ſexe pour tromper les princeſſes dans les cours où ſa valeur extraordinaire le fait recevoir. On ajoute qu'il a paſſé quelque tems dans Trébiſonde pour l'illuſtre Léonide, & que s'étant laiſſé enlever par le Turcoman, il a ſéduit l'innocente Spinalba, ſœur de ce prince.

Ces nouvelles ſont venues aux oreilles de Caſire, & comme elle ſait que le roi a fort bien reçu ce chevalier, & qu'il a vécu particulièrement avec elle dans le peu de ſéjour qu'il a fait ici, parce qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût une fille, l'in-

portunité de ſon père & celle de ſes demoiſelles lui ont fait imaginer de dire que les rares qualités du chevalier de la Lune l'avoient engagée à s'abandonner à lui ; elle n'a pris ce parti que pour me tirer du péril & pour ne pas éprouver les tourmens dont elle étoit menacée. Cependant cet aveu la condamne à la mort ; mais elle ne la craint point, pour me ſauver la vie.

Fortunien fut interrompu dans cet endroit par l'arrivée d'Acomat, qui lui dit quelques mots à l'oreille avec un grand trouble & un extrême agitation. Le malheureux Fortunien perdit le peu de couleur qui le faiſoit paroître encore vivant, & s'adreſſant à Caloandre : Ah ! ſeigneur, lui cria-t-il, pourquoi, malgré tout le monde, ne voulez-vous pas être le chevalier de la Lune ? Je vous ai dit, mais trop tard, de vous cacher le viſage en entrant dans la ville ; ma maiſon eſt environnée de ſoldats, qui ont ordre de vous faire priſonnier, on vous accuſe d'avoir abuſé de la princeſſe. Si vous ne voulez pas vous ſoumettre à la priſon, parlez, je ſuis prêt à perdre ici avec vous cette vie que j'avois réſervée pour Cafire ; mais je crois qu'il vaut mieux que nous nous conſervions encore, vous, pour faire voir votre innocence, moi, pour la prouver par l'aveu de ma faute, & tous deux

pour ſauver mon épouſe : nous ſommes les ſeuls qui puiſſions la convaincre de fauſſeté.

Je ne me rendrois pas avec tant de facilité, lui répliqua Caloandre, & ſur-tout dans un tems où la vie m'eſt à charge, & dans une circonſtance qui me feroit regarder comme un bonheur l'occaſion de la perdre en défendant mon innocence & mon honneur; mais je veux me conſerver pour Caſire & pour vous : le ciel m'a conduit ici ſans doute pour la convaincre de ſon tendre menſonge; ne craignez rien, je vivrai, mon innocence ſera prouvée, Caſire ne périra point, & vous ſerez roi de Pontique ſi je poſsède encore mes forces ordinaires.

Fortunien alloit répondre, lorſque l'on vit entrer un officier, qui ne pouvant s'empêcher de reſpecter la nobleſſe qui brilloit ſur le viſage de Caloandre, lui dit avec politeſſe : Je ſuis bien fâché, chevalier, d'être obligé d'exécuter contre vous les ordres du roi qui vous fait ſon priſonnier; ayez la bonté de me donner votre épée & de me ſuivre.

Allons, lui répondit le prince Grec, je vous ſuivrai, puiſque le haſard fait que vous me trou-

viez ſans volonté de me défendre. Je pardonne au roi l'erreur dont il eſt frappé ſur mon compte. Mon épée, continua-t-il, demeurera entre les mains de Fortunien ; & ſe tournant vers lui il la lui donna, en lui diſant, ſans être entendu que de lui : Gardez-la-moi, avec mon cheval & mes armes.

Pour lors il ſuivit l'officier qui le conduiſit au palais criminel. Pluſieurs perſonnes le reconnurent ; on l'interrogea ſur-le-champ, on lui demanda qui il étoit, & s'il n'avoit jamais été à Pontique. Il ne répondit rien à la première queſtion, & nia la ſeconde.

On le mit dans un cachot au fond d'une tour, ſans l'avoir examiné d'avantage. Le juge alla trouver le roi pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé. Cet uſurpateur, pénétré de l'affront qu'il avoit reçu de la princeſſe, ordonna que dès le lendemain on coupât la tête au chevalier priſonnier dans la place publique : il aimoit le ſang, & ſa fureur étoit la ſeule loi qu'il reſpectât.

*Fin du cinquième Livre.*

# LIVRE SIXIEME.

FORTUNIEN, pénétré de douleur en apprenant l'arrêt que ce roi barbare avoit prononcé contre le chevalier, réſolut d'avouer ſon crime avant que l'on attentât à la vie de ſon ami. Dans ce deſſein, il ſe préſenta fièrement devant Aſprando, & lui dit à haute-voix pour être entendu de tout le monde : Je ne ſuis pas capable, ſeigneur, de ſouffrir que le criminel ſoit impuni, & de voir périr deux perſonnes innocentes. Le chevalier que vous avez fait mettre en priſon n'eſt point le chevalier de la Lune que vous avez ſi bien reçu dans votre cour il y a quelques mois ; mais quand il le ſeroit, ſon innocence ne ſeroit pas moins certaine, puiſqu'il n'a jamais eu aucune liaiſon avec la princeſſe votre fille. Elle eſt également innocente, ou du moins elle n'eſt point ſujette à la loi qui condamne avec tant de rigueur les dames de cette cour pour avoir eu quelques foibleſſes pour des étrangers. Sachez donc la vérité. Vous voyez en moi l'amant heureux que les faveurs de Caſire ont élevé à la gloire d'être ſon époux, & celui qui a joui pluſieurs mois de la félicité qu'une

beauté comme elle peut procurer. C'eſt moi qui l'ai réduite dans l'état où elle eſt aujourd'hui, & ce n'eſt que pour me ſauver la vie qu'elle ne l'a pas voulu déclarer, & qu'elle accuſe le chevalier de la Lune. J'ai eu tort, ſans doute, de ne pas attendre que vous m'euſſiez accordé ſa main ; vous pouvez m'en punir au gré de votre rigueur : mais ſouvenez-vous que Caſire a choiſi pour époux le ſeul homme avec lequel elle eût droit de régner dans Pontique. Souvenez-vous encore que Clarindo mon père n'a cédé ce royaume au vôtre que par force, & qu'en me donnant votre fille vous avez un moyen aſſuré pour me le rendre ſans vous en priver.

Ce diſcours ſurprit & attendrit tous ceux qui l'entendirent, Aſprando fut le ſeul à qui il inſpira de la colère. Il ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût été poſſible à Fortunien de voir Caſire en particulier, ſans qu'il en eût été inſtruit, ni que le chevalier qu'il tenoit dans ſes priſons ne fût pas celui de la Lune. Enfin, après avoir aſſuré Fortunien qu'il le châtieroit ſévèrement, ſoit qu'il fût coupable, ſoit qu'il feignît de l'être ; il ordonna qu'on le menât en priſon, trop charmé d'avoir un prétexte ſi légitime pour faire périr ce malheureux prince.

prince, ſans que ſon procédé eût aucune apparence de cruauté ou de tyrannie.

Ces nouvelles furent auſſi-tôt répandues dans toute la ville. On regarda le chevalier de la Lune & Fortunien comme deux inſenſés ; l'un, parce qu'il s'accuſoit d'un crime qu'il n'avoit pas commis ; & l'autre, parce qu'il étoit venu de ſon propre mouvement ſe jetter entre les bras de la mort ; car tout le monde le croyoit coupable. Le jeune Acomat étoit lui ſeul plus frappé que tous les autres de la façon dont ils s'étoient conduits l'un & l'autre : il aimoit ſon frère, il eſtimoit le chevalier, ainſi leurs malheurs qui lui paroiſſoient inévitables lui firent verſer un torrent de larmes pendant toute la nuit. Il fit enſuite des réflexions ſérieuſes ſur ſa propre ſituation, & jugeant ſans peine qu'étant le dernier de la maiſon royale, on voudroit auſſi le faire périr, & qu'on ne ſeroit pas long-tems ſans l'arrêter comme complice de la faute de ſon frère, ou du moins comme témoin de ce qui s'étoit paſſé, il trouva qu'il valoit mieux éviter la colère du tiran, & attendre dans quelqu'autre pays les nouvelles des triſtes événemens qui étoient ſur le point d'éclorre. Il ſe leva donc au point du jour, il prit à la hâte quelques pierreries, & fit ſceller un de ſes chevaux, ſur lequel

il attacha les armes de Caloandre, qu'il regardoit comme un tréſor ineſtimable, dans le deſſein qu'il avoit de ſe faire armer chevalier. Il monta le brave Furio & ſortit de la ville, prenant le chemin de la mer pour être plutôt ſorti d'un royaume ſi funeſte à ſa maiſon.

Il étoit à peine éloigné d'un mille de Pontique, qu'il rencontra un chevalier tout armé, monté ſur un cheval admirablement beau, & ce chevalier lui parut reſſembler à ſon nouvel ami le chevalier mélancolique : ſes armes étoient ſi belles & ſi riches, qu'elles ſurpaſſoient toute deſcription. Acomat arrêta ſon cheval, & marcha doucement pour examiner cet étranger.

Celui-ci conſidéra quelque tems avec plaiſir la bonne mine d'Acomat ; mais dès qu'il apperçut les armes extraordinaires dont le jeune prince avoit chargé ſon autre cheval, il s'arrêta, & lui dit : Je vous conjure de m'apprendre à qui ſont ces armes, & comment elles ſe trouvent en votre puiſſance. Elles ſont, lui répondit Acomat, ou pour parler plus juſte, elles étoient au plus beau, au plus aimable & au plus accompli chevalier que j'aie jamais vu : je ne puis vous dire ſon nom ; mais il y a cinq jours que nous nous ſommes trouvés

enſemble dans un vaiſſeau qui faiſoit voile en ce royaume ; & tout de ſuite, ſans prononcer le nom de Caloandre qu'il ignoroit, il raconta à cet inconnu le malheur qui venoit d'arriver à ce prince, le crime dont on l'accuſoit, & le traitement qu'on ſe préparoit à lui faire. Son arrêt de mort continua-t-il, doit être exécuté ce matin, & cette tête qui ſembloit être faite pour porter la couronne de l'univers, ſera honteuſement coupée par la main d'un bourreau. Pour moi, voulant éviter un ſpectacle ſi touchant..... L'étranger l'interrompit, en proférant quelques paroles qu'Acomat n'entendit point ; il piqua ſon cheval, & le pouſſa à toute bride du côté de Pontique.

Acomat ſurpris du départ précipité de ce chevalier, & s'imaginant qu'il alloit peut-être ſecourir ſon ami, ordonna à un domeſtique qu'il avoit avec lui de ſuivre promptement cet inconnu, d'obſerver avec attention tout ce qu'il feroit dans la ville, & de revenir le plutôt qu'il pourroit lui en rendre compte, dans une vallée prochaine qu'il lui montra & dans laquelle il alloit l'attendre.

On avoit lu, dès la veille, à Caloandre, ſon arrêt de mort ; mais il paſſa la nuit toujours enſeveli dans ſes penſées amoureuſes, & regardant la

mort comme un bonheur, il ne ſongeoit ſeulement pas à faire connoître ſon innocence. Cependant il fit quelques réflexions ſur le danger que couroient Caſire & Fortunien; cette idée lui fit prendre la réſolution de vivre & de faire connoître au roi l'erreur où l'avoit jetté la grande reſſemblance qui étoit entre Léonide & lui : il ſe détermina même à ſe faire connoître pour prince de Conſtantinople, ſi la choſe étoit néceſſaire. A la petite pointe du jour, il vit entrer dans ſa priſon un officier de juſtice qui venoit le chercher pour le conduire à l'échafaud. Cette vue inſpira de l'horreur à ce généreux prince, & ſe repréſentant la mort honteuſe qu'on lui préparoit, il éclata contre le roi qui l'avoit condamné ſans entendre ſes raiſons. Il regarda ce juge avec des yeux enflammés de colère, & lui dit : Eſt-ce ainſi que l'on prononce les arrêts de mort en ce pays? eſt-ce ainſi que l'on examine les crimes? eſt-ce ainſi qu'on les condamne? mais en tout cas, ce n'eſt pas ainſi que l'on traite mes pareils; & quand un homme de mon rang ſeroit criminel, il vaudroit mieux l'abſoudre que de le condamner. Conduiſez-moi devant votre roi, je veux lui découvrir mon innocence, & lui dire qui je ſuis; il rougira d'avoir voulu me livrer à une mort infâme, & il ſera fâ-

ché de n'être pas assez heureux pour me voir l'amant & le mari de sa fille.

Ce discours si fier & qui convenoit si bien à l'air majestueux de Caloandre, toucha le cœur de celui qui l'étoit venu chercher, & l'engagea à conduire le prince au palais. Tout le peuple accouroit pour le voir; les uns plaignoient son malheur, les autres l'accusoient d'imprudence & de témérité; il s'en trouvoit enfin qui le regardoient comme un traître.

Lorsqu'il fut au bas de l'escalier, il apperçut ce chevalier si magnifiquement armé qu'Acomat venoit de rencontrer dans la campagne. Caloandre en le voyant changea plusieurs fois de couleur. L'étranger jugea par son trouble qu'il l'avoit reconnu, & s'approchant du prisonnier, il lui dit en langue arménienne pour n'être pas entendu de ceux qui les environnoient : Ne vous troublez point, chevalier, un perfide tel que vous ne doit ni rougir ni témoigner des remords. Ce discours augmenta la rougeur de Caloandre, intimida son cœur & lui ôta l'usage de la parole. Il monta l'escalier en tremblant & sans proférer un seul mot L'officier de justice le présenta au roi qui étoit sur son trône.

D'abord qu'Aſprando apperçut Caloandre, il s'écria d'un ton furieux : Quoi ! tu as la témérité de paroître devant moi ? Crois-tu pouvoir m'abuſer par quelque menſonge, & m'engager à te pardonner ? Prends-garde d'augmenter ton crime par de nouvelles fauſſetés, elles ne ſerviroient qu'à faire redoubler la cruauté de ton ſupplice. Caloandre dans ce moment avoit changé de réſolution ; il ne vouloit plus déclarer ni ſon nom ni ſon rang ; la vue du chevalier qui venoit d'arriver lui impoſoit ſilence.

Celui-ci s'étant approché du trône d'Aſprando, lui dit : Seigneur, ce chevalier eſt confondu par le ſouvenir de ſes fautes, ſon ſilence le condamne. Si vous daignez pourtant à ma priére ſuſpendre ſon exécution juſqu'à demain, & me permettre de voir la princeſſe Caſire, vous ſauriez peut-être la vérité de ſa propre bouche ; votre majeſté obligeroit ſenſiblement un chevalier, qui conſerve pour d'autres bienfaits qu'il a déja reçus d'elle un grand deſir de la ſervir.

Aſprando jugea que le chevalier qui lui parloit étoit d'une naiſſance diſtinguée ; mais il étoit trop altéré du ſang de Caſire, de Fortunien & de Caloandre, pour ſouhaiter qu'on découvrît l'inno-

cence d'aucun des trois ; auſſi répondit-il avec un viſage ſévère : La vérité nous eſt déja connue, il ſeroit inutile de faire aucune queſtion à Caſire, & de différer la peine que cet audacieux mérite; qu'on le conduiſe promptement au ſupplice : au reſte, chevalier, je ne ſais qui vous êtes, & ſi vous avez reçu quelque faveur de moi, en tout cas elle étoit plus juſte que la demande que vous me faites aujourd'hui.

En achevant ces paroles il ſe leva pour ſe retirer ; mais ce chevalier peu ſatisfait d'une telle réponſe, avec une voix plus haute & plus fière, reprit ainſi : Aſprando, je ſuis Léonide princeſſe de Trébiſonde ; il me ſemble qu'on peut lui accorder une grace, que l'on ne devroit pas même refuſer à un ſimple chevalier, tout inconnu qu'il ſeroit.

Ce nom glorieux impoſa du reſpect à tout le monde & rendit Aſprando plus doux, il s'avança pour la recevoir. L'on ne refuſe rien à des perſonnes comme vous, ajouta-t-il ; & ſur-le-champ il ordonna à l'officier de juſtice de remettre Caloandre en priſon, & de le garder juſqu'à nouvel ordre. Quelle bonne fortune, continua-t-il, vous a conduite ici pour honorer ma cour, grande

princeſſe ? L'envie de vous revoir & de cultiver l'amitié de la belle Caſire, lui répondit Léonide ; elle m'a ſi bien reçue l'année dernière, quoiqu'elle ne me connût pas.....

Le roi fut ſurpris de ce diſcours, car il croyoit n'avoir jamais vu Léonide ; pour lors elle hauſſa ſa viſière, & lui dit : Reconnoiſſez, ſeigneur, le chevalier de la Lune, & ne ſoyez point étonné ſi je viens voir mon amie. Je conduiſois une grande flotte pour conquérir l'empire grec ; mais une horrible tempête l'a diſperſée hier, & mes vaiſſeaux courent à la merci des vents. J'ai mouillé ce matin au point du jour avec un petit nombre de mes navires dans un de vos ports, & me trouvant fatiguée de la mer j'ai mis pied à terre, me conſolant du contre-tems que j'ai éprouvé, par l'occaſion qui ſe préſente de vous revoir & de me faire connoître. Ainſi je vous conjure encore une fois, ſeigneur, de trouver bon que je voie la princeſſe Caſire ; je ſaurai d'elle-même le détail d'une affaire qui vous embaraſſe avec raiſon.

Elle s'apperçut que le roi la regardoit avec beaucoup d'attention pendant qu'elle lui parloit, & que tous ceux qui étoient préſens paroiſſoient étonnés. Puis-je vous demander, ſeigneur, lui dit-

elle, quel eſt le ſujet de la ſurpriſe que je remarque ici? Le roi la prit alors par la main, & l'ayant fait aſſeoir à ſes côtés : Apprenez, lui répondit-il, madame, tout ce qui s'eſt paſſé de ſingulier depuis hier dans ma cour. Alors il lui conta l'hiſtoire de Caſire, l'arrivée du chevalier que l'on avoit pris pour celui de la Lune, les raiſons qui l'avoient engagé à le faire arrêter, ſans oublier l'aveu de Fortunien; & finit en diſant : Celui-ci ſans doute eſt le coupable, & recevra le châtiment que mérite ſa témérité.

Léonide fut ſurpriſe de ces événemens, mais elle en conclut l'innocence de ſon amant, & lui répondit avec un tranſport de joie que l'on ne peut exprimer : Il eſt vrai, ſeigneur, que cette aventure eſt fort ſingulière, la grande reſſemblance que vous remarquez entre votre priſonnier & moi vous étonne à juſte titre; apprenez qu'il eſt le fameux chevalier de Cupidon, dont la valeur a rempli toute l'Aſie. Perſonne ne pouvoit nous diſtinguer lorſqu'il étoit plus jeune; car non-ſeulement les traits, mais la taille, le port, l'action, & même le ſon de la voix, tout étoit ſi reſſemblant, que l'on ne pouvoit abſolument s'appercevoir d'aucune différence. Mais l'aventure de Caſire & de Fortunien, continua-t-elle, demande beaucoup de

ménagement. Permettez-moi donc de voir la princeſſe ; quand j'aurai découvert la vérité, vous trouverez peut-être que ſi la rigueur de la juſtice demande la punition du coupable, la clémence d'un roi, jointe à la pitié d'un père, pourront vous adoucir.

Aſprando diſſimula ſon chagrin. Je conſens, madame, lui dit-il, que Caſire, toute indigne qu'elle en eſt, reçoive l'honneur que vous lui voulez faire, & je vais donner ordre que l'on ouvre la priſon au grand chevalier de Cupidon. Sa reſſemblance avec vous & le ſilence extraordinaire qu'il a gardé ſervoient à le convaincre ; tout cela, dis-je, doit excuſer la rigueur de mon procédé, d'autant qu'il n'a pas fait la moindre démarche pour défendre ſon innocence. Mais je vous avoue, princeſſe, que je ne puis concevoir quelle peut être la raiſon du trouble & de l'embarras qu'un chevalier ſi brave & ſi hardi nous a laiſſé voir ; pour moi, je me perds en penſant à la ſingularité de ces événemens, l'innocent ne ſe juſtifie point, & le coupable s'accuſe lui-même ; jugez, madame, en quel trouble tout ceci doit me jetter. J'eſpère que je le diſſiperai bientôt, reprit Léonide. Quant au chevalier de l'Amour, je puis vous dire que des raiſons particulières l'ont rendu ſi mélancolique, qu'il n'eſt pas reconnoiſſable ; cependant je

vous prie de trouver bon que ce soit moi qui la faſſe ſortir de priſon. D'abord que j'aurai vu la princeſſe votre fille, j'irai promptement lui porter une nouvelle qui bannira la triſteſſe de ſon cœur, & j'ai de plus réſolu d'en faire votre ami.

Vos ordres ſeront exécutés, madame, lui répondit Aſprando, & l'on ne remettra qu'à vous ſeule ce fameux chevalier. A ces mots il ſe leva, & ſe retira dans ſon appartement, ſans avoir rien témoigné du chagrin que l'innocence du chevalier lui cauſoit, puiſqu'il conſervoit la vie à ſa fille. Pour Léonide, elle ſe fit conduire chez la princeſſe Cafire.

Cette infortunée étoit dans un ſi grand accablement, qu'elle auroit regardé la mort comme un bonheur extraordinaire; cependant depuis quelques jours elle étoit moins affligée, car ne s'embarraſſant plus de ſa propre conſervation, elle croyoit avoir imaginé un moyen pour ſauver ſon époux & pour éviter l'importunité de ſon père, en accuſant le chevalier de la Lune; mais ſi-tôt qu'elle apprit qu'il étoit priſonnier, elle ne put ſoutenir la ſeule idée de cauſer la mort d'un innocent. Elle fit ſavoir au tyran que le chevalier de la Lune n'étoit point coupable; elle eſpéroit par cet aveu, engager Aſprando à révoquer ou du moins à ſuſpendre l'arrêt injuſte qu'il avoit prononcé; mais

quand elle apprit que l'on conduit l'accusé à l'échafaud, & que Fortunien s'étoit avoué coupable, elle s'abandonna aux regrets, aux larmes, & même aux fureurs. Elle étoit dans cette situation, quand on lui vint dire que la princesse de Trébisonde avoit obtenu la permission de la voir, & qu'elle avoit fait connoître l'innocence du chevalier que l'on avoit condamné.

Léonide parut avec la visière haussée ; Cafire l'embrassa en lui disant : Hélas! le mensonge que j'ai fait me coûte bien cher, mais je me sens un peu soulagée, puisque vous êtes hors de danger. Que ne puis-je voir Fortunien dans une pareille situation ! Ses pleurs & ses sanglots lui coupèrent la parole. Prenez courage, ma chère Cafire, lui répondit Léonide, les choses extraordinaires qui viennent d'arriver aujourd'hui sont encore plus surprenantes que vous ne pouvez l'imaginer. La providence a fait élever une si grande tempête, qu'elle m'a contrainte de débarquer ce matin avec une partie de ma flotte sur les côtes de ce royaume ; elle est cause que je suis arrivée à Pontique assez à tems pour faire connoître l'innocence du chevalier que l'on avoit condamné ; espérez donc que cette même providence ne vous abandonnera point.

Cafire étoit dans une situation à ne rien dissimuler. Elle raconta ses amours & son malheur à

Léonide ; mais à la fin de ſon diſcours, il lui prit une grande foibleſſe, qui ne fut pas de durée, car une violente douleur lui fit bientôt ouvrir les yeux ; ſes femmes accoururent, & lui aidèrent à mettre au jour un prince auſſi beau que le dieu qui charma le cœur de Pſyché. Sa mère le prit entre ſes bras & le baiſa tendrement en le baignant de ſes larmes. Ah ! mon fils, s'écria-t-elle, que les dieux puiſſent te délivrer des cruelles mains de ton aïeul ! C'eſt à vous, Léonide, c'eſt à vous, grande princeſſe, que je le recommande : prenez auſſi ſous votre protection mon malheureux époux. Que la fortune faſſe de moi tout ce qu'elle voudra quand ils ſeront en ſûreté. Madame, lui répondit Léonide, cet enfant vous annonce que le ciel s'adoucit en votre faveur. Son ſexe fera renaître l'amitié d'Aſprando pour vous, la majeſté brille déja ſur ſon viſage ; il ſera roi de Pontique, ou je ne ſerai jamais impératrice de Trébiſonde ; & ſi le roi n'en agit pas bien avec vous & avec Fortunien, je lui déclarerai la guerre. Après l'avoir inſtruit de la naiſſance de ſon petit-fils & de ſon légitime ſucceſſeur, j'irai faire ſortir de priſon le fameux chevalier de l'Amour ; avec lui ſeul, j'aurois aſſez de force pour vous mettre ſur le trône, en dépit d'Aſprando & de tous ſes ſujets.

Léonide ſe rendit en effet chez le roi ; elle lui

apprit la naiſſance de ſon petit-fils, & lui déclara que Fortunien en étoit non-ſeulement le père, mais qu'il étoit légitime époux de ſa fille. Elle vouloit enſuite s'étendre ſur le mérite de l'un & de l'autre, & conclure qu'il devoit les aimer & les regarder dans la ſuite avec la tendreſſe d'un père; mais ce prince adroit s'en étant apperçu, & cette propoſition n'étant point de ſon goût, il feignit d'avoir des affaires importantes qui ne lui permettoient pas de l'écouter plus long-tems; cependant il ne put ſe déguiſer au point de ne pas lui faire entendre que la témérité de Fortunien avoit été grande, & que ſelon la loi & la bonne politique, il ne devoit pas laiſſer ſon audace impunie, d'autant qu'elle le rendoit coupable de lèze-majeſté. Léonide comprit ſans peine qu'Aſprando ne s'appaiſeroit pas aiſément, & craignant de l'aigrir davantage, elle ſortit pour aller tirer de priſon le chevalier de l'Amour. Aſprando ordonna au capitaine de ſes gardes de l'accompagner, & ſe retira dans ſon appartement, réſolu de trouver le moyen de ſe débarraſſer de Fortunien, avant que les prières d'une ſi grande princeſſe ou quelque révolte du peuple l'obligeaſſent à le délivrer.

Cependant Léonide marchoit avec empreſſement pour ſe rendre à la priſon; elle imaginoit avec une joie infinie qu'elle alloit voir le chevalier Cupidon

& le consoler. Ce prince avoit été mis au fond d'une tour, dans un cachot dont les ténèbres augmentoient l'horreur. Le géolier en ouvrit la porte à Léonide, qui porta des regards avides mêlés d'indignation & de pitié dans un lieu si peu digne d'un si grand prince; mais ne le voyant point elle se tourna vivement du côté du geolier, & lui ordonna d'ouvrir les autres cachots.

Cet homme surpris de ne point voir le prisonnier qui lui avoit été confié, répondit à la princesse: Je ne sais que penser, madame, il n'y a point ici d'autre cachot, je viens d'y laisser le chevalier que vous me demandez, voici les clefs que je n'ai point quittées, nous avons trouvé la porte fermée, ainsi je ne puis comprendre comment il peut avoir disparu; mais je vais chercher de la lumière pour voir si la muraille n'a point été percée. Il partit pour exécuter son dessein, & laissa Léonide dans un trouble plus grand que l'obscurité qui régnoit dans ces horribles lieux.

Le geolier ne fut pas long-tems sans paroître avec un flambeau; ils trouvèrent la muraille sans aucune brêche, mais ils remarquèrent dans un coin de la prison que l'on avoit ôté une grille de fer qui fermoit un souterrein par lequel ils jugèrent que le chevalier s'étoit procuré la liberté. Léonide voulut savoir du geolier où ce souterrein pouvoit condui-

re, mais il l'assura qu'il ne le savoit point, & qu'il avoit toujours vu cette grille fermée : il y descendit, & trouva quelques traces d'homme fraîchement empreintes sur la terre ; aussi-tôt il en avertit Léonide, qui s'élança dans le souterrein & fit pousser de grands cris au geolier ; mais l'écho seul répondit par des sons affreux. La princesse & son conducteur s'avancèrent sous la voûte, & marchèrent près d'une lieue, en appelant souvent mais toujours en vain, le chevalier qu'ils cherchoient. Léonide cependant étoit dans une extrême agitation, sans en savoir précisément la cause ; mais quelle fut sa douleur, lorsqu'étant arrivée à l'extrémité de cette caverne, elle apperçut sous un amas de grosses pierres un chevalier tout couvert de sang ! il avoit la tête écrasée, & son corps étoit enseveli jusqu'à la ceinture.

O dieux ! que vois-je ? s'écria le geolier ; n'est-ce pas là celui que nous cherchons ? Voilà l'issue du souterrein. Il a sans doute fait tomber, en voulant sortir, ces pierres qui l'auront accablé. Oui, oui, c'est lui-même, ajouta-t-il, je ne le reconnois que trop à ses habits.

Cet affreux spectable perça le cœur de Léonide ; elle arracha ses beaux cheveux, elle jetta des cris qui firent trembler la voûte ; enfin, ne gardant plus aucune mesure, & s'abandonnant toute entière

au

au déſeſpoir qui l'agitoit : C'eſt moi, dit-elle, c'eſt moi qui t'ai conduit à la mort, je t'ai accuſé, je t'ai traité avec une rigueur qui n'eut jamais d'exemple !..... Dieux impitoyables, continua-t-elle en élevant encore plus la voix, pourquoi m'avoir ſauvée des abîmes de la mer? Cher amant ! mon trépas ſuivra le tien.

Un long évanouiſſement lui ôta l'uſage de la parole, & le geolier crut qu'elle alloit expirer entre ſes bras ; cependant, après bien des peines il la fit revenir, mais elle n'ouvrit les yeux que pour verſer un torrent de larmes, & la bouche que pour ſoupirer. Le geolier crut devoir la faire ſortir d'un endroit ſi funeſte, il l'entraîna malgré elle hors du ſouterrein dont l'iſſue donnoit dans la campagne, & lui fit prendre doucement le chemin de la ville. Lorſque ſes premiers tranſports furent un peu calmés, elle réſolut de ne vivre que pour faire rendre les honneurs funebres à ſon amant ; & dans cette idée, faiſant un effort ſur elle-même, elle ſe rendit au palais d'Aſprando.

Lorſque cette malheureuſe princeſſe fut arrivée au palais, elle rencontra ſur la porte d'une ſalle où le roi donnoit alors une audience publique, un chevalier dont la viſière étoit baiſſée, & qui étoit couvert des armes d'os de poiſſon qu'elle avoit vues le matin au pouvoir d'Acomat. Elle en fut d'abord étonnée ; mais ſa douleur ne lui permettant

pas d'y faire beaucoup d'attention, elle entra dans la salle & se présenta devant le trône d'Asprando. Le chevalier qu'elle avoit remarqué s'approcha d'elle, & lui dit après quelques momens de réflexion : Madame, je ne doute point que vous ne soyez la princesse de Trébisonde, dont toute cette ville est occupée ; un jeune-homme que vous avez rencontré ce matin m'a donné les armes que je porte ; c'est de sa part que j'ose vous demander une grace que vous pouvez aisément accorder & dont nous vous aurons une éternelle obligation. Vous n'avez qu'à parler, chevalier, lui répondit Léonide, votre maintien me fait croire que mes faveurs ne sauroient être mieux placées.

Il lui fit une profonde révérence pour la remercier d'une réponse si obligeante, & reprit ainsi la parole : J'arrive d'un pays éloigné, princesse, & j'ai des affaires si pressées & si importantes qui m'appellent ailleurs, que je serois fort à plaindre si l'on m'empêchoit de continuer mon chemin. Cependant je crains d'être retenu ici plus long-tems que je ne le voudrois ; je me trouve à cette cour sans amis & sans aucune connoissance, c'est ce qui m'engage à recourir à vous : daignez donc obtenir d'Asprando qu'il me soit permis de défier tel chevalier qu'il me plaira de ses états, sans en excepter aucun ; ajoutez à cette grace celle de me promettre qu'après le combat, dont je vous prie d'être le juge, l'on ne m'empêchera point de partir.

Vous auriez pu vous dispenser, lui répliqua la princesse, de demander les sûretés du camp dans cette ville où l'on observe inviolablement la justice: cependant, si vous voulez en avoir une assurance plus particulière, je ne refuse pas de m'y employer. Pour lors se tournant vers Asprando, elle le pria d'accorder toute sûreté à cet inconnu, & de faire publier un ban très-sevère contre ceux qui lui feroient la moindre insulte.

Quoique le roi sût très-mauvais gré à un homme qui lui témoignoit si peu de confiance, il n'osa rien refuser à la princesse, & dit à ce chevalier avec un sourire affecté : Si vous mettez autant d'art dans le combat que vous en mettez en le demandant, vous ne serez pas vaincu faute de précaution : défiez donc qui vous voudrez de ma cour, sans en excepter ma personne, vous serez après le maître de partir quand il vous plaira; cependant il me semble que vous faites peu de cas des chevaliers de ce royaume, puisque vous comptez qu'ils vous arrêteront si peu; mais étant étranger, on ne doit pas s'en formaliser.

Le tyran prononça ces paroles d'un ton méprisant, & le chevalier répondit d'un air intrépide: Asprando, je ne saurois choisir dans tout ce royaume un plus fameux guerrier que vous. C'est contre vous que le ciel m'envoie, pour vous forcer à réparer quelques injustices que vous avez faites. Je

viens donc vous soutenir, les armes à la main, que c'est à tort que vous maltraitez l'aimable Fortunien & la vertueuse & belle Cafire, que ces légitimes époux devroient être sur le trône au lieu d'être prisonniers, & qu'ayant usurpé la couronne, vous devriez remercier le ciel du choix que Cafire a fait; car elle a non-seulement épousé le plus vaillant & le plus généreux chevalier de vos états, mais encore le seul avec qui elle puisse régner légitimement. Si vous voulez être juste, & les regarder comme vos enfans, je les engagerai à vous laisser toute votre vie l'autorité dont vous jouissez à présent; mais si vous ne consentez pas à ce que je vous propose, préparez-vous au combat, car je vous défie à outrance, vous & tous ceux qui voudront soutenir des droits aussi mal fondés que les vôtres: je vous donne un instant pour vous déterminer, un instant doit vous suffire.

On fut très-étonné de la proposition de cet étranger, & le roi auroit donné des preuves de sa colère & de sa rage, sans le respect qu'il avoit pour Léonide; il se contraignit de son mieux, & n'éclata que par ces paroles: Tu viens de dire tant d'impertinences, que si je ne craignois que mon honneur n'y fût intéressé, je te ferois attacher comme un fou; mais comme les folies des hommes sont différentes, les moyens de les corriger doivent l'être aussi; j'emploierai donc pour te guérir

de la tienne le tranchant de mon épée. Tu es étranger, & tu ne peux savoir quels sont les intérêts de cet état & ceux de ma personne; tu ne sais pas non plus que Fortunien a mérité la mort pour avoir violé la loi de ce royaume; quelqu'un qui s'intéresse à lui t'aura sans doute persuadé qu'il étoit innocent, mais tu vas juger du service que tu lui rends; j'ordonne qu'on le conduise dans la place pour le rendre témoin de ta mort, & loin de te savoir gré de ce que tu fais pour lui, il ne pourra douter que tu n'aies avancé ses jours; car aussi-tôt que je t'aurai fait périr, un bourreau lui tranchera la tête. Va m'attendre, je ferai bientôt prêt à te punir: au reste je suis charmé que la brave Léonide soit notre juge, & je la conjure de pourvoir à ta sûreté autant qu'elle le croira nécessaire. Alors il ordonna au capitaine de ses gardes de recevoir les ordres de Léonide pour la garde du camp, enfuite il passa dans son appartement pour prendre ses armes.

Le chevalier étranger descendit aussi-tôt du palais, & se rendit dans la place monté sur Furio. Léonide fit environner le camp par des chevaliers armés pour la garde & pour la sûreté des combattans. La curiosité conduisit en un moment le peuple de toutes parts, & la place fut aussi-tôt remplie de spectateurs. Peu de tems après l'on vit paroître le malheureux Fortunien, on le plaça sur un échafaud destiné pour les criminels. Il jetta les yeux sur

ſon défenſeur, & reconnoiſſant ſes armes & ſon cheval, il l'auroit pris, à ſa taille & à toutes les circonſtances dont il étoit frappé, pour ſon nouvel ami, s'il n'eût été perſuadé qu'il étoit en priſon. Il imagina donc que c'étoit un chevalier que ſon frère Acomat avoit choiſi pour le défendre; & quoique ſon air & la hardieſſe qui l'avoit porté à combattre Aſprando lui-même fuſſent des preuves éclatantes de ſon grand courage, il n'en conçut pas beaucoup d'eſpérance, car Aſprando paſſoit pour un homme invincible. Tout le monde étoit différemment agité, lorſqu'il s'éleva ſubitement un grand murmure dans la place; il étoit cauſé par l'arrivée d'un chevalier qui venoit à toute bride, & que l'on reconnut pour être le fier Albazar. Il entra dans le camp d'un air ſi terrible & ſi menaçant, qu'il auroit épouvanté tout autre que l'étranger, dont il s'approcha en lui criant à haute voix: Le roi Aſprando mon père doit plutôt faire rendre la juſtice qu'exercer ſa valeur contre des gens de ton eſpece. Il ne doit point quitter ſon ſceptre pour prendre l'épée, ſur-tout quand la mienne peut exécuter ſes ordres; la voici prête à te couper cette langue ſacrilège; approche, inſenſé, viens recevoir la mort, au moins te ſera-t-elle glorieuſe, puiſque tu périras ſous les coup d'Albazar. L'étranger ſourit de cette vanité, mais en même tems il eut envie de l'abaiſſer, & ſe con-

tant enflammé de colère, il répondit en peu de mots. Je suis charmé, Albazar, de voir que notre combat précede celui que je dois faire avec ton père; quand il verra que la tête indigne sur laquelle il vouloit mettre la couronne de ce royaume sera coupée, peut-être qu'alors il se repentira de son injustice, & qu'il réparera le tort qu'il vouloit faire à Cafire; il ne sera plus obligé de se battre contre moi, & rien ne m'empêchera de vaquer à mes affaires : combattons, les heures que je passe dans cette ville me paroissent des siecles. En achevant ces mots, il tourna la bride de son cheval & vint se placer au bout de la lice; Albazar en fit autant, & partit plein de fureur & de rage au premier son des trompettes.

Leur rencontre fut terrible, mais l'étranger la soutint sans être seulement ébranlé sur sa selle; les lances se rompirent en mille éclats, & les chevaux se heurtèrent avec une si grande violence, que celui d'Albazar fut renversé avec son maître. L'inconnu descendit promptement de sien, & s'approchant d'Albazar qui s'étoit dégagé & qui se relevoit, il lui dit d'un ton railleur : Albazar, je n'ai pas de tems à perdre; tu ne mérites aucune politesse de ma part, il faut donc finir promptement ce combat pour t'empêcher de me couper la gorge. A ces mots il lui porta sur la tête un coup de revers si terrible, qu'il la lui fendit [illegible]

Tous les spectateurs furent d'autant plus surpris de cet événement, que l'on ne pouvoit concevoir qu'Albazar pût être vaincu avec tant de facilité; car il avoit paru à toute l'assemblée aussi promptement abattu qu'on le peut être par la foudre. Léonide elle-même trouva que Fortunien étoit bienheureux d'avoir trouvé un défenseur si redoutable.

Le chevalier étranger remit son épée dans le fourreau après la mort d'Albazar, & sauta promptement sur son cheval en voyant paroître le terrible Asprando couvert d'armes brillantes comme le soleil, & marchant accompagné de tous les grands de son royaume. Ce roi Perse avoit été témoin, quoique d'un peu loin, du coup mortel qui lui avoit enlevé son fils; la pitié, l'horreur & la colère s'emparèrent de son ame, il accourut, mais trop tard, pour le secourir. Léonide fit imposer silence à tout le monde par un héraut, & renouveller, sous de grandes peines, la sûreté du camp pour l'étranger. Mais, sous prétexte de partager le soleil, elle s'approcha de lui, & n'ayant pas le tems de lui demander qui il étoit, elle se contenta de lui dire : Chevalier, vous allez soutenir un grand combat, Asprando est un des plus forts & des plus braves chevaliers de l'univers, & quoique je sois persuadée que votre valeur pourroit résister à Mars lui-même, j'ai voulu vous en avertir; étant étranger, vous l'ignorez peut-être. Prenez donc toutes

vos précautions dans ce combat, car je ſerois très-fâchée que vous euſſiez du déſavantage. La bonté que vous me témoignez, lui répondit-il, & le deſir que j'ai de vous ſervir, bo heur que je n'ai jamais eu, redoubleront mes forces, & me feront tout employer pour vaincre; car d'ailleurs la victoire ou la mort me ſont aſſez indifférentes. La princeſſe n'eut pas le tems de lui répondre. L'empreſſement que le roi avoit pour le combat l'engagea à revenir à la charge, & à faire promptement ſonner les trompettes.

Les deux guerriers partirent au premier ſignal, leurs chevaux firent trembler la terre; celui du roi étoit plus fort qu'aucun que l'on eût jamais vu; l'étranger qui s'en apperçut craignit qu'ils ne ſe miſſent tous deux hors d'état de ſervir s'ils ſe rencontroient; ainſi voulant ménager le ſien dont il vouloit employer dans le combat l'haleine, la force & l'adreſſe, il fournit ſa carrière de façon que les chevaliers ſe rencontrant par le côté, leurs fortes lances ſe rompirent ſur leurs écus juſques dans la main. Aſprando fut renverſé ſur la croupe de ſon cheval, & fut très-étonné de voir que ſon ennemi n'avoit pas ſeulement été ébranlé ſur ſa ſelle; il en fut pénétré de honte & de rage, & s'affermiſſant ſur ſon cheval, il tire ſon grand cimeterre, il s'élance ſur l'étranger, qui le reçoit avec la même vivacité. Leurs épées font un bruit formidable,

leurs boucliers, leurs caſques & leurs cuiraſſes retentiſſent, l'acier jette des étincelles, les moindres coups ſont d'une violence capable de briſer le rocher le plus dur.

L'adreſſe & la légèreté du brave Furio rendoient inutiles tous les coups du tyran; la péſanteur de ſon cheval l'empêchoit au contraire d'éviter ceux qu'on lui portoit. Enfin la victoire ſe déclara pour le parti le plus juſte. Aſprando reçut pluſieurs bleſſures, & quoique ſon ſang ruiſſelât à gros bouillons, ſa force ni ſon courage ne paroiſſoient pas diminuer.

Le généreux inconnu ne voulant pas faire périr un ſi brave homme, voulut terminer le combat à l'amiable; il propoſa donc au tyran d'avouer ſa défaite, de pardonner à Cafire & à Fortunien, qui de leur côté lui laiſſeroient la couronne pendant le reſte de ſa vie. Ces paroles furent plus ſenſibles au fier Aſprando que les bleſſures dont il étoit couvert; ainſi préférant la mort aux moindres marques de foibleſſe : Non, s'écria-t-il d'une voix furieuſe; non, la lumière me deviendroit inſupportable, ſi je la devois à ta généroſité; ce n'eſt point ta valeur, c'eſt ma mauvaiſe fortune qui décide entre nous. Ne crois pas pourtant que je manque aſſez de courage & de force pour ne pouvoir encore t'accabler ſous mes ruines. La bonté de tes armes & la légèreté de ton cheval

te donnent l'avantage que tu viens d'avoir ſur moi; mais puiſque tu as ſi bonne opinion de toi-même, mettons pied à terre pour achever notre combat, & tu verras alors qu'Aſprando ne ſe laiſſe pas vaincre auſſi aiſément que tu te l'imagines. J'y conſens, répondit le chevalier; je te l'accorde, non par un bon procédé que tu ne mérites pas, mais pour te montrer combien tu m'es peu redoutable. En diſant ces mots il ſauta promptement à terre; le roi en fit autant, & le combat recommença d'une manière ſi terrible que tous les ſpectateurs en étoient effrayés. Aſprando, qui étoit fort adroit à la lutte, ſaiſit le chevalier par le corps & fit tous ſes efforts pour le renverſer; mais ſa foibleſſe le trahit. L'étranger le prit à ſon tour entre ſes bras, le ſouleva & le ſerra d'une ſi grande force, qu'il le ſoutint en l'air juſqu'à ce qu'il eût vomi ſon ame avec ſon ſang.

On ne ſauroit exprimer l'admiration que le ſuccès de ce combat excita dans tous les eſprits; on regardoit l'étranger comme une divinité envoyée par le ciel dans le deſſein de châtier les tyrans & de protéger en même-tems l'innocence de Fortunien & de Calire. Les amis de ce jeune prince jettèrent de grands cris de joie, & montèrent en foule ſur l'échafaud pour lui ôter les fers dont il étoit chargé. Et les partiſans d'Aſprando voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, ſe retirèrent. Malgré l'oppoſition

douleur qui perçoit le cœur de Léonide, elle s'approcha de l'inconnu pour lui faire compliment sur la victoire qu'il venoit de remporter, mais il vint au-devant d'elle, & lui dit : Madame, à présent que les tyrans ont perdu la vie, il ne sera pas difficile d'inspirer au peuple la fidélité & l'obéissance qu'ils doivent à Cafire & à Fortunien, leurs princes légitimes ; ayez donc la bonté d'employer votre autorité pour eux, & mon épée ne vous étant d'aucun secours, je vous supplie de trouver bon que je continue un voyage que les prières d'Acomat ont interrompu. Il ne pourra ni se plaindre de moi ni m'accuser de l'avoir abandonné, puisque je le mets sous votre protection. Léonide aussi touchée de la politesse que de la valeur de ce chevalier, fit tous ses efforts pour l'engager à demeurer & à se faire connoître. Hélas ! princesse, lui répliqua-t-il, je voudrois pouvoir me cacher mon nom à moi-même ; permettez-moi d'aller où mon malheureux destin m'appelle. Je cherche la mort, & mes maux ne finiront que quand je l'aurai trouvée.

La princesse se flatta de pouvoir obtenir plus aisément cette grace du chevalier inconnu, lorsqu'elle auroit mis ordre aux affaires de Fortunien. Elle monta donc sur l'échafaud, elle imposa silence au peuple & lui tint ce discours : Je n'ai point vu la mort d'Asprando sans quelque regret, quoiqu'il possédât injustement ce royaume. Sa valeur

méritoit des éloges, & les politeſſes qu'il m'a faites méritent auſſi que je ne l'oublie point. Je voudrois donc qu'il eût accepté les propoſitions que le généreux inconnu lui a faites. Mais loin de penſer qu'il régnoit injuſtement, & qu'il devoit profiter d'une occaſion qui lui faiſoit perdre un nom auſſi odieux que celui de tyran ; oubliant encore qu'il étoit père, il vouloit faire mourir Fortunien & priver Caſire de la couronne pour la mettre ſur la tête d'Albazar que vous aviez grande raiſon de ne point aimer. Je ſuis donc obligée de me réjouir avec vous de ce que le ciel n'a pas permis une ſi grande injuſtice, & de ce que ſa providence a conduit ſi à propos dans Pontique le plus brave des chevaliers pour châtier l'opiniâtreté d'Aſprando. Je dois également lui rendre grace de m'avoir conduite ici pour l'aider à rétablir la tranquillité de ce royaume. Perſonne de vous n'ignore que Fortunien eſt ſon prince légitime & que Caſire eſt la ſeule héritière d'Aſprando. Vous connoiſſez tous leurs vertus, & je craindrois que le choix ne fût capable de vous diviſer, ſi l'on ne pouvoit faire monter qu'un des deux ſur le trône. Vous devez donc rendre graces aux dieux qui les ont unis & vous ont préſervés d'une diviſion toujours dangereuſe dans un état. Peuples, voici votre maître, continua-t-elle en leur montrant Fortunien; prouvez, en lui jurant une fidélité inviolable, que vous n'a-

vez jamais été complices du crime de l'uſurpateur.

Ce ſage diſcours de Léonide eut tout l'effet qu'elle en pouvoit eſpérer ; on n'entendoit que des cris d'allégreſſe qui portoient juſqu'aux cieux les noms de Fortunien & de Caſire. Le vainqueur d'Aſprando profita de cet agréable tumulte pour s'éloigner & ſortir de la ville ſans que perſonne s'en apperçût. Fortunien qui vouloit lui témoigner ſa reconnoiſſance, le fit chercher inutilement ; il ne put même apprendre aucun détail de ſon départ ni du chemin qu'il avoit pris. Ce prince fut conduit au palais au bruit des trompettes & au milieu des acclamations de tout ſon peuple. Les grands du royaume s'empreſſèrent à lui rendre leurs hommages ; on l'éleva ſur le trône, & d'une voix unanime il fut ſolemnellement reconnu pour légitime roi de Pontique.

Acomat parut dans ce moment, & d'abord qu'il eut embraſſé tendrement ſon frère, il jetta les yeux de tous côtés, & n'appercevant point leur libérateur il en demanda des nouvelles. Fortunien lui apprit ſon départ, & l'aſſura, comme il étoit vrai, qu'il avoit envoyé de tous côtés pour le chercher & le conjurer de revenir paſſer quelques jours à Pontique. Acomat parut très-affligé de l'abſence du chevalier inconnu ; & le roi qui deſiroit ardemment de connoître un chevalier auquel il avoit de ſi grandes obligations, ſe préparoit à faire des queſtions à ſon frère, & à lui demander comment il avoit été

assez heureux pour en faire la rencontre ; mais Léonide ayant demandé un moment d'audience, toute l'assemblée prêta silence, & la princesse ayant changé plusieurs fois de couleur, dit à Fortunien : Seigneur, vous possédez à présent votre royaume & Cafire ; la fortune vous a tirés l'un & l'autre de l'abîme du malheur pour vous porter au comble de la félicité. Je n'ai plus rien qui m'arrête ici ; je suis fâchée que mes disgraces ne me permettent point de prendre part à votre joie ; soyez assuré que vous pourrez disposer de mon empire & de mon bras, en quelque lieu que le destin m'appelle. Cependant, continua-t-elle en soupirant, je ne puis partir sans vous recommander de rendre les honneurs funèbres à votre ami ; il est presqu'enseveli sous les ruines du souterrein qui donne dans la prison où il étoit enfermé, & par laquelle cet infortuné a voulu prendre la fuite. Vous ferez non-seulement une action digne de votre grandeur & de votre reconnoissance, en lui donnant une sépulture honorable, mais je regarderai cette action comme une récompense du peu que j'ai fait pour vous, & de tout ce que je voudrois faire. La douleur en ce moment lui causa une telle oppression, qu'elle n'en put dire davantage, & elle fut obligée de faire beaucoup d'efforts sur elle-même pour retenir les pleurs qui commençoient à remplir ses beaux yeux. O dieux ! s'écria Fortunien, quelle funeste

nouvelle fait évanouir toute la joie dont mon cœur étoit rempli ! Une couronne peut-elle me conſoler de la perte d'un ami ſi cher ? Que je regrette mon premier état, continua-t-il, puiſqu'il m'en coûte tant ! Quoi ! ſe peut-il que toute la généroſité, que toutes les vertus les plus eſtimables ſoient indignement enſevelies dans un affreux ſouterrein, pendant que je ſuis aſſis ſur le trône ! Il ſe levoit déja pour courir à la priſon, lorſqu'Acomat lui dit en l'arrêtant : Ceſſez de vous affliger, ſeigneur, la princeſſe Léonide s'eſt trompée, & notre ami eſt vivant. Oui, c'eſt lui qui vous a défendu contre vos tyrans. Que n'eſt-il avec nous pour prendre part à notre joie & pour l'augmenter par ſa préſence ! Mais il ne faut point douter que l'excès de ſa mélancolie ne l'ait engagé à ſe ſéparer de ceux que la fortune accable de ſes bienfaits, pour s'abandonner plus aiſément à ſes triſtes penſées.

Cette heureuſe nouvelle calma la douleur de Fortunien. Léonide ſuſpendue entre l'eſpérance qui renaiſſoit dans ſon cœur, & la crainte que lui cauſoit les choſes dont elle avoit été témoin, ne put cacher le trouble dont elle étoit agitée, & fut hors d'état de proférer un ſeul mot. Lorſque je vous ai rencontré ce matin, pourſuivit Acomat en s'adreſſant à la princeſſe, vous vous êtes éloignée de moi ſans me rien dire, d'abord que vous avez appris le péril qui menaçoit le brave chevalier dont

nous

nous parlons; je me ſuis perſuadé qu'il étoit votre ami, & que l'amitié vous engageoit à voler à ſon ſecours; j'ai voulu ſavoir ce que vous auriez fait pour lui, & je vous ai fait ſuivre par un de mes gens, en lui ordonnant de venir m'en rendre compte dans un vallon que je lui ai montré. En attendant ſon retour je me ſuis aſſis ſur l'herbe, lorſqu'un chevalier, ou plutôt un homme indigne de l'être, s'eſt approché de moi, & voyant les armes d'os de poiſſon que je portois avec moi, il a voulu s'en emparer. Je n'ai pu ſouffrir une ſi grande injure, & je m'y ſuis oppoſé. Ce malheureux a mis l'épée à la main; le pied m'ayant gliſſé pendant notre combat je ſuis tombé; il alloit profiter de l'avantage que lui donnoit ma chûte, mais le ciel a eu pitié de moi, notre ami qui ſortoit en ce moment du ſouterrein, eſt venu promptement me ſecourir; il s'étoit armé d'une pierre dont la peſanteur auroit accablé le bras d'Hercule, & il l'a lancée avec tant de force & d'adreſſe contre cet indigne chevalier, qu'il lui a écraſé la tête dans l'inſtant qu'il alloit m'ôter la vie : jugez des tranſports de ma joie en reconnoiſſant mon libérateur. Après nous être tendrement embraſſés, il m'a fait voir l'ouverture du ſouterrein dans un endroit couvert de ronces & d'épines : c'eſt de-là que je ſors, m'a-t-il dit, le ciel a eu pitié de vous &

de moi ; je cherche le trépas, mais je ne veux point qu'il soit accompagné d'infamie.

L'homme que j'avois envoyé pour vous suivre, madame, est alors revenu & m'a rendu compte de tout ce qui s'est passé entre la princesse & le cruel Asprando. Mon défenseur m'a dit, après quelques momens de réflexion, qu'il falloit pour assurer sa liberté & pour sauver mon frère, que l'on fût persuadé qu'il avoit péri dans les débris de cette voûte. Aussi-tôt il a pris un habit que je lui ai donné, & nous avons mis le sien sur le corps de cet indigne chevalier dont nous avons caché la dépouille ; nous l'avons ensuite jetté dans le souterrein & nous l'avons couvert de quelques pierres. Pour lors le généreux chevalier s'est tourné de mon côté d'un air fier & content, & m'a dit : Prenez courage, Acomat, n'abandonnez point votre patrie ; puisqu'enfin je revois le ciel, mon bras sera fatal à l'usurpateur. Ordonnez à ce fidele domestique de me conduire dans la ville par le chemin le plus court, & demeurez ici pour attendre les nouvelles qu'il vous rapportera. Je vous jure, m'a-t-il dit encore, de ne point abandonner cette entreprise que je ne voie Fortunien & Cafire dans les bonnes graces du roi, ou que je ne prive ce même roi de la couronne & de la vie. Je vous avoue, seigneur, que la noble audace qui brilloit sur le front de ce héros auroit été capable de me

consoler, si je n'avois imaginé que [illegible] avoient apporté quelque dérangement dans son esprit; je lui ai caché mon soupçon, cependant j'ai fait tout ce qu'il a desiré, & vous avez été témoin du reste. Je suis revenu dans la ville, pénétré de la plus grande joie, prêt à adorer notre vaillant ami comme un dieu. Mais quelle nécessité si pressante a pu l'empêcher de partager notre bonheur, après nous avoir rendu de si grands services? J'espère au moins de vos bontés, continua-t-il en s'adressant à Léonide, que le connoissant comme vous faites, vous nous apprendrez son nom, & que vous nous direz la raison qui l'a pu séparer de nous, & le sujet d'une mélancolie qui le mettant toujours hors de lui-même le livre sans cesse au désespoir. Car enfin, on peut dire de lui, que s'il est le plus aimable & le plus vaillant chevalier du monde, il est aussi le plus affligé.

Il m'est impossible de contenter votre curiosité, répliqua Léonide d'un ton qui marquoit que la joie avoit succédé au désespoir dont elle étoit agitée quelques momens auparavant; j'ignore moi-même quel est ce vaillant chevalier, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il porte le nom de chevalier de Cupidon; vous savez qu'il s'est acquis une gloire immortelle. Mais, seigneur, continua-t-elle en s'adressant au roi pour interrompre un discours où elle craignoit de découvrir les sentimens de son cœur,

permettez-moi de voir la reine & de prendre congé d'elle, je veux retourner à mon armée & raſſembler mes vaiſſeaux. Eh! quoi, madame, lui répondit Fortunien, vous prétendez auſſi nous abandonner ſi promptement? De grace, donnez-nous au moins trois jours; le tems qui n'eſt pas encore favorable vous engage à nous les accorder, & pendant ce tems l'on enverra des ordres au port le plus prochain, pour faire partir des bâtimens légers qui raſſembleront vos vaiſſeaux; peut-être même dans cet intervalle nous ſaurons des nouvelles de notre ami le chevalier mélancolique. Léonide ſe rendit aux prières de Fortunien. Enſuite ils ſe levèrent & paſſèrent dans l'appartement de Caſire. Elle étoit déja inſtruite des heureux événemens, & ſa joie auroit éclaté; mais elle étoit modérée par un mouvement naturel qui lui faiſoit regretter ſon père, ſans que la tendreſſe qu'elle devoit à ſon époux y perdît rien.

Pendant les trois jours que la princeſſe de Trébiſonde demeura dans la cour du nouveau roi de Pontique, ce prince n'épargna ni ſes ſoins ni ſes attentions pour la diſſiper & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance; mais elle n'étoit occupée que du chevalier de Cupidon, aucun plaiſir ne la flattoit, les fêtes les plus brillantes n'avoient rien qui pût l'amuſer. On apprit enfin que ce chevalier s'étoit embarqué, malgré le mauvais tems, le même jour

qu'il avoit vaincu Aſprando. Son départ & tous les dangers qu'il affrontoit ſans ceſſe pour rencontrer la mort, augmentèrent encore les inquiétudes de Léonide. Dès qu'elle étoit aſſez heureuſe pour ſe trouver ſeule, elle s'abandonnoit aux larmes, elle ſe reprochoit ſa cruauté : Qu'ai-je fait, s'écrioit-elle, barbare que je ſuis ! peut-être qu'il va périr ! Grands dieux, qui gouvernez les humains, un amour qui ne bleſſe point la vertu doit trouver grace devant vous ! Daignez donc conſerver votre plus parfait ouvrage, en protégeant ce généreux chevalier.

On apprit auſſi que la flotte de Trébiſonde s'étoit raſſemblée dans un golfe qui n'étoit pas éloigné de Pontique ; & le vent étant devenu favorable, la princeſſe partit, après avoir reçu de Fortunien & de Caſire tous les honneurs & toutes les marques de reconnoiſſance que l'on pouvoit attendre de deux cœurs généreux. Acomat lui demanda la permiſſion de l'accompagner & de la ſervir dans la guerre qu'elle alloit entreprendre. Elle y conſentit avec joie. Ce jeune prince s'étoit fait armer chevalier par ſon frère, & brûloit du deſir de ſignaler ſa valeur ſous les yeux d'une princeſſe auſſi brave que belle. D'ailleurs il avoit conçu tant d'eſtime & tant d'attachement pour le chevalier de Cupidon, qu'il ne pouvoit vivre ſans lui, & il ſe flattoit qu'en changeant de climat, quelque haſard favorable le lui feroit rencontrer.

Léonide & Acomat furent à peine embarqués sur la flotte, que le tems changea une seconde fois. Les vents étoient déchaînés, & la mer n'annonçoit de toutes parts qu'une mort inévitable. On fut contraint de demeurer plusieurs jours à l'ancre. Pendant ce tems, Fortunien, par un sentiment naturel & pour s'affermir sur son trône, donna toute son application à se faire aimer de ses sujets. Il y réussit en peu de tems, & jamais aucun roi ne sut mieux allier la justice & la douceur. Cafire étoit trop vertueuse pour ne pas pleurer son père; mais l'amour prenoit soin d'essuyer les larmes de cette princesse, & bientôt enfin elle cessa d'en répandre pour ne songer qu'à faire le bonheur de son peuple, de son époux & de son fils.

*Fin du Livre sixième.*

# LIVRE SEPTIEME.

ON a déja rapporté que la ducheſſe Chr[illegible] ſortit ſans rien dire de Norigua au coucher du ſoleil. Elle fit au moins quatre lieues avec beaucoup de diligence, & paſſa le reſte de la nuit dans un hameau qu'elle trouva ſur le grand chemin. Le lendemain, elle continua ſon voyage avec la même ardeur. L'eſpérance de trouver le chevalier de Cupidon à Trébiſonde lui prêtoit des aſles, il lui paroiſſoit que le plaiſir de le voir un inſtant [illegible] payer avec uſure toutes les incommodités qu'elle eſſuyoit ſur la route.

Elle avoit fait environ la moitié du chemin, lorſqu'elle rencontra un homme qui [illegible] Trébiſonde. Elle lui fit quelques queſtions, [illegible] lui que le chevalier de Cupidon étoit [illegible] cour ſans rien dire. Cette nouvelle fut [illegible] de foudre pour la ducheſſe. [illegible] d'abord qu'elle [illegible] à préſent [illegible] cher un [illegible] états, [illegible] je [illegible]

Le ciel eſt irrité contre moi, les deſtins me perſécutent; n'importe, livrons-nous aux caprices de la fortune; le chevalier de Cupidon peut-il être long-tems caché? Il laiſſera par-tout des marques ſi éclatantes de ſa valeur, qu'il me ſera facile de ſuivre ſes glorieuſes traces.

Cette dernière réflexion détermina la ducheſſe; elle parcourut pendant quelques jours les villes, les châteaux & les campagnes, s'informant avec ſoin des nouvelles du chevalier de Cupidon. On le connoiſſoit, mais on ne pouvoit lui dire en quel lieu il étoit. Enfin le haſard la conduiſit dans une épaiſſe forêt, & bientôt elle ne vit aucune apparence de chemin. Elle appeloit à grands cris l'objet de ſa paſſion, elle verſoit de tems en tems des larmes, ſouvent elle s'adreſſoit au ſouverain arbitre de la terre & du ciel, & ſouvent elle donnoit des marques de la plus grande fureur.

Environ l'heure du coucher du ſoleil, elle ſortit de la forêt, & ſe trouva bientôt ſur des rochers dont la mer battoit le pied. Accablée d'inquiétude & de fatigue, & ne ſachant quel parti prendre ni comment paſſer la nuit, elle attacha ſon cheval à un arbre, enſuite elle monta ſur le plus élevé des rochers qui s'offroient à ſes yeux, & regardant autour d'elle pour découvrir quelque habitation, elle ne vit du côté de la terre que des vallées & des montagnes ſtériles; mais elle apperçut aſſez près

de la côte une petite île qui n'avoit pas un mille de circonférence, au milieu de laquelle on diſtinguoit quelques ruines aſſez conſidérables.

Chryſante apperçut en même tems un rocher qui joignoit la petite île à la terre ferme par une eſpece de pont naturel qui n'avoit qu'une arche, & il paroiſſoit que cette arche n'avoit été formée que par la mer, qui par ſon impétuoſité s'étoit à la longue ouvert un paſſage à travers ces rochers.

Ce pont naturel menaçoit ruine, & malgré le danger qu'il y avoit à s'en ſervir, Chryſante prit le parti d'en profiter, & de ſe retirer dans cette île pour ſe garantir non-ſeulement du froid de la nuit, mais encore de la faim & des animaux féroces qui lui rendoient la forêt redoutable avec raiſon.

Elle prit donc ſon cheval par la bride, & le conduiſant avec des peines infinies, s'expoſant ſans ceſſe elle-même à ſe précipiter mille fois, elle eut enfin le bonheur d'arriver dans l'île. Son premier ſoin fut de ſe rendre dans les ruines qu'elle avoit apperçues de loin; elle y trouva deux chambres qui pouvoient la mettre encore à l'abri des injures de l'air; mais ce triſte aſyle ne pouvoit inſpirer que des ſentimens d'horreur.

A peine la ducheſſe ſe fut-elle aſſiſe dans cet endroit, qu'elle promena triſtement ſes regards ſur tous les objets dont elle étoit environnée; & ne voyant rien qui ne lui préſentât l'image d'une ſo-

litude affreuſe, elle ſentit alors dans toute ſon étendue à quel point les malheurs & les peines qui ſont le fruit ordinaire des paſſions criminelles, peuvent nous réduire. Son ame livrée aux idées les plus funeſtes, étoit ſur le point de tomber dans cette eſpece d'inſenſibilité que cauſent ordinairement les grandes douleurs, lorſqu'elle fut tout-d'un-coup réveillée par un tourbillon de vent & par le mugiſſement de la mer. En un inſtant il s'éleva un orage qui menaçoit la terre & le ciel; le tonnerre & les éclairs redoubloient l'horreur de la ſituation de cette infortunée : elle fut même ſi perſuadée que la fin du monde arrivoit, qu'elle s'évanouit, & ne reprit ſes eſprits qu'au lever du ſoleil, qui reparut ſur l'horiſon avec ſon éclat le plus brillant. Chryſante un peu raſſurée par le retour de la lumière, parcourut en peu de tems l'île qui lui avoit ſervi d'aſyle; elle la trouva couverte de verdure, une belle fontaine qui ſortoit d'un rocher, & qui dès ſa naiſſance formoit un agréable ruiſſeau, lui fut d'un grand ſecours; elle y appaiſa la ſoif dont elle étoit tourmentée, elle y lava ſes mains & ſon viſage, enſuite elle cueillit quelques dattes ſur des palmiers, qui lui fournirent une nourriture dont elle avoit grand beſoin.

Lorſqu'elle imagina que ſon cheval, qui avoit profité d'un excellent pâturage, s'étoit aſſez repoſé, elle ſe mit en chemin pour ſortir de cette île;

mais elle trouva que la tempête avoit tellement ruiné le pont, qu'il étoit impossible de passer à la terre ferme sans se mettre à la nage. Ce cruel accident, qui ne lui laissoit aucune espérance, ne lui laissa non plus aucune raison. Dieux impitoyables! s'écria-t-elle après s'être frappé deux ou trois fois le sein; dieux terribles! je vous entends; vous m'avez conduite dans cette île déserte pour y finir mes jours; hé bien, vous serez satisfaits, je mourrai!..... Mais quel peut être votre dessein? Pourquoi ces palmiers chargés de fruits? pourquoi cette fontaine, qui m'offre un eau si douce & si salutaire?..... Hélas! cruels que vous êtes! gardez vos présens, ne me donnez que le trépas..... Mais cette île ne peut subsister long-tems sans être submergée; qu'attends-tu donc, ô ciel! pour la faire abîmer? Songe qu'elle est aujourd'hui le séjour de la plus infortunée de toutes les femmes.....

Chrysante ne doutant plus de sa mort, sentit quelques mouvemens de joie, & la fin de ses malheurs lui parut un soulagement. Elle ôta la [illegible] & la bride de son cheval, & lui dit: Jouis d'une liberté que je n'ai plus, & dégagé de l'[illegible] poids de mes chagrins, profite du pâturage que tu trouves dans ce désert..... Ensuite elle rentra dans sa nouvelle demeure, qu'elle regarda dès-lors comme son tombeau; elle ramassa [illegible] pour lui servir [illegible]

même tems que le ſoleil ; mais pendant toute la nuit elle ne fit que ſoupirer. Le lendemain, après avoir mangé quelques dattes, elles ſe promena dans l'île, & pendant quelques jours elle y vécut de cette façon.

Un jour qu'elle étoit allée auprès de la fontaine, la pureté de l'eau lui repréſenta la maigreur de ſon viſage, la pâleur de ſes levres, ſes yeux éteints & preſque morts, ſon teint & ſa gorge brûlés par le ſoleil ; enfin elle ſe trouva ſi changée, qu'elle eut horreur de ſe voir. Elle ne put ſoutenir un ſpectacle ſi terrible, elle verſa des torrens de larmes ; & ſe regardant une ſeconde fois : Oui, c'eſt toi-même, Chryſante, dit-elle, tu ne peux te méconnoître, il n'eſt plus tems de te tromper, & tu ne peux plus tromper les autres ; regarde cette image mortifiante, qui peut bannir de ton cœur la ridicule envie de revoir le chevalier que tu aimes.... Ses larmes & ſes ſanglots lui coupèrent alors la parole.

Elle étoit dans cette triſte ſituation, lorſqu'un bruit extraordinaire vint frapper ſon oreille ; elle détourna ſes yeux, & vit un beau cheval qu'elle ne connoiſſoit point, & qui couroit tout épouvanté dans la prairie. Chryſante ne douta point qu'une tempête qui s'étoit élevée la nuit précédente n'eût conduit quelque vaiſſeau à la côte, & que ce cheval n'en eût été débarqué ; elle monta ſur les re-

chers qui bordoient en cet endroit le rivage, & découvrit un navire briſé, & parmi les horreurs du naufrage dont pluſieurs hommes cherchoient à ſe garantir, elle en remarqua un qui voulut deux fois ſaiſir la pointe d'un petit rocher, & qui toujours reporté en arrière, défendoit avec peine un reſte de vie contre l'impétuoſité des vagues. Cet objet l'ayant touchée de compaſſion, elle deſcendit ſur le ſable, & les flots ayant rapporté cet infortuné pour la troiſième fois, elle eut le tems de le ſaiſir par un bras, & de l'attirer à elle. Quand il fut à terre il fit un effort pour marcher, mais il tomba comme un homme prêt à rendre les derniers ſoupirs. Chryſante touchée de la magnificence de ſes habits, lui dit : Prenez courage, vous êtes dans un lieu où le ciel veut employer la plus infortunée des femmes pour vous donner quelques ſecours.

Ce malheureux chevalier fut très-longtems ſans pouvoir prononcer un ſeul mot, l'eau qu'il avoit avalée le ſuffoquoit; mais enfin lorſque ſes efforts l'en eurent délivrée : Ceſſez, dit-il d'une voix foible, ceſſez, qui que vous ſoyez, d'employer vos ſoins pour moi, ma mort va ſatisfaire ceux qui la deſirent; il ſeroit injuſte, & plus inutile encore de vouloir me conſerver la vie; je ne me ſuis embarqué que dans le deſſein de la perdre, grace au ciel, mon attente n'a point été trompée; l'inſtinct naturel m'a fait faire des efforts pour gagner le ri-

vage, ma raiſon déſavoue à préſent cette foibleſſe; & ſi je me conſole de voir encore le jour, c'eſt uniquement parce j'eſpère de ne le plus voir bientôt. Chryſante employa ſon eſprit pour le tranquilliſer, & pour lui faire comprendre que le déſeſpoir eſt une baſſeſſe indigne d'un cœur généreux. Hélas! lui répliqua-t-il, la ſageſſe de vos conſeils & la douceur de vos diſcours ne me ſont d'aucune utilité, mon ame brûle de s'envoler & rien ne peut la retenir; mais puiſque vous êtes pitoyable, puiſque vous ne pouvez faire revivre mes eſpérances, conſervez-moi votre bonté pour me donner la ſépulture; & ſi vous daignez la pouſſer plus loin pour un malheureux qui vous eſt inconnu, gardez cette épée que je ſens encore à mon côté : gardez-la, continua-t-il en ſoupirant, & ſuppoſé que la fortune vous faſſe jamais rencontrer Léonide, princeſſe de Trébiſonde (car je n'oſe vous prier de la chercher pour l'amour de moi) je vous prie de la remettre de ma part entre ſes mains, elle la connoîtra ſans peine : déclarez-lui que celui à qui elle appartenoit a fini ſes jours en votre préſence, & qu'il ne paroîtra plus devant elle. Vous lui direz encore que mes liaiſons avec l'infante Spinalba n'ont porté nulle atteinte au tendre feu dont mon cœur fut épris pour l'auguſte Léonide, depuis le moment que ſa beauté m'aſſervit dans la priſon où la ducheſſe Chryſante me retenoit. Alors ouvrant

les yeux avec un peu plus de facilité, il poursuivit ainsi : Mais si vous ne pouviez conserver mon épée, dites seulement à Léonide que je suis le chevalier de Cupidon, qui n'a cherché que la mort depuis qu'il a perdu son amitié ; & si elle vous paroit touchée de la perte d'un homme qui l'aimoit si parfaitement, dites-lui pour la consoler, que ce chevalier étoit Caloandre, prince de Constantinople & fils de Poliarte..... Il ne put en dire davantage, parce que la duchesse apprenant par son discours le nom du chevalier qu'elle adoroit, & qu'il étoit un des plus grands princes de l'univers; trouvant d'ailleurs, lorsqu'elle y pensoit le moins, qu'il étoit amant & amant désespéré d'une rivale trop redoutable, elle ne put s'empêcher de jetter un cri de douleur & de tomber en foiblesse.

Caloandre, qui recouvroit ses forces de moment en moment, vit avec chagrin le triste état où se trouvoit la personne dont il venoit d'éprouver la générosité ; mais voyant qu'il tâchoit en vain de la rappeler à la vie, il courut au ruisseau qui se perdoit dans la mer, il puisa de l'eau dans une espece de chapeau dont Chrysante couvroit sa tête, il la en jetta sur le visage, il découvrit sa veste, & vit enfin avec une extrême surprise que cette infortunée qu'il prenoit pour un homme étoit une femme ; mais elle étoit si changée, qu'il ne put la reconnoître pour la duchesse, malgré l'amour

avec laquelle il la regardoit. Elle revint à la vie, & Caloandre feignant de n'avoir pas découvert le ſecret de ſon ſexe, lui dit : Mon cher ami, qu'eſt devenu ce courage que vous vouliez m'inſpirer tout-à-l'heure ? Quoi ! vous ne pouvez pratiquer vous-même les maximes que vous recommandez anx autres ? Graces à votre ſecours, je me trouve en état de vous rendre le ſervice que vous m'avez rendu, & ſi ma vie peut conſerver la vôtre, je retarderai mon trépas. A ces mots ſi doux Chryſante ouvrit les yeux, elle les arrêta ſur le viſage du chevalier, & demeura quelque tems immobile ; enſuite elle lui prit la main, & l'approchant doucement de ſes levres, elle la baiſa avec tendreſſe & la baigna de ſes larmes. Ce procédé redoubla l'étonnement & la curioſité du prince : Si vous me connoiſſez, ajouta-t-il, dites-moi qui vous êtes, non pour m'engager à vous ſecourir avec plus de zele, mais pour vous plaindre davantage. Et comme elle continuoit à garder le ſilence : Remettez-vous, lui dit-il, votre évanouiſſement n'eſt pas dangereux.

Alors Chryſante pouſſa un profond ſoupir, & dit en ſerrant la main du prince : O ciel ! pardonne-moi, j'ai mérité ta colère en te donnant quelquefois les noms d'impitoyable & de cruel ; je reconnois à préſent ta providence, & je publie ta bonté au moment que je meurs : en effet, j'étois errante par le monde, & je cherchois envain ce chevalier :

je

*Mon cher ami, qu'est devenu ce courage que vous vouliez m'inspirer tout à l'heure ?*

je trouvois qu'il y avoit de la barbarie à m'avoir conduite ici : mais je n'y suis venue que pour mourir avec la consolation de lui avoir au moins une fois rendu un service essentiel. En se retournant vers Caloandre, elle ajouta : Chevalier, la première fois que je vous ai vu j'ai cessé de me connoître, & je perds la vie en vous reconnoissant aujourd'hui dans un si grand danger ; mais je la perds avec joie, puisque j'ai eu le bonheur de vous être utile. Si la duchesse Chrysante vous a cruellement retenu prisonnier, elle n'a pas été moins constante à vous adorer, mais vous avez été beaucoup plus constant dans vos mépris ; si l'excès de son amour a pu vous offenser, elle meurt de l'éloignement que vous avez eu pour elle : jugez par les peines que vous causent quelques jalousies de Léonide, & qui vous doivent prouver son amour, jugez, dis-je, des chagrins que vos mépris ont pu causer à Chrysante ; elle est à présent si changée, que vous ne l'avez point reconnue. Les longs jours que j'ai passés dans cette île déserte où j'attendois la mort pour finir mes maux, ont été si cruels, qu'ils ont défiguré mon visage ; mais ils n'ont rien mis sur mon cœur, & je vous aimerai jusqu'au dernier soupir. Combien de fois ai-je prié le ciel de m'accorder la grace de mourir entre vos bras ! je l'ai obtenue, & je suis consolée ; je le serois davantage si ma mort vous causoit quelque [illegible]

mes yeux avant de se fermer pour jamais, voient couler des vôtres une seule larme, vous effacerez de mon ame le souvenir de toutes mes peines, & vous adoucirez l'amertume de l'état où je suis. Adieu ingrat, si tu n'es point touché de mon amour & de ma constance, que ta cruauté jouisse au moins de ma mort. A ces tristes mots elle expira en faisant un nouvel effort pour serrer la main de Caloandre.

Ce prince saisi d'horreur & pénétré de compassion, ne put s'empêcher de donner quelques larmes au sort de la ducheſſe. Juste ciel! s'écria-t-il, quels étranges événemens! Je fais naufrage dans ce désert, pour recevoir du secours d'une personne à qui j'en ai toujours refusé; & je lui donne la mort lorsqu'elle me sauve la vie! L'excès de ton amour, malheureuse Chrysante, m'engage à te pardonner les maux & les persécutions que tu m'as fait essuyer. Tu vois, ajouta-t-il, tu vois, infortuné Caloandre, qu'une femme te montre la carrière que doit suivre un amant désespéré.... Tu es morte, dit-il en regardant Chrysante, entre les bras de l'objet de ta tendresse; mais hélas! malheureux que je suis! je mourrai loin de Léonide.

Il se leva après avoir fait cette triste réflexion, & jettant les yeux du côté de la mer, il vit son vaisseau tout brisé, & n'apperçut aucun homme de l'équipage qui se fût sauvé du naufrage. Cette idée

le fit soupirer. Ensuite il marcha quelques [illegible] l'île, & trouva Furio qui bondissoit [illegible] val de Chrysante. Furio reconnut son m[illegible] lui faire toutes sortes de caresses. [illegible] prince en le caressant à son tour, je ne croy[illegible] pas recevoir encore la moindre consolation, & [illegible] pendant je suis sensible au plaisir de retrouver [illegible] cher Furio. Mais, Furio, que ton sort est [illegible] du mien! Ton courage t'a sauvé, tu [illegible] cette verte campagne avec autant de liberté [illegible] de tranquillité, tu partag[illegible] ce bonheur [illegible] autre cheval; & moi qui me reproche d'av[illegible] la mort, je la trouverai dans cette solitude [illegible] n'ai d'autre compagnie que ma douleur.

Il parcourut cette île infortunée, suivi [illegible] qui bondissoit autour de lui; il vit la fontaine [illegible] palmiers chargés de fruits, & ces ruines q[illegible] bloient faites exprès pour le séjour de la [illegible] du désespoir, & trouvant que la nature [illegible] sard lui donnoient plutôt les moyens de [illegible] douleur que de soutenir sa vie, il rend[illegible] ciel de l'avoir conduit dans un lieu si c[illegible] la situation de son cœur. Après avoir con[illegible] ces tristes objets, il revint auprès du corps [illegible] sante, qu'il ensevelit dans le sable, & [illegible] nuit approcha, il se retira dans les ruines [illegible] cueilli quelques dattes, & [illegible] pour prendre du repos; mais il [illegible]

lui, la colère de Léonide se présentoit continuellement à son imagination, le sommeil fuyoit loin de ses yeux, il pleuroit sans cesse ou poussoit les soupirs & les plaintes les plus tendres.

Caloandre sortit de sa triste demeure au lever du soleil, & se rendit au bord de la mer. Elle étoit alors dans la plus grande tranquillité, & montroit encore plus à découvert les horreurs de son naufrage. Le prince, en considérant les débris du vaisseau qui flottoient épars sur les ondes, apperçut sa cuirasse d'os de poisson, dont une courroie s'étoit heureusement accrochée à un rocher; cette faveur du hasard lui fit plaisir, il imagina qu'un trésor si précieux pourroit être trouvé quelque jour dans ce désert, & servir à la valeur de quelque héros. Il tira la courroie, & il eut la satisfaction de retrouver non-seulement sa cuirasse, mais encore toutes les autres pièces de ses armes; car il avoit eu la sage précaution de les lier les unes avec les autres quelques heures avant son naufrage. Il en fit une espece de trophée qu'il plaça dans ces tristes ruines qui devoient lui servir de tombeau. Il écrivit au-dessous de ses armes une inscription qui marquoit & leur bonté & le nom de leur maître infortuné.

Il passa quelques jours sans appercevoir aucun objet, ni sur la mer ni sur la côte. La douleur continuelle dont il étoit pénétré, & le peu de nourriture qu'il prenoit, le réduisirent bientôt dans un

état de maigreur & de foibleſſe qui l'auroit rendu méconnoiſſable aux yeux même de l'amante la plus paſſionnée. Enfin la ſeule nuit où ſon extrême accablement lui procura quelques inſtans de repos, il lui ſembla qu'une main inviſible l'avoit tranſporté ſur la plus haute tour de Conſtantinople, où il trouva ſon père Poliarte vêtu de deuil, & qui lui montroit avec ſon ſceptre les dehors de la ville couverts de gens de guerre. Regarde, mon fils, diſoit ce père malheureux, regarde toute l'Aſie aſſemblée pour la ruine de notre empire; conſidère nos fideles ſujets & nos amis qui cedent le champ de bataille à la nombreuſe armée de nos ennemis; attache tes yeux ſur ce redoutable géant qui fait un ſi grand maſſacre ſans trouver aucune réſiſtance; vois de l'autre côté, la vaillante Léonide qui affronte les plus grands dangers pour goûter le cruel plaiſir de ſe baigner dans le ſang de mon peuple; tourne-toi, & tu ne pourras voir ſans horreur comment le terrible Brandilon ſemble être armé de la faulx de la mort; celui que tu vois environné de tant d'ennemis eſt ton frère, dont le courage ſera plutôt accablé que vaincu. Après de ſi grandes pertes, quel ſecours pouvons-nous eſpérer ſi tu demeures enſeveli dans un déſert, ſi les foibleſſes de l'amour te plongent dans le déſeſpoir & dans l'oiſiveté, toi qui plus que tout autre dois haïr cet état? Viens, mon fils, viens nous ſervir, vous

du moins pour te conſerver cette couronne. Quoi! je ne puis rien gagner ſur ton cœur ? Hé bien, ingrat, ſois donc le témoin de ma mort. A ces mots Caloandre crut voir ſon père courir au plus fort de la mêlée pour y chercher le trépas.

L'effroi & la douleur réveillèrent ce jeune prince, il regarda le ſonge qui venoit de frapper ſon imagination comme un ordre du ciel. Mais tout manquoit au malheureux Caloandre ; il ne ſe trouvoit pas en état d'obéir, & d'ailleurs le déſeſpoir s'étoit tellement emparé de ſon ame, qu'elle ne pouvoit preſque plus écouter la voix de la raiſon. La nuit ſuivante, s'étant encore endormi, il eut à ſoutenir un nouvel aſſaut de la part de Durillo. Ce fidele écuyer lui apparut, & lui dit en pleurant : Quelle étrange réſolution avez-vous priſe ! vous qui avez été élevé ſur le plus fameux trône de l'univers, vous choiſiſſez une ſolitude inconnue pour votre tombeau ! vous qui êtes né pour la gloire, pour l'empire, pour les grandes entrepriſes, & pour être l'exemple des guerriers, vous vous contentez de donner l'exemple du plus honteux déſeſpoir qui puiſſe entrer dans le cœur des vulgaires amans ! Quoi ! pour un dépit de Léonide vous rendrez votre peine éternelle ? Vous n'avez que trop accompli ſes ordres. Elle les a révoqués, & votre éloignement n'eſt plus pour elle une marque de ſoumiſſion. Revenez, Léonide vous pardonne ; elle eſt

ſi fâchée de vous voir exilé, qu'elle ne ſe plaint aujourd'hui que d'avoir été ſi promptement obéie; vous ſouffrez pour paroître amant fidele, & Léonide ne croit pas que vous l'aimiez, puiſque vous pouvez être ſi long-tems ſans la voir. Reprenez, prince invincible, votre courage & votre force ordinaires; les deux armées vous deſirent, c'eſt vous ſeul qui pouvez leur donner la paix.

Elle m'a donc pardonné! répondit Calixandre avec un tranſport de joie qui le réveilla. Il réfléchit à ce nouveau ſonge, qui ne lui paroiſſoit ni moins clair ni moins preſſant que le premier. Rien n'étoit plus vraiſemblable que la funeſte ſituation où l'empire Grec devoit ſe trouver pour lors. Calixandre ſavoit bien qu'il avoit laiſſé l'armée ennemie à Conſtantinople, il n'avoit pas oublié les grands préparatifs qu'il avoit vu faire à Trébiſonde, préparatifs redoutables, non-ſeulement par le grand nombre, mais encore par la grande valeur des plus célebres chevaliers de l'Aſie, au nombre deſquels il comptoit Arlete prince de Perſe, le prince de Carie, le Turcoman Safar, Forcorve le fier géant, la brave Léonide; & ſur-tout le terrible Brandilon, dont la valeur étoit capable de faire un auſſi grand carnage que celui qu'il avoit vu en ſonge la nuit précédente.... Et moi, diſoit-il, qui pouvois m'oppoſer à leur fureur, ſecourir mon père, mon frere, mes amis & mes

ſujets, je demeure ici dans l'inaction, je me repais de larmes en attendant une mort indigne de ma naiſſance!..... Ah! s'il faut mourir pour ſatisfaire Léonide, mourons au milieu de l'armée de Tigrinde, & dans les bras même de la gloire.

Cette généreuſe réſolution s'affermiſſoit déjà dans le cœur du prince; mais un nouveau ſujet de déſeſpoir vint preſqu'en même tems le frapper. Comment ſortir de cette île? où trouver les moyens de me rendre à Conſtantinople? & par quel miracle enfin y pourrai-je arriver aſſez tôt pour la garantir d'une entière deſtruction?..... Cet aſſemblage de triſtes réflexions occupa Caloandre juſqu'au retour du ſoleil. O ciel! s'écria-t-il alors, je n'ai pas beſoin de ta lumière, je n'ai beſoin que de ta foudre, les infortunés comme moi n'ont pas autre choſe à te demander. Crois-tu prolonger ma vie par des ſonges flatteurs & par la ſérénité de l'air? Hélas! tu ne fais que prolonger mon martyre.

Il parloit encore, lorſqu'il entendit un grand bruit & des cris aſſez près de lui. Un moment après il vit entrer Furio dans ſa retraite, & quelques matelots qui couroient après lui pour s'en ſaiſir. Caloandre fut au-devant d'eux, & les ayant ſalués avec autant de majeſté que de politeſſe, il leur demanda par quel haſard ils abordoient dans ce lieu ſolitaire. Ils lui répondirent que le beſoin d'eau les y avoit conduits, connoiſſant d'ailleurs la bonté de

la fontaine. Enſuite il s'informa de la route qu'ils comptoient tenir, & ils lui répliquèrent que leur premier deſſein avoit été d'aller à Conſtantinople, mais qu'ayant appris que la flotte de Tigrinde avoit paſſé depuis quelques jours, & jugeant qu'elle couvriroit tous les côtes voiſines, ils avoient réſolu d'aller mouiller dans un golfe à une journée de cette grande ville. Ces diſcours étonnèrent le chevalier; il fut frappé de voir combien les ſonges qui l'avoient tourmenté s'accordoient avec le moyen qui ſe préſentoit pour les exécuter. Alors en élevant les yeux, il dit: O ciel! je ſerois trop ingrat ſi je ne ſouſcrivois à ta providence; je te déſobeirois avec trop d'opiniâtreté, ſi je refuſois l'occaſion favorable que tu me préſentes. Voyons quelle eſt la fortune qui m'eſt réſervée; & comme je puis mourir partout, je puis auſſi me flatter d'un ſuccès plus heureux, la vie m'ayant été conſervée ſur ce rivage contre toutes les apparences.

Alors il ſe tourna vers les matelots, & leur dit: Ce n'eſt pas ſans de grands motifs que le ciel vous a conduits ici; j'avois trouvé cette habitation convenable à mes déplaiſirs, ou plutôt je l'avois choiſie pour en faire mon tombeau; cependant le ciel me rappelle à Conſtantinople par des ſignes trop manifeſtes pour ne pas obéir à ſes volontés. Souffrez donc que je parte avec vous; ne craignez point de m'embarquer, la mer & les vents épargnent ceux-

nairement ceux qui desirent la mort. Les matelots pénétrés de respect & de compassion pour un jeune homme, qu'ils admiroient dans l'état malheureux auquel il étoit réduit, acceptèrent la proposition. Caloandre mit ses armes sur le dos de son cheval, & prit le chemin de la mer, pendant que les gens du vaisseau firent l'eau dont ils avoient besoin. On s'embarqua, & bientôt avec le secours d'un vent favorable, on fut en pleine mer.

*Fin du septieme Livre.*

# LIVRE HUITIEME.

PENDANT que ces aventures étoient arrivées à Caloandre, son frère Altobel & son cousin Polémon étoient demeurés en Arménie, enchantés par les amours & les plaisirs, car Altobel fut assez heureux pour obtenir les bonnes graces de l'infante Armelinde. Une vie si délicieuse, mêlée de parties de chasse, de joûtes & de tournois, dont il partageoit les délices avec son cousin & le prince Arsilée, l'empêchoit non-seulement d'aller chercher les hasards comme Caloandre, mais encore d'aller secourir l'empereur Paliarte, son père.

L'on apprit à la cour d'Arménie, quelque mois après le départ de Caloandre, que des sujets de mécontentement, dont on ne disoit pas la cause, avoient engagé Sarat à partir de Trébisonde avec son armée, dans la résolution de ne plus secourir l'impératrice Tigrinde dans cette guerre. L'on apprit ensuite par des lettres de Trébisonde même, que les alliés arrivoient de jour en jour, que la foule des chevaliers & le nombre des troupes ne pouvoient se comparer qu'à la quantité des vaisseaux dont le port étoit couvert. Ces nouvelles arrivant de tous côtés dans Ismare, réveillèrent les deux cou-

ſins, & leur firent ſentir qu'ils ne pouvoient plus différer de ſe rendre à Conſtantinople. Ils firent part de leur deſſein au généreux Arfilée, qui leur promit de ne les point abandonner, & de conduire avec lui une troupe de chevaliers d'élite. Il écrivit ſur le champ en Syrie à Gélindo ſon parent, & le pria de faire armer des vaiſſeaux pour leur embarquement. L'on aſſembla deux mille chevaliers en peu de jours, & ces trois princes ſe mirent à leur tête. Altobel, en prenant congé du roi & de ſa chère Armelinde, les aſſura qu'il reviendoit auprès d'eux d'abord que la guerre ſeroit terminée; l'amour dicta la promeſſe, & ce dieu en fut le garant.

Les trois princes, en arrivant à Damas, trouvèrent Gélindo qui les attendoit avec ſoixante navires bien équipés, & trois mille hommes de guerre qu'il vouloit conduire lui-même au ſecours de Poliarte; Altobel lui en témoigna vivement ſa reconnoiſſance; on partit quelques jours après, & l'on entra bientôt dans le port de Conſtantinople. Ce renfort imprévu excita une grande joie dans la ville; les quatre princes débarquèrent au milieu des acclamations du peuple, & ſans prendre leurs armes ils montèrent à cheval pour aller au palais.

Le vieux empereur Enceladan étoit mort depuis quelques jours, & Poliarte venoit d'être couronné avec l'aimable Diane ſon auguſte épouſe. La guerre dont ils étoient menacés, & l'ignorance où ils

étoient du fort de Caloandre & d'Altobel, les accabloit de triſteſſe. Poliarte vint au-devant des princes, & les rencontra dans un ſalon magnifique. Altobel lui dit en lui baiſant la main : Seigneur, nous eſpérons que vous aurez la bonté de nous pardonner la faute que nous avons faite de partir ſans votre permiſſion, mais nous vous étions inutiles dans ce tems; notre retour, & le ſecours de ces deux princes, dont la valeur eſt connue dans tout le monde, nous mettent en état de réparer notre faute. L'empereur les embraſſa tendrement, & les regardant en ſouriant : Vous avez bien fait, leur dit-il, de vous préſenter devant moi avec de tels protecteurs ; ſans cela je ne vous aurois pas ſi facilement accordé votre grace. Alors ſe tournant vers les deux étrangers : Princes, ſoyez les bien-venus, leur dit-il, je n'ai jamais mérité que vous fiſſiez un ſi long voyage pour l'amour de moi; j'en ai l'obligation toute entière à votre généroſité, & j'en conſerverai un ſouvenir éternel. En diſant ces mots il les embraſſa l'un & l'autre. Nous ſaiſirons avec vivacité, ſeigneur, lui répondit Arſilée, toutes les occaſions qui ſe préſenteront de ſervir votre majeſté, & particulièrement celle-ci, où il s'agit de la défenſe d'un empire dont vos vertus nous font ſouhaiter la durée.

L'empereur embraſſant une ſeconde fois Polemon avec beaucoup de tendreſſe, lui dit : Quoi ! vous avez pu m'abandonner, mon neveu? Seigneur, lui

répondit Polémon, je ne pouvois alors être utile à votre majesté, & je croyois la servir en suivant en illustres fils, & mériter par leur exemple la gloire de vous appartenir. Vous la méritiez suffisamment, reprit Poliarte, cependant je reçois votre excuse. Mais comment vous excuserez-vous de revenir sans Caloandre? Où est-il? Seigneur, lui répondit Polémon; il a fait dans Ismare des choses admirables aux fêtes que l'on y célébra pour les noces du prince Arsilée, il surpassa tous les chevaliers qui s'y trouvèrent; mais aussi-tôt qu'elles ont été terminées, il a voulu chercher les aventures sans être connu, & pour en être plus sûr, il n'a pas même emmené d'écuyer; ainsi nous n'en avons appris aucunes nouvelles depuis ce tems-là; mais je crois que nous le verrons bientôt ici, car il nous a fort recommandé de nous y trouver. L'empereur ne fut pas satisfait de cette réponse, mais sans en rien témoigner, il ajouta: S'il veut arriver à propos, il ne doit pas être encore long-tems absent, car j'appris hier que l'armée ennemie est partie de Trébisonde; le bras de Caloandre nous seroit assez nécessaire dans une conjoncture si délicate, cependant je ne compte plus sur lui. Pour moi je l'attends, reprit Altobel, il n'est pas homme à trahir son devoir; mais si quelqu'obstacle peut l'arrêter en chemin, les chevaliers de Trébisonde trouveront ici des gens qui les recevront de bonne grace. Je suis très-informé de leur

valeur, & je ne ſuis point ſurpris que leur réputation les ait devancés. En effet, ſans parler des autres, l'on compte des merveilles de la princeſſe Léonide; mais le plus redoutable de tous, eſt Brandilon le Tartare; il eſt fils d'Orgolion, qui tomba autrefois ſous vos coups. Tout le monde convient que l'Aſie n'a jamais produit de guerrier plus terrible, il ne vient ici que pour venger la mort de ſon père, & je veux meſurer mes forces avec les ſiennes, non que je me croie plus brave que les autres, mais parce que j'ai appris qu'il avoit mal parlé de nous en préſence de l'impératrice Tigrinde; j'avoue que depuis ce tems je nourris dans mon cœur une haine ſecrète contre lui; en un mot je le chercherai dans tous les combats.

L'empereur lui répondit alors : Il ſuffit de ſavoir qu'il eſt fils d'Orgolion, pour ajouter foi à ce que l'on dit de ſa force & de ſon orgueil; car, à dire la vérité, ſa mort fut plutôt un effet de ſon malheur que de mon courage. Mais, dites-moi, mon fils, pourſuivit-il, où avez-vous laiſſé un chevalier dont la renommée publie tant de merveilles, ſoit pour ſa valeur, ſoit pour ſa grande beauté, car on aſſure qu'elle ne peut être comparée qu'à celle de Léonide? on aſſure même qu'il reſſemble ſi fort à cette princeſſe, qu'à peine les peut-on diſtinguer. Si les récits ſont vrais, il n'y a rien de plus étonnant.

Tout ce que l'on vous en a dit eſt très-vraiſemblable, ſeigneur, reprit Arfilée; leur reſſemblence eſt ſi parfaite, qu'elle s'étend juſqu'au ſon de leur voix. Ce chevalier a été pluſieurs jours dans Trébiſonde, ſous l'habit de Léonide, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu. Safar, grand ſeigneur de Turcomanie, y fut trompé lui-même, quoiqu'il eût l'amour le plus violent pour cette princeſſe. Il a même été ſi bien trompé, qu'il a enlevé ce chevalier, comme vous pouvez l'avoir appris, & qu'il l'a gardé quelque tems dans un château, croyant toujours être maître de la liberté de Léonide.

Cette aventure eſt extraordinaire, reprit l'empereur; mais une ſi grande reſſemblance me fait croire que le chevalier de Cupidon doit être fils de Tigrinde. Arfilée ayant témoigné qu'il n'en ſavoit rien, Gélindo de Syrie prit la parole : Sire, dit-il, ſuivant tout ce que l'on en dit à Trébiſonde, & ce que m'ont conté en dernier lieu des gens qui venoient de ce pays-là, pluſieurs perſonnes ont eu la même idée; car vous n'ignorez pas que l'empereur Orcan avoit eu de ſa femme Tigrinde, un an après la naiſſance de Léonide, un fils qui fut nommé Endimir. Cet enfant étoit parvenu à l'âge de quatre ans, lorſqu'un jour qu'il jouoit avec ſa nourrice dans un bateau attaché au bord de la rivière, le bateau ſe détacha & fut emporté dans le fil de l'eau. La nourrice s'en apper-

çut

çut trop tard, elle cria, elle demanda du secours, mais tout fut inutile, on ne put les secourir assez promptement, l'enfant & la nourrice disparurent, & malgré toutes les perquisitions que l'on a faites depuis on n'en a jamais eu aucunes nouvelles; cependant l'on ne douta point que le bateau n'eût été submergé dans la mer où la rivière se jette [illegible] de là. Le chevalier de Cupidon paroît avoir [illegible] qu'Endimir auroit présentement, & ces conjectures ont fait dire qu'il pouvoit bien être ce même prince. On a remarqué même que Tigrinde apprenant que ce chevalier n'étoit point Léonide, elle s'étoit flattée d'avoir retrouvé le fils qu'elle pleuroit depuis si long-tems; mais elle n'a pu tirer aucun éclaircissement de ce brave chevalier; chacun en particulier raisonne à sa fantaisie sur cette matière. J'ai vu même des gens qui sont persuadés que le chevalier ne veut point avouer qu'il est Endimir, parce qu'il brûle d'une secrete flamme pour la princesse sa sœur.

Le chevalier de Cupidon est véritablement le prince Endimir, dit alors Poliarte, il n'est [illegible] ment pas sage; car enfin il s'expose à perdre un empire, pour entretenir dans son cœur des passions criminelle: mais je ne saurois me persuader qu'un homme tel que lui fut capable d'avoir de pareils sentimens. Il n'a point [illegible] qu'il en est amoureux; & s'il ne [illegible] par le

condition, c'eſt qu'elle n'eſt peut-être pas proportionnée à celle de la princeſſe; & leur reſſemblance n'a peut-être point d'autre principe que des raiſons ſimplement naturelles. On ne doit donc pas s'imaginer qu'il ſoit fils de Tigrinde ; il eſt plus ſimple de le croire fils de l'empereur Orcan, qui l'auroit eu de quelqu'autre femme à l'inſu de tout le monde.

Cette converſation conduiſit l'empereur & les quatre princes juſques à l'appartement de l'impératrice qui les attendoit. Son fils Altobel & le jeune Polémon reçurent d'elle toutes les marques de tendreſſe qu'ils pouvoient ſouhaiter ; les deux autres n'eurent pas moins à ſe louer de ſon accueil. Poliarte donna ſur le champ ſes ordres pour faire débarquer les cinq mille hommes qui étoient ſur les vaiſſeaux, & l'on eut ſoin de les loger commodément.

Le lendemain, l'empereur fit une revue générale de toutes ſes troupes & de celles de ſes alliés ; on trouva qu'il avoit ſoixante mille chevaliers bien armés, & trente mille ſoldats. Il avoit un ſi grand courage, qu'il comptoit tenir la campagne & ne pas ſe renfermer dans ſes places.

Peu de jours après, on apperçut au lever du ſoleil l'armée navale de Tigrinde, qui s'avançoit vers la côte, & qui reſſembloit à une immenſe forêt flottante, tant le nombre des vaiſſeaux qui couvroient la mer étoit conſidérable. Poliarte à l'inſtant même détacha un grand corps de troupes ſous

ſes ordres du roi de Pologne, non pour [illegible] le débarquement des ennemis, mais pour [illegible] voir que l'on n'entroit pas avec tant de [illegible] ſes terres, & qu'il falloit au moins diſputer le terrein. Arſilée, Polémon & Gélindo voulurent [illegible] ver à cette première occaſion; l'empereur & [illegible] demeurèrent pour fortifier le camp que l'on [illegible] établi ſous les murs de la ville.

La flotte s'étant approchée d'un endroit [illegible] deſcente paroiſſoit facile, détacha un [illegible] bre de chaloupes. Les ennemis [illegible] leur débarquement en pluſieurs endroits [illegible] grands cris qui ſe mêloient au bruit des [illegible] & le combat fut très-vif. On combattit [illegible] tons, mais de tous côtés avec une [illegible] Déja le géant Forconte, avec quelques-[illegible] ſiens, s'eſt élancé ſur le rivage: ſon viſage [illegible], ſes regards menaçans glacent le cœur d'une [illegible] des Grecs, pendant que les plus audacieux [illegible] ſous les coups qu'il donne avec une maſſue [illegible]

Léonide, d'un autre côté, une pique à [illegible], s'approche fièrement de la terre. Elle eſt [illegible] fidele Acomat, & de pluſieurs autres chevaliers [illegible] ſis, qui brûlent tous également de ſe [illegible] les yeux de cette illuſtre princeſſe. [illegible] de Pologne & Gélindo font face aux [illegible] leur diſputent le terrein avec une [illegible] on les voit par-tout, on les rencontre [illegible]

le redoutable Brandilon brûlant d'impatience & de fureur, faute de chaloupe en chaloupe, & ſe trouvant enfin aſſez près du bord, il ſe jette tout armé dans l'eau, il y paroit comme un rocher, les traits, les fleches & les dards qu'on lance contre lui n'attirent pas ſeulement ſon attention.

Dans cette conjoncture, la crainte des Grecs ſembla leur inſpirer du courage; ils redoubloient leurs efforts, pendant que Brandilon avoit encore de l'eau juſqu'aux genoux, & qu'il étoit mal aſſuré ſur le ſable; mais il coupoit les lances, les piques & les halebardes avec ſa grande épée, & s'avançoit toujours. Enfin, malgré la troupe qui s'oppoſoit à lui, il arriva ſur la terre-ferme.

Alors tout change de face: les Grecs, qui s'étoient ſoutenus juſqu'à ce moment, ſont bientôt contraints de ſe retirer, parce que toute l'armée ennemie débarque tranquillement à la faveur des prodigieux faits d'armes de Forconte, de Léonide & de Brandilon: mais la retraite du roi de Pologne n'eſt point une retraite honteuſe, ce ſage prince conſulte ſa prudence & met un frein à ſa valeur. Il lui ſuffit d'avoir vendu chèrement aux alliés l'honneur d'entrer ſur les terres de l'empire; il marche en bon ordre, & ramene ſes troupes ſous les murailles de Conſtantinople. Il ne fut point pourſuivi, car l'armée de Trébiſonde ne ſongea qu'à débarquer & à ſe fortifier; ce qui fut fait avec tant de diligence

par les soldats, qu'avant le coucher du soleil les retranchemens furent achevés, & toute l'armée commodément campée devant la ville.

L'orgueil de Tigrinde étoit flatté, en voyant sa formidable armée campée devant cette fameuse ville, dont la conquête étoit promise depuis tant d'années à la valeur de la princesse sa fille. Elle eût même regardé comme une impiété le moindre doute sur le succès de cette entreprise. Elle n'étoit donc occupée que de l'espece de vengeance qu'elle sauroit tirer de l'empereur. Elle s'imaginoit déja l'entendre parler d'un ton soumis, & pour lors il lui paroissoit que toute sa rigueur tomboit aux pieds du vaincu.

Poliarte n'étoit pas livré à de moindres inquiétudes; il ignoroit l'amour qui brûloit encore dans le cœur de Tigrinde, & ne voyoit en elle que les apparences d'une haine implacable. Comme il étoit autant le père que le maître de ses sujets, les malheurs dont ils étoient menacés le faisoient trembler. Accablé de chagrin & de tristesse, il assembla le lendemain ses principaux capitaines, pour tenir conseil, & leur demanda si l'on devoit attendre l'ennemi sous les murailles de la ville, ou marcher pour le combattre.

Les deux opinions furent vivement discutées. De la côté, l'on observa que le nombre des [illegible] étoit aussi prodigieux que la valeur de [illegible] étoit grande. De l'autre, on convint que [illegible]

lerie étoit en général moins bien armée & moins bonne que celle des Grecs. Enfin, on résolut de ne point présenter la bataille, mais aussi de ne la pas refuser si les ennemis la présentoient; & que s'ils entreprenoient quelque chose sur la ville, on laisseroit à la garnison, qui étoit très-considérable, le soin de leur faire tête, pendant que Poliarte attaqueroit leurs retranchemens. Cet avis fut approuvé d'une voix unanime, d'autant mieux que l'on jugea que ce seroit une victoire de n'être pas vaincu en cette occasion, & que si l'on étoit repoussé, la ville serviroit toujours de retraite. Quand on eut publié cette généreuse résolution dans le camp, chacun se prépara; & l'empereur pourvut avec une extrême attention à tout ce que la prudence pouvoit exiger. D'un autre côté, le roi de Russie, après avoir fait ses dispositions & débarqué toutes les provisions nécessaires, résolut de donner l'assaut, ne pouvant pas s'imaginer que Poliarte fût assez téméraire, avec le peu de forces qu'il avoit, pour se présenter devant lui en rase campagne.

On vit paroître à peine ce funeste jour, qu'au bruit de mille trompettes les deux camps s'éveillèrent. Le roi de Russie fit sortir ses troupes de leurs retranchemens, & Poliarte fit la même chose de son côté. Cette témérité des Grecs épouvanta les plus lâches de leurs ennemis, mais elle anima les plus courageux. Le roi de Russie étoit si pénétré de ce

dernier ſentiment, qu'on voyoit briller ſur ſon viſage une joie qui promettoit la victoire. Les voilà, dit-il, aux ſoldats, ces ennemis que vous ne craignez point d'attaquer ſur leurs murailles. Ils viennent à vous pour mourir plus honorablement; mais ils ont grand tort de perdre l'avantage de la ſituation. Si vos conquêtes en ſont moins glorieuſes, elles en ſeront plus rapides, & bientôt vous aurez terminé une guerre qui n'eſt qu'à peine commencée. Heureux guerriers, que la fortune rend vainqueurs même avant que de combattre, profitez de l'occaſion; le triomphe flatte toujours les grandes ames, quand même il ne leur auroit coûté que le deſir de ſignaler leur valeur. Au reſte je vois très-bien que l'audace des Grecs n'eſt fondée que ſur la foible eſpérance qu'ils ont d'avoir la ville pour retraite; empêchez-les d'exécuter ce projet, en les taillant en pieces avant qu'ils prennent la fuite, c'eſt l'unique attention que j'exige de vous; je connois leur foibleſſe, autant que je compte ſur votre courage.

Ce grand capitaine, en parlant ainſi, rangeoit ſes troupes en bataille. Il plaça le ſoudan de Babylone à l'aile droite, avec le prince Arlete, Lorconte, & les troupes qu'ils avoient amenées au nombre de trente mille chevaliers. Il forma la gauche d'un pareil nombre, ſous les ordres de Tarcoman, auquel il joignit le roi de Cacaſſie & le prince de Catay. Enfin il prit pour lui le reſte de la cavale-

rie, qui consistoit en quarante mille hommes, dont il forma le corps de bataille. Léonide & Brandilon étoient dans ce même corps. Le fier Tartare demeuroit immobile au milieu du premier rang, tel qu'un lion qui s'arrête pour méditer l'horreur & le carnage. Au contraire, Léonide voltigeoit & couroit de tous côtés, non pour animer les soldats, mais pour voir si le chevalier de Cupidon ne seroit point caché parmi eux. Ses recherches étoient vaines, tout attiroit ses regards, rien ne contentoit son cœur.

Poliarte suivit le même ordre que le roi de Russie dans son plan de bataille. Il divisa son armée en trois corps de vingt mille chevaliers chacun, & s'étant mis au centre avec Altobel & Polémon, il donna la droite au prince de Bohême & au brave Arsilée; la gauche, au roi de Pologne avec le prince de Syrie. Et les deux armées, pour éviter un carnage inutile, ne firent aucun usage de leur infanterie. L'empereur laissa la sienne à la garde de ses tranchées & des murailles de la ville, & le roi de Russie employa la sienne à la garde de son camp & de sa flotte.

Une grande plaine étoit le théâtre de la tragédie que l'on alloit représenter. Bientôt on entendit le signal des trompettes & des clairons, bientôt les deux armées se rencontrèrent avec un si grand bruit, que la terre en trembla. Ce premier choc fut ter-

rible ; ceux qui furent renversés ne purent éviter la mort, & les chevaux les écrasèrent ; mais le combat devint encore plus affreux, quand on mit l'épée à la main. Les deux princes d'Arménie & de Syrie, & le vaillant Polémon se distinguèrent alors ; l'empereur ne faisoit pas moins le devoir d'un sage capitaine que d'un brave soldat, portant du secours par-tout où il étoit nécessaire. Aucun d'eux n'égaloit cependant la force ni la valeur d'Altobel, que l'on remarquoit non-seulement à cause qu'il étoit plus grand qu'aucun autre de l'armée des Grecs, mais par la quantité des malheureuses victimes qui tomboient sous ses coups.

Les efforts de ces braves chevaliers ne suffisoient qu'à peine pour résister au nombre des ennemis & à la valeur de leurs chefs. Safar, Arlete, le prince de Catay & Forconte donnèrent bientôt des marques de leur grand courage. Léonide, plus [illegible] & plus agile que Bellone, s'élançoit au plus fort de la mêlée, rien ne tenoit devant elle ; moins encore devant Brandilon. Il alloit de tous côtés chercher Pollarte, pour venger la mort de son [illegible] [illegible] rencontre, & le généreux empereur [illegible] [illegible].

Pendant que Pollarte & Brandilon [illegible] [illegible], Léonide remarqua le [illegible] [illegible] ; elle se reprocha tout ce qu'elle [illegible] [illegible] contre des ennemis qu'elle ne croyoit [illegible]

dignes de ſon courage, & s'étant précipitée ſur lui, elle l'invita au combat en lui portant un coup terrible. Altobel ne tarda pas à lui répondre. Leur combat auroit mérité de fixer les yeux de tout l'univers; mais pour lors chacun en particulier étoit trop occupé de ſa propre défenſe, pour ſonger aux actions des autres. Le ſoudan de Babylone, le Turcoman, Arlete, le prince de Catay & Forconte, faiſoient ailleurs une ſi grande deſtruction des Grecs, que ceux-ci commencèrent inſenſiblement à perdre du terrein. L'empereur avoit déja reçu pluſieurs bleſſures de Brandilon; Altobel & Arfilée étoient également bleſſés; ainſi Poliarte ne pouvoit éviter de périr: car étant ſéparé de ſes troupes qui reculoient, il ſe trouva bientôt environné d'un nombre prodigieux d'ennemis; & quoiqu'Arfilée, Gé'indo & Polémon l'euſſent joint avec une peine extrême, ils ne pouvoient lui témoigner que leur fidélité.

Le roi de Ruſſie voyant les choſes en cet état, choiſit dans le corps de bataille quinze mille chevaliers qui n'avoient preſque plus d'ennemis à combattre, & donna ordre au prince de Perſe de ſe mettre, à quelque prix que ce fût, entre l'armée des Grecs & la ville, afin de couper leur retraite. Ce prince exécuta cet ordre avec tant de courage & de promptitude, que les Grecs étonnés d'un obſtacle auquel ils ne s'attendoient pas, déſeſpérèrent entièrement de leur ſalut.

Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'on vit paroître un chevalier inconnu, qui portoit une cafique noire sur ses armes, & qui montoit un cheval caparaçonné de même couleur. L'un en ruant & l'autre avec sa foudroyante épée, renversoient chevaux & chevaliers, & se faisoient jour à travers les escadrons les plus serrés de l'armée de Trébisonde. Ce guerrier paroissant au moment qu'on s'y attendoit le moins, & personne ne le connoissant, on ne douta point qu'il ne fût descendu du ciel pour exterminer les troupes de Tigrinde. Le hasard le conduisit dans l'endroit où Brandilon combattoit l'empereur. Il les reconnut aussi-tôt l'un & l'autre, & porta au premier un si terrible coup, que son épée fit étinceler le casque d'acier qu'elle frappa; ensuite tombant sur l'épaule gauche du Tartare, elle rompit ses armes & le blessa considérablement au bras.

Brandilon surpris d'un coup différent de tous ceux qu'il avoit reçus jusqu'alors, se retourna promptement, tout étourdi; mais il en reçut aussi-tôt un second qu'il ne put parer avec son bouclier; & s'il ne se fût jetté en arrière, il n'auroit pas garanti sa tête. Pendant qu'il faisoit ce mouvement, l'inconnu lui porta un nouveau coup dans le corps, qui le fit tomber. Ses gens le remirent à cheval; & malgré l'envie qu'il avoit de se venger & de suivre son nouvel ennemi, qu'il apperçut déjà fort éloigné & renversant tout ce qu'il rencontroit, ses blessures

l'obligèrent à quitter le champ de bataille pour aller se faire panser. Il se retira, en blasphêmant contre le ciel & en maudissant la fortune ; on voyoit éclater sur son front la honte, la rage & la fureur.

Poliarte sauvé comme par miracle d'un aussi grand danger, ne s'occupa que du soin de ranimer ses troupes par sa voix, & plus encore par son exemple, en se mêlant courageusement parmi les ennemis, qu'il trouva consternés de ce qui venoit d'arriver au redoutable Tartare. Cependant il suivoit de yeux son libérateur, & le vit renverser le géant Forconte d'un seul coup d'épée, & se jetter ensuite au milieu des escadrons, où son bras portoit une mort inévitable. Les armes les plus fortes, les courages les plus fiers ne pouvoient lui résister un instant. Malheur à quiconque osoit l'attendre ; tout tomboit sous ses coups, avec autant de facilité que le bled sous la faucille du moissonneur.

Après mille & mille prodiges de valeur, cet inconnu entendit un grand bruit qui venoit du côté où Léonide combattoit Altobel. Dans le même endroit, Polémon, Ar[illegible] & Gélindo couroient risque d'être bientôt accablés sous la multitude dont ils étoient environnés. Le nouveau chevalier s'élança comme un tourbillon au milieu de la foule, & reconnoissant Altobel, il lui fit tomber un coup si pésant sur l'épaule de la vaillante Léonide, qu'il la renversa de son cheval. En même tems il fondit sur

les autres, & terrassa tant de chevaliers, que les troupes qui entouroient les quatre princes furent obligées de prendre la fuite.

Altobel & ceux qui l'accompagnoient, ne pouvoient concevoir que tant de belles actions fussent l'ouvrage d'un seul homme; ils s'arrêtèrent un peu pour reprendre haleine, ensuite ils attaquèrent les ennemis avec un nouveau courage. Léonide étoit perdue dans cette confusion, si le fidele Acomat, qui ne l'avoit point quittée, ne se fût promptement jetté à terre, & n'avoit fait tous ses efforts pour la débarrasser. Son premier soin fut de la remettre à cheval pour la faire sortir de la foule; mais Altobel, piqué de la résistance qu'il avoit trouvée dans cette vaillante princesse, voulut s'en venger sur Acomat. Le chevalier aux armes noires, qui avoit reconnu Léonide, & qui n'étoit que trop affligé de l'avoir blessée, para le coup que lui portoit Altobel, & prenant Acomat par la main: Jeune guerrier, lui dit-il, en reconnoissance du petit service que je viens de vous rendre, faites mes excuses à l'infante de Trébisonde; assurez-la que je suis au désespoir d'avoir fait couler son sang, & que si je l'avois connue, j'aurois plutôt tourné mon épée contre moi-même. Prince, ajouta-t-il en regardant Altobel, faites moi le plaisir d'employer ailleurs votre valeur; vous avez ici assez d'autres occasions pour la signaler. Altobel ne sut que répondre, le respect qu'il

devoit à ſon libérateur lui impoſa ſilence ; il ſe jetta dans la mêlée, & fit tomber ſa colère ſur de nouveaux objets.

Léonide fut ramenée au camp par Acomat & par quelques autres braves chevaliers de Trébiſonde, qui, malgré leur défaite, ne pouvoient ſe laſſer de louer la valeur & la généroſité de l'inconnu. Celui-ci, ſans perdre un inſtant, vola au ſecours des troupes commandées par le roi de Pologne ; elles étoient en déſordre, la prudence & le courage du chef n'étoient plus d'aucune utilité. D'un côté le Turcoman, & de l'autre le prince de Catay, faiſoient un carnage épouvantable. L'inconnu, qui ſembloit porter dans ſes mains le deſtin des batailles, les renverſa tous deux, dangereuſement bleſſés ; & reprochant aux Grecs la foibleſſe qu'ils montroient dans cette occaſion, il ralluma ſi parfaitement leur courage, que l'ennemi ploya bientôt ſous leurs nouveaux efforts.

Safar & le prince de Catay ſe retirèrent dans leur camp ; la nuit ſurvint, & ce fut elle ſeule qui empêcha les Grecs de remporter une victoire comp'ette. Quand les troupes furent retirées de part & d'autre, Poliarte demanda des nouvelles de ſon libérateur, dans l'impatience où il étoit de lui témoigner ſa reconnoiſſance. Quelle ſurpriſe ! quelle joie ! lorſqu'on vit paroître ce héros, & qu'ayant levé la viſière de ſon caſque, il fit voir à Poliarte que ce-

lui qui venoit de sauver la Grece étoit Caloandre.

L'empereur ne cessa d'embrasser son fils, que pour lui donner le tems de recevoir les marques de tendresse des autres princes, & même des soldats, qui l'appeloient leur dieu tutélaire, & qui portoient son nom jusqu'au ciel. On donna les ordres nécessaires pour la garde du camp, on porta les blessés dans la ville, où la nouvelle du retour de Caloandre causa une joie générale : ce n'étoit par-tout que festins & que réjouissances, on célébroit la victoire, on chantoit l'éloge du vainqueur, & on élevoit son triomphe par des feux éclatans qui dissipoient les ténebres de la nuit.

Cette nuit, si belle & si lumineuse pour les sujets de Poliarte, étoit triste & affligeante pour leurs ennemis. Ils ne pouvoient comprendre qu'un seul chevalier leur eût arraché la victoire. Il y en eut même d'assez superstitieux, pour s'imaginer que c'étoit Mars lui-même descendu du ciel pour secourir les Grecs que Tigridde attaquoit injustement. On fit le lendemain une treve de douze jours pour enterrer les morts & panser les blessés, & l'on apprit que l'arrivée de Caloandre étoit le sujet des têtes & de la joie de toute la Grece. On ne sauroit exprimer comment cette nouvelle augmenta la colere de l'impératrice ; celle de Léonide fut encore plus forte, & dès ce moment elle conçut une haine particulière contre Caloandre. Pour Brandilon, il étoit si furieux que personne n'osoit lui parler.

Durillo dont les secrets étoient merveilleux, pansa les blessures de la princesse & celles des principaux de l'armée des alliés; ils furent guéris au bout de quelques jours. Safar fut le seul qui eut besoin de plus de tems & de soins pour sa guérison. Léonide avoit fait Durillo son écuyer, non-seulement à cause de sa sagesse & de sa fidélité, mais plus encore à cause de son attachement pour le chevalier de Cupidon qu'elle aimoit tendrement; & Durillo la suivoit avec joie, dans l'espérance de retrouver son maître.

Quand les plus fameux blessés furent en état de reprendre les armes, on tint conseil dans la tente de l'impératrice; le roi de Russie représenta que le bonheur du prince Caloandre ne devoit point faire perdre courage aux alliés : son discours ranima tous les cœurs, & tout le monde parut également porté à la vengeance; mais Léonide, qui les avoit écoutés sans prononcer un seul mot, se leva & leur tint ce discours :

Je conviens, seigneurs, que nous ne sommes pas réduits à un point qui doive nous abattre le courage & nous faire abandonner une entreprise si bien commencée; mais je suis obligée, malgré moi, d'avoir quelques doutes sur une victoire que vous croyez remporter dans un second combat. Enfin, Caloandre sera contre nous; convenez avec moi que la présence de ce chevalier change beaucoup

la

la face des affaires, n'écoutons point notre amour-propre, ne mépriſons point nos ennemis. La valeur du prince Grec a ranimé ſes troupes preſque défaites, & renverſé les nôtres qui triomphoient. Cette réflexion doit nous perſuader, ce me ſemble, que s'il eût combattu dès le commencement, nous étions perdus ſans reſſource; pourquoi ne pas croire que la même choſe arrivera dans une occaſion où nos ſoldats épouvantés prendront la fuite, & où les ſiens deviendront téméraires? En un mot, ſeigneurs, nous ne pouvons eſpérer de vaincre, qu'en trouvant les moyens de nous défaire d'un ſeul de ſe guerrier. Ne riſquons plus notre armée, formons-nous des idées moins périlleuſes, la ſeule qui me paroiſſe convenable dans la ſituation préſente, c'eſt d'envoyer propoſer à Caloandre un combat ſingulier; il faut lui en faire la propoſition dès demain, car la treve ſera finie dans deux jours; il a de l'honneur & du courage, il ne refuſera pas le combat que je lui ferai propoſer, car je veux meſurer mes forces avec les ſiennes; ſi je triomphe, la Grece n'a plus de défenſeur; ſi je ſuccombe, quelqu'un de vous me vengera.

Le diſcours de Léonide fit élever un grand murmure dans le conſeil. L'impératrice regarda ſa fille avec chagrin, & parut ſi troublée, qu'il fut aiſé de voir qu'elle n'approuvoit point une propoſition ſi dangereuſe. Brandilon s'en apperçut, & remarqua

que tout le monde obſervoit un profond ſilence : Suivons, s'écria-t-il, l'avis de la princeſſe, faiſons périr un ennemi dont l'heureuſe valeur a mis nos troupes en déſordre; mais n'expoſons pas la vie d'une perſonne qui doit ſe conſerver pour l'empire; Caloandre ne devoit pas m'attaquer, comme il l'a fait, pendant que je combattois Poliarte, qui, de ſon côté, a fait périr mon père en trahiſon. J'ai donc, tout à la fois mes propres intérêts, ceux de mon père, & notre intérêt commun à venger; laiſſez-m'en le ſoin; car, ou je ne ſuis plus le même Brandilon, ou je verrai bientôt la tête de Caloandre à mes pieds.

L'impératrice parut approuver, par la tranquillité de ſon viſage, la propoſition du brave Tartare, & le ſage roi de Ruſſie fit ſigne qu'il s'y rangeoit. Mais tous les autres, qui n'étoient pas moins animés que Brandilon, ſe levèrent; il n'y en eut aucun qui n'offrît ſa perſonne avec empreſſement, & qui n'imaginât devoir être choiſi pour un combat ſi glorieux. Arlete inſiſta plus que tous les autres; car il étoit fort amoureux de Léonide, & par conſéquent il brûloit de ſe ſignaler pour lui plaire.

La diſpute augmentoit, & les eſprits s'aigriſſoient contre Brandilon qui cauſoit tout ce déſordre; Léonide étoit en colère contre lui, & il l'étoit contre tous les autres, auxquels il témoignoit par des geſtes menaçans, qu'il les regardoit comme indignes d'être

ſes rivaux. Le roi de Ruſſie prévoyant le danger d'une pareille déſunion, leur impoſa ſilence & leur ordonna de ſe remettre à leur place, ce qu'ils exécutèrent. Pour lors il leur repréſenta avec douceur, que par une envie déplacée de ſe venger & de ſignaler leur valeur, ils s'abandonnoient à une méſintelligence capable d'élever leur commun ennemi, au lieu de le détruire. Il loua leur courage, & les aſſura que les occaſions de le faire éclater ne leur manqueroient pas; mais que dans cette occaſion l'on n'en pouvoit choiſir qu'un pour défier Calandrie, que ce choix dépendoit de lui, comme général nommé par l'impératrice; que cependant il ne vouloit point ſe prévaloir de ſa dignité, qu'il les prioit de s'appaiſer, & de ſouffrir que le ſort en décidât dans le nombre de dix chevaliers qu'il nommeroit. Tout le monde y conſentit, Brandilon ſeul eut beaucoup de peine à ſe rendre à cette propoſition.

On écrivoit déja les noms de ceux que le roi de Ruſſie choiſiſſoit, du nombre deſquels Léonice vouloit être abſolument, quand on vint dire qu'un chevalier étranger étoit devant la tente, & qu'il demandoit audience & ſûreté de l'impératrice pendant qu'il ſeroit dans ſon camp. Cette nouvelle donna beaucoup de curioſité à tout le conſeil, & la ſûreté lui étant auſſi-tôt accordée, on vit paroître un chevalier de grande taille, parfaitement bien fait, dont les armes étoient couvertes d'un manteau très-

riche. Il s'avança juſqu'aux pieds de Tigrinde, & l'ayant ſaluée avec le plus profond reſpect, il hauſſa la viſière de ſon caſque ; on le reconnut d'abord pour le fameux chevalier de Cupidon. Tigrinde ſaiſie de joie & d'admiration, lui tendit les bras & le ſerra tendrement contre ſon ſein. Le trouble de Léonide étoit ſi grand, qu'elle n'auroit pu le cacher aux regards de l'aſſemblée, ſi tout le monde n'avoit eu les yeux attachés ſur le chevalier.

Pour concevoir le motif qui conduiſit Caloandre en ce lieu, il faut ſavoir que depuis le jour de la bataille, ſon cœur n'avoit goûté aucun repos ; il conſidéroit avec la plus grande douleur, que Léonide lui ayant défendu de paroître devant elle, non-ſeulement il ne lui avoit pas obéi, mais encore qu'en lui déſobéiſſant il l'avoit traitée comme s'il eût été ſon plus cruel ennemi, ce qu'en un ſens il ne pouvoit ſe diſpenſer d'être pendant le cours de cette guerre. Il ne pouvoit non plus ſe conſoler de l'ignorance où il étoit des ſentimens de cette cruelle amante. Il auroit voulu ſavoir ſi le courroux qu'elle lui avoit témoigné n'étoit point appaiſé, ou ſi une lettre auſſi tendre que celle qu'il lui avoit écrite en partant, & les maux qu'il avoit ſoufferts éloigné d'elle, ne l'auroient point appaiſée. Enfin, il ſongeoit que s'il n'avoit pas obtenu ſa grace comme chevalier de Cupidon, il l'obtiendroit encore moins ſous le nom de Caloandre prince de Conſtantinople.

Dans cet état, n'ayant aucune consolation, & ne sachant où trouver du remede, que ferai-je, disoit-il en versant un torrent de larmes? Abandonnerai-je, dans cette conjoncture, mon pere, mes parens, mes amis & l'empire? Non, cette action seroit indigne d'un homme d'honneur..... Quand la treve sera finie, irai-je encore attaquer l'armée de Trébisonde? Mais hélas! comment le pourrai-je? Lorsque je porterai quelques coups, ne craindrai-je pas toujours qu'ils ne tombent sur Léonide? dans cette crainte, quelle force aurai-je?..... Mon père, mes amis, mes sujets, banissez désormais l'espérance que vous avez fondée sur moi; mon épée ne doit plus servir qu'à me percer le sein.

Donnant ensuite quelque treve à ses soupirs & à ses plaintes, il demeura long-tems abîmé dans un désespoir, qui pour être muet, n'en étoit pas moins cruel; enfin, reprenant la parole: Si je différe de prendre une résolution, ajouta-t-il, jamais je ne verrai la fin de mes peines. Pourquoi formai-je tant de doutes sur la généreuse pitié d'une si grande princesse? Satisfaite de mon véritable repentir, ne pourroit-elle pas m'avoir pardonné? Ne dois-je pas chercher les moyens de m'en éclaircir? Mourrai-je sans le savoir? Non, non; j'irai dans son camp, je paroîtrai devant elle comme le chevalier de Cupidon, qui vient des pays étrangers pour la servir dans cette guerre. Si je vois que mon retour

lui ſoit agréable, quel bonheur égalera le mien! Je trouverai cent moyens pour lui déclarer ma naiſſance, ſans détruire ma félicité; Tigrinde qui m'aime autant que ſi j'étois ſon fils, ne me refuſera pas pour ſon gendre. Je ſuis fils de ſon ennemi, il eſt vrai, mais cet ennemi peut lui être cher encore. D'ailleurs, elle a peut-être quelque raiſon de craindre à préſent le ſort des armes, & la paix doit lui paroître avantageuſe.

Ranimé par cet eſpoir flateur, il ſe mit en état d'exécuter ſa réſolution. La haine du Turcoman lui donnoit quelque inquiétude; mais apprenant que les bleſſures de ce prince le retenoient encore au lit, il jugea qu'il n'avoit rien à craindre dans le camp des alliés, ſur-tout en demandant ſûreté à l'impératrice. Il appela donc un de ceux qui lui étoient le plus attachés, il ſe nommoit Léandre, & ſortit avec lui de Conſtantinople à la faveur de la nuit.

Ils arrivèrent ſans obſtacle au camp de Tigrinde, par des chemins détournés, & ſe rendirent devant ſa tente où le conſeil ſe tenoit. Lorſque l'impératrice eut embraſſé le prince, il s'excuſa d'être ſorti ſi promptement de Trébiſonde, en alléguant des affaires indiſpenſables, qui l'avoient tenu juſqu'alors éloigné d'elle, & lui promit de réparer le tems de ſon abſence par un ſervice aſſidu. Tigrinde l'ayant remercié avec toute la douceur & la politeſſe poſſibles, finit en lui diſant que ſon arrivée étoit pour elle une preuve aſſurée de la victoire.

Enſuite le chevalier s'avança vers la princeſſe, & mettant un genou en terre il lui baiſa la main; mais il ne put proférer un ſeul mot, les paroles expirèrent dans ſa bouche. Léonide apperçut tout le trouble de ſon amant, elle en fut ſi fort attendrie, qu'elle eut peine à retenir ſes larmes; enfin elle ſe leva, & l'ayant relevé lui-même avec bonté: Soyez le bien-venu, lui dit-elle, chevalier de Cupidon, j'étois ſurpriſe de ne vous point voir dans une guerre où vous pouvez trouver tant d'occaſions de ſignaler votre valeur.

A ces mots, elle fit aſſeoir le chevalier; toute l'aſſemblée le félicita ſur ſon heureux retour. Voyant que l'on mettoit dans un vaſe les noms des plus fameux chevaliers de cette armée, il en demanda la cauſe. Le roi de Ruſſie lui répondit : Un ſeul de ces braves chevaliers doit être nommé par le ſort, pour tenter une entrepriſe proportionnée à votre courage, & l'on ajoutera votre nom, ſi vous voulez en courir la fortune avec eux. Une choſe, lui répliqua le prince, que l'on partage avec des chevaliers tels que ceux que je vois ici, ne peut-être que glorieuſe, & l'on peut y ſouſcrire ſans rien examiner; je tiendrai donc à fort grand honneur de me trouver en ſi bonne compagnie.

Perſonne ne fut offenſé de voir ajouter le nom d'un chevalier unique en ſon eſpece, & l'on écrivit le nom du chevalier de Cupidon, de conſentement

de tous les autres. Mais comme il avoit été mis le dernier dans le vaſe, il fut auſſi le premier qui en ſortit. Preſque tout le monde applaudit à cette heureuſe élection, & l'on regarda l'arrivée d'un ſi bon chevalier, comme un heureux préſage; enfin, l'on ne douta point que le Ciel ne l'eût envoyé expreſſément pour s'oppoſer à leur puiſſant ennemi. Léonide & Brandilon étoient les ſeuls qui ſe plaigniſſent du ſort. Celle-ci en accuſoit ſon mauvais deſtin, & celui-là blaſphémoit contre le Ciel; Brandilon, à cauſe de la haine qu'il portoit à Caloandre, & de l'envie qu'il avoit de ſe venger lui-même; & Léonide, à cauſe du chevalier de Cupidon, qu'elle aimoit trop pour ne pas frémir du danger dont elle le croyoit menacé dans un combat qui devoit être auſſi terrible pour l'un & pour l'autre.

Le chevalier de Cupidon parut très-content du bonheur qu'il avoit d'être préféré par le ſort. Il demanda d'un air riant ce qu'il avoit à faire; mais lorſqu'il en fut inſtruit, lorſqu'il ſut qu'il s'agiſſoit de meſurer ſes armes contre Caloandre, ſa ſurpriſe fut ſi grande, que tout autre que lui n'auroit pu la cacher. Il chercha quelque tems une réponſe; mais voyant que ſon ſilence étoit peu convenable : Je ſongeois, dit-il enfin, aux moyens d'accorder ce combat avec la parole que j'ai donnée à un chevalier qui m'attend devant cette tente : je lui promis hier de ne prendre aucun engagement, qu'après l'avoir

escorté jusqu'à un château qui n'est pas éloigné d'ici; je ferai bientôt débarrassé de cette affaire, & si je pars à l'heure même, je reviendrai demain assez tôt me présenter devant Caloandre; qu'on le défie donc en mon nom, ou au nom de l'armée, suivant l'avis du conseil, car je ferai demain de bonne heure sur le champ de bataille.

Ce fut ainsi que Caloandre s'excusa, voulant avoir un prétexte pour sortir, & le tems de prendre une résolution convenable. On approuva sa proposition; il prit congé, il sortit de la tente & bientôt après du camp, sans autre compagnie que celle de Léandre & du jeune Acomat, que le retour de son ami transportoit de joie; aussi ne pouvoit-il se résoudre à le quitter. Caloandre fut charmé de son côté de le retrouver; & ce fut par lui qu'il apprit qu'étant armé chevalier, il étoit venu servir Léonide dans cette guerre, & qu'il comptoit lui être attaché le reste de sa vie. Acomat dit encore au chevalier, qu'il croyoit que Caloandre étoit amoureux de Léonide; & pour le prouver, il lui raconta les discours & le généreux procédé de ce prince, lorsque dans le plus fort de la bataille il s'étoit apperçu du danger qui menaçoit les jours de la princesse.

Avez-vous fait le message dont Caloandre vous a chargé, demanda le chevalier de Cupidon? Oui, seigneur, je l'ai fait, reprit Acomat. Léonide a été

ſurpriſe de la généroſité du prince Grec ; cependant elle ne l'a regardée que comme la politeſſe d'un chevalier pour une femme, ſans y trouver rien de perſonnel, puiſqu'elle ne l'a jamais vu. Elle eſt donc plus diſpoſée à ſe venger de la première offenſe, qu'à lui ſavoir gré de ſa dernière politeſſe ; elle eſt même ſi piquée de ce qu'il lui a enlevé une victoire preſqu'aſſurée, qu'elle a pour lui la plus forte haine. Ainſi ne négligez rien pour le faire périr demain. C'eſt votre intérêt, ajouta-t-il en ſouriant ; car je vois que les choſes ſont diſpoſées de façon, qu'il ne ſeroit pas impoſſible que la guerre ne ſe terminât par le mariage de Léonide & de ce prince. Elle n'y conſentiroit ſans doute qu'avec une peine extrême, mais l'avantage de la paix & des raiſons d'état pourroient enfin l'emporter ſur ſa répugnance.

Plût au ciel ! s'écria Caloandre dans un moment où il ne fut pas le maître, plût au ciel qu'un mariage ſi heureux terminât cette guerre ! Soyez perſuadé que demain je préſenterai le prince Grec à Léonide, dans un état de ſoumiſſion, où elle ſera maîtreſſe de l'épouſer, ou de lui donner la mort au gré de ſes ſouhaits. Vous verrez bientôt des choſes qui vous ſurprendront, continua-t-il ; Léonide fera la conquête de Conſtantinople par mon moyen, ou je perdrai la vie : portez-lui la parole que je vous donne ; & puiſque vous avez fait le meſſage de Ca-

loandre, croyez que vous pouvez faire le mien, & qu'il n'eſt pas d'un homme mois conſidérable. Acomat ne ſavoit que répondre à de pareils diſcours; mais voyant que ſon ami ne vouloit pas être acompagné plus long-tems, il l'embraſſa & rentra dans le camp, pendant que Caloandre ſuivit le bord de la mer, pour cacher ſon retour à Conſtantinople, & ne laiſſer aucun ſoupçon du voyage qu'il venoit de faire.

*Fin du huitième Livre & du Tome troiſième.*

A SENS,

De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur du Roi, 1789.

# TABLE

## DE CE VOLUME.

LE CALOANDRE FIDELE.


*AVERTISSEMENT du Traducteur*, page 7
*Le Caloandre fidele. Livre premier*, 15
—*Second*, 83
—*Troiſième*, 167
—*Quatrième*, 207
—*Cinquième*, 229
—*Sixième*, 287
—*Septième*, 307
—*Huitième*, 347


Fin de la Table.

*Indication des Planches.*


Orgolion, ſi je ne combattois qne pour défendre ma vie, je t'aiderois à te relever, pour te prouver ce que c'eſt qu'un enfant tel que moi, *p.* 50

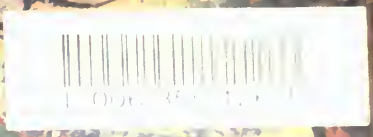
Mon cher ami, qu'eſt devenu ce courage que vous vouliez m'inſpirer tout-à-l'heure? 336

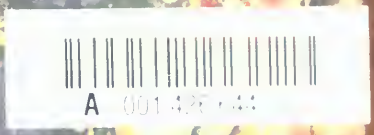
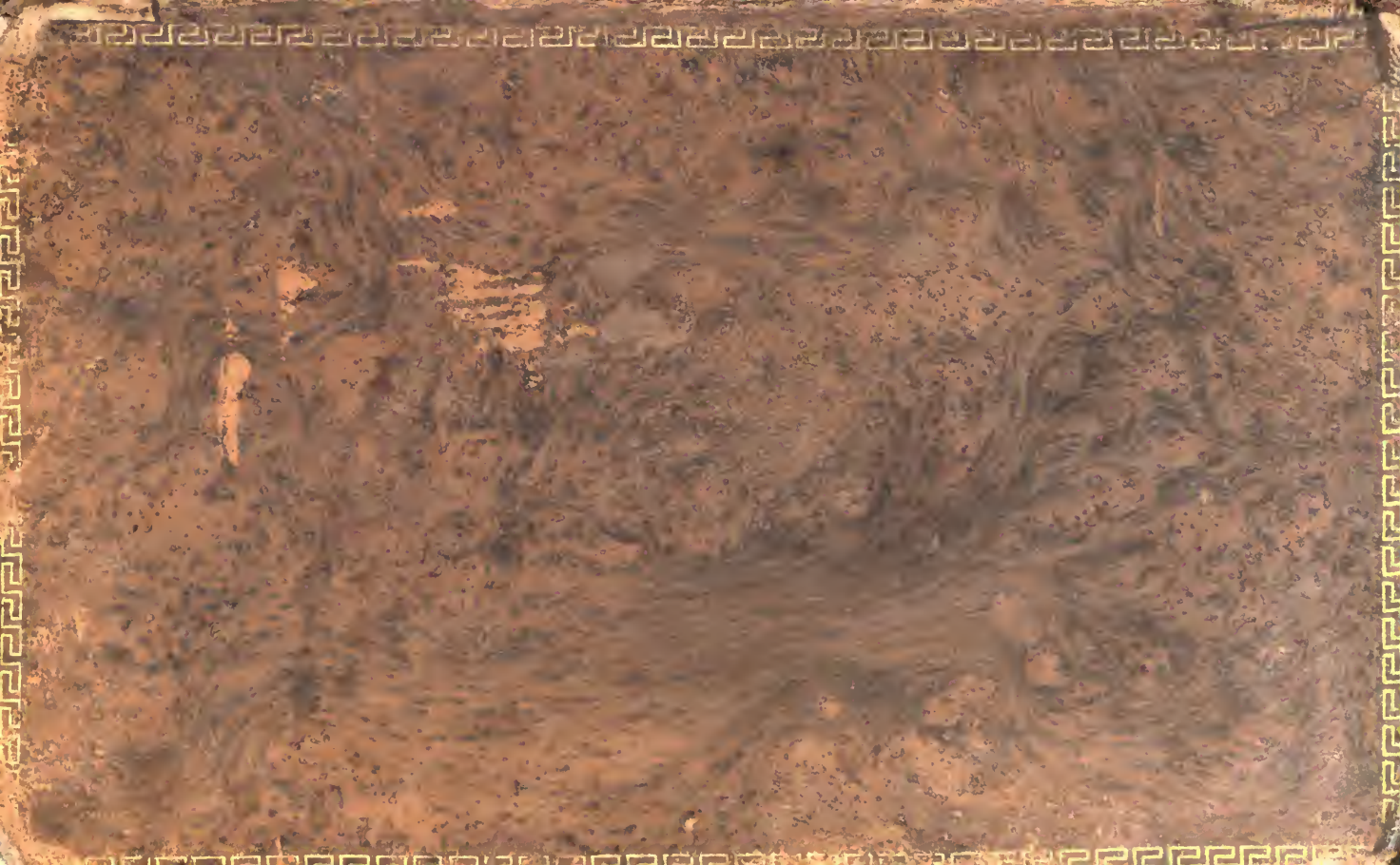
UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES
THE UNIVERSITY LIBRARY
This book is **DUE** on the last date stamped below

Form L-9
20m-1,'41(1122)

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

PQ
1961 Caylus -
C4 Oeuvres
1787 badines
v.3 comiques.





PQ
1961
C4
1787
v.3